



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLNEY.

—○○○—
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.
—○○○—





Genève et après le buste de César par L'empereur

Genève et après le buste de César par L'empereur

Genève et après le buste de César par L'empereur

OEUVRES

COMPLÈTES

DE VOLNEY,

COMTE ET PAIR DE FRANCE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE SÉANT A CALCUTTA,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE L'AUTEUR.



PARIS,

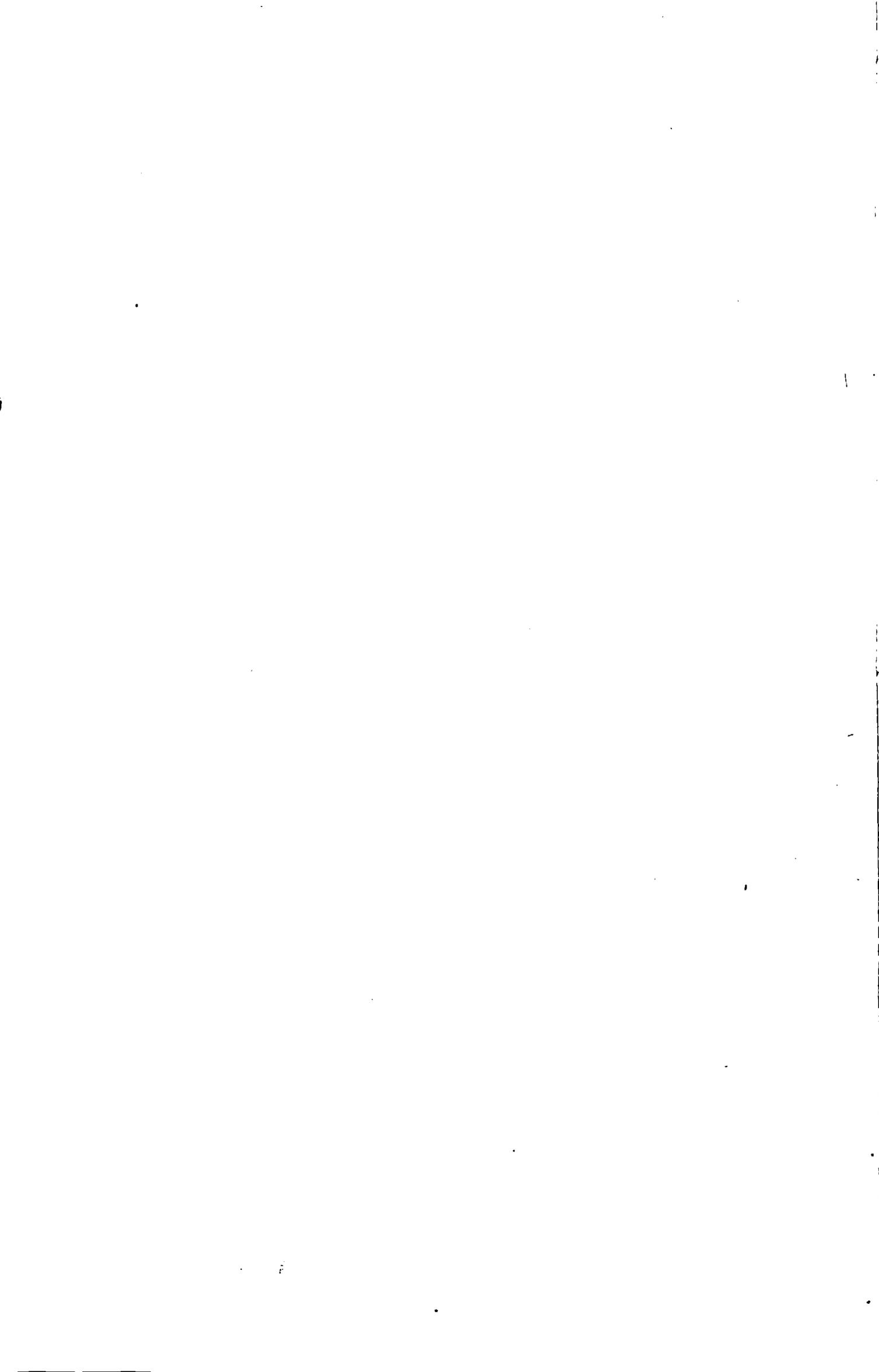
FVB 3457

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC XXXVIII.



NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS DE C. F. VOLNEY.

Le sage ramène tout au tribunal de la raison
jusqu'à la raison elle-même

KANT.

On a cherché à établir comme un axiome, que la vie d'un homme de lettres était tout entière dans ses écrits.

Il me semble au contraire que la biographie des écrivains doit être l'histoire raisonnée de leurs diverses sensations et de la contradiction de leur conduite avec leurs principes avoués. Si l'on excepte les Éloges des savants par Fontenelle, d'Alembert et Cuvier, presque toutes les notices de ce genre sont moins une analyse du génie et du caractère des hommes célèbres, qu'une liste exacte de leurs ouvrages : cependant, par l'influence même que ces productions ont eue sur leur siècle, les détails sur la vie privée de leurs auteurs rentrent dans le domaine de l'histoire ; et l'histoire doit être moins la connaissance des faits, qu'une étude approfondie du cœur de l'homme. Les actions des héros qu'on se plaît à mettre sous nos yeux, ne sont-elles pas moins propres à atteindre ce but, que l'exemple des vices ou des vertus dans les hommes qui ont prétendu enseigner la sagesse ? Dans les premiers, une action d'éclat n'est souvent que l'élan d'un esprit exalté, que l'exécution rapide d'un dessein extraordinaire et spontané ; dans les seconds, tout est le fruit d'une méditation soutenue : la vertu marque le but, la persévérance y conduit.

Pourquoi donc s'être plutôt attaché à nous conserver le souvenir de toutes les sanglantes catastrophes, qu'à nous présenter une analyse sévère des mœurs et des sentiments des hommes remarquables ? C'est que l'homme aime les images fortes et animées ; c'est qu'on peut l'émouvoir plus par la profonde terreur des tableaux sanglants de l'histoire, que par les douces images des vertus privées.

L'étude de la vie des savants est digne de toute notre attention. Il est à la fois curieux et instructif d'examiner comment ont supporté les malheurs de la vie, ceux qui ont enseigné les préceptes d'une philosophie impassible. Leur histoire est un tissu de contradictions singulières. Le citoyen de Genève, qui consacre ses veilles au bonheur des enfants, abandonne froidement les siens ; ennemi déclaré des préjugés, il n'ose les braver ; ce cœur sensible est sourd au cri de la nature, et cet esprit fort est sans cesse tourmenté par les fantômes bizarres de son imagination fiévreuse. Le plus grand génie de son siècle, Voltaire, qui porte des coups si audacieux au despotisme, sollicite et reçoit la clef de chambellan des mains de Frédéric. Newton, qui voue sa vie à la recherche de la vérité, commente l'Apocalypse. Le chancelier Bacon, le premier philosophe de l'Angleterre, fait un traité sur la justice, et la vend au plus offrant. On pourrait multiplier les citations ; ce ne seraient que de nouvelles preuves de l'imperfection de la nature de l'homme.

Cependant il est des savants qui, joignant l'exemple au précepte, n'ont jamais dévié des principes qu'ils ont enseignés. L'auteur des *Ruines* est de ce nombre ; il nous est doux d'avoir à tracer la vie du philosophe éclairé, du législateur sage, et surtout de l'homme austère dont toute l'ambition fut d'être utile, et qui ne voulut composer son bonheur que de l'idée d'avoir hâté celui des hommes ¹.

¹ Quelques jours avant de mourir, M. de Volney avait commencé

VOLNEY.

« Les registres publics ² constatent que M. de Volney est né le 3 février 1757 à Craon, petite ville du département de la Mayenne. Il reçut les prénoms de *Constantin-François*. Son père déclara dès ce moment qu'il ne lui laisserait point porter son nom de famille ³, d'abord parce que ce nom ridicule lui avait attiré mille désagréments dans sa jeunesse, et qu'ensuite il était commun à dix mâles collatéraux dont il ne voulait point qu'on le rendit solidaire sous ce rapport. Il l'appela *Boisgirais*, et c'est sous ce nom que le jeune Constantin-François a été connu dans les collèges.

« Son père, *Jacques-René Chasseboeuf*, devenu veuf deux années après la naissance de son fils, le laissa aux mains d'une servante de campagne et d'une vieille parente, pour se livrer avec plus de liberté à la profession d'avocat au tribunal de Craon, d'où sa réputation s'étendit dans toute la province.

« Pendant ses absences très-fréquentes, l'enfant reçut les impressions de ses deux gouvernantes, dont l'une le gâtait, l'autre le grondait sans cesse ; et toutes deux farcisèrent son esprit de préjugés de toute espèce, et surtout de la terreur des revenants : l'enfant en resta frappé au point qu'à l'âge de onze ans il n'osait rester seul la nuit. Sa santé se montra dès lors ce qu'elle fut toujours, faible et délicate.

« Il n'avait encore que sept ans lorsque son père le mit à un petit collège tenu à Ancenis par un prêtre bas breton, qui passait pour faire de bons latinistes. Jeté là, faible, sans appui, privé tout à coup de beaucoup de soins, l'enfant devint chagrin et sauvage. On le châtia ; il devint plus farouche, ne travailla point, et resta le dernier de sa classe. Six ou huit mois se passèrent ainsi ; enfin un de ses maîtres en eut pitié, le caressa, le consola ; ce fut une métamorphose en quinze jours : Boisgirais s'appliqua si bien, qu'il se rapprocha bientôt des premières places, qu'il ne quitta plus... »

Le régime de ce collège était fort mauvais, et la santé des enfants y était à peine soignée ; le directeur était un homme brutal, qui ne parlait qu'en grondant et ne grondait qu'en frappant. Constantin souffrait d'autant plus, qu'il pouvait à peine se plaindre. Jamais son père ne venait le voir, jamais il n'avait paru avoir pour son fils cette sollicitude paternelle qui veille sur son enfant, lors même qu'elle est forcée de le confier à des soins étrangers. Doué d'une âme sensible et aimante, Constantin ne pouvait s'empêcher de remarquer que ses camarades n'avaient pas à déplorer la même indifférence de la part de leurs parents. Les réflexions continuelles qu'il faisait à ce sujet, et les mauvais traitements qu'il éprouvait, le plongèrent dans une mélancolie qui devint habituelle, et qui contribua peut-être à diriger son esprit vers la méditation. Cependant son oncle maternel venait quelquefois le voir. Aussi affligé de l'abandon dans lequel on laissait cet enfant

l'histoire de sa vie ; tout ce qui est marqué par des guillemets, est copié sur des notes écrites au crayon, et qui furent trouvées parmi ses papiers.

¹ La chambre des pairs, l'Académie

² Chasseboeuf.



que surpris de sa résignation et de sa douceur, il détermina M. Chassat à retirer son fils de ce collège pour le mettre à celui d'Angers.

Constantin avait alors douze ans : il sentait sa supériorité sur tous ceux de son âge ; et loin de s'en prévaloir et de se ralentir, il ne s'adonna au travail qu'avec plus d'ardeur. Il parcourut toutes ses classes d'une manière assez brillante pour qu'on en gardât longtemps le souvenir dans ce collège.

Au bout de cinq années, le jeune Constantin ayant fini ses études, brûlait du désir de se lancer dans le monde. Son père le fit revenir d'Angers ; et ses occupations ne lui permettant pas sans doute de s'occuper de son fils, il se hâta de le faire émanciper, de lui rendre compte du bien de sa mère, et de l'abandonner à lui-même.

A peine âgé de dix-sept ans, Constantin se trouva donc maître absolu de ses actions et de onze cents livres de rente. Cette fortune n'était pas suffisante, il fallait prendre une profession ; mais naturellement réfléchi, et voulant tout voir par lui-même avant de se fixer, Constantin se rendit à Paris.

Ce fut un théâtre séduisant et nouveau pour le jeune homme, que cette ville immense où il se trouvait pour la première fois ; mais au lieu de se laisser entraîner par le tourbillon, Constantin s'adonnait à l'étude : il passait presque tout son temps dans les bibliothèques publiques ; il lisait avec avidité tous les auteurs anciens, il se livrait surtout à une étude approfondie de l'histoire et de la philosophie.

Cependant son père le pressait de prendre une profession, et paraissait désirer qu'il se fit avocat ; mais Constantin avait un éloignement marqué pour le barreau, comme s'il avait pressenti que cette profession, quoique très-honorable, était au-dessous de son génie créateur. Il lui répugnait de se charger la mémoire de choses inutiles et qui ne lui paraissaient que des redites continuelles ; l'étude des lois n'était en effet à cette époque qu'un immense dédale, qu'un mélange bizarre de lois féodales, de coutumes, et d'arrêts rendus par les parlements. La médecine, plus positive, et qui tend par une suite d'expériences au bonheur de l'homme, convint davantage à son esprit observateur. Il se plaisait à interroger la nature, à tâcher de pénétrer la profondeur de ses secrets, et de découvrir quelques rapports entre le moral et le physique de l'homme. Mais ce n'était pas vers ce seul but que se dirigeaient ses études : il continuait toujours ses recherches savantes, ses lectures instructives ; et passant ainsi dans le travail un temps que tous les jeunes gens de son âge perdaient dans les plaisirs, il acquit un fonds immense de connaissances en tout genre.

Il suivit ses cours pendant trois années ; ce fut dans cet intervalle qu'il composa un mémoire sur la chronologie d'Hérodote, qu'il adressa à l'Académie. Le professeur Larcher, avec lequel Constantin se trouvait en opposition, censura ce petit ouvrage avec amertume ; notre jeune savant soutint son opinion avec chaleur, et prouva dans la suite qu'il avait raison quant au fond de la question. Quelques fautes légères s'étaient, il est vrai, glissées dans son ouvrage ; mais plus tard, instruit par de longues études, il eut le rare mérite de se redresser lui-même dans ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* : quoi qu'il en soit, ce mémoire fut quelque sensation, et mit son auteur en rapport avec ce qu'il y avait alors de plus célèbre à Paris.

Le baron d'Holbach surtout le devina, le prit en amitié, et lui fit faire la connaissance de Franklin. Celui-ci le présenta à madame Helvétius, qui l'invitait souvent à sa maison de Passy, où se réunissaient alors nombre de gens de lettres et de savants distingués. Nul doute que la société de tous ces hommes célèbres, que Constantin fréquentait souvent, n'ait beaucoup contribué à développer les brillantes dispositions dont il était doué. Il se dégouta de plus en plus de toute espèce de profession : il aspirait, presque à son insu, à quelque chose de plus élevé.

Jeune encore, il avait déjà vécu dans la méditation, et son génie n'attendait que d'être livré à lui-même pour se développer et prendre un essor rapide. L'occasion ne tarda pas à se présenter ; une modique succession lui échut¹ : il résolut d'en employer l'argent à entreprendre un long voyage. Comme tous

les grands hommes, il dédaigna les routes frayées, et choisit la plus inconnue et la plus périlleuse : il projeta de parcourir l'Égypte et la Syrie.

De tous les pays c'étaient les moins connus ; après d'immenses recherches et de graves réflexions, Constantin résolut d'entreprendre de parvenir où tant d'autres avaient échoué. Pour se préparer à ce périlleux voyage, il quitta Paris, et se rendit chez son oncle.

Il ne se dissimulait ni les dangers ni les fatigues qui l'attendaient, mais aussi entrevoyait-il la gloire qu'il devait y acquérir. Il mesura d'abord l'étendue de la carrière, pour calculer, puis acquérir les forces qu'il lui fallait pour la parcourir.

Il s'exerçait à la course, entreprenait de faire à pied des voyages de plusieurs jours ; il s'habitua à rester des journées entières sans prendre de nourriture, à franchir de larges fossés, à escalader des murailles élevées, à régulariser son pas afin de pouvoir mesurer exactement un espace par le temps qu'il mettait à le parcourir. Tantôt il dormait en plein air, tantôt il s'élançait sur un cheval et le montait sans bride ni selle, à la manière des Arabes ; se livrant ainsi à mille exercices pénibles et périlleux, mais propres à endurcir son corps à la fatigue. On ne savait à quoi attribuer son air farouche et sauvage ; on taxait d'extravagance cette conduite extraordinaire, attribuant ainsi à la folie ce qui n'était que la fermentation du génie.

Après une année de ces épreuves diverses, il résolut de mettre son grand dessein à exécution. De peur de n'être pas approuvé, il crut devoir le cacher à son père, mais il se hâta d'en faire part à son oncle. A peine lui eut-il communiqué qu'il ne s'agissait rien moins que de visiter des pays presque inconnus aux habitants de l'Europe, et dont les langages sont si différents des nôtres, qu'effrayé de la hardiesse de ce projet, qu'il croyait impraticable, son digne ami ne négligea aucun moyen de l'en dissuader, mais en vain : Constantin fut inébranlable. « Ce qui distingue particulièrement un homme de génie, a dit un écrivain², c'est cette impulsion secrète qui l'entraîne comme malgré lui vers les objets d'étude et d'application les plus propres à exercer l'activité de son âme et l'énergie de ses facultés intellectuelles. C'est une espèce d'instinct qu'aucune force ne peut dompter, et qui s'exalte au contraire par les obstacles qui s'opposent à son développement. »

Aussi Constantin, loin de se rebuter, n'en était-il que plus impatient d'entreprendre son voyage : il voyait déjà en idée des pays nouveaux ; déjà son imagination ardente franchissait l'espace, avançait le temps, et planait sur ces déserts où il devait jeter les premiers fondements de sa gloire.

Cependant il désirait depuis longtemps de changer de nom ; celui que son père lui avait donné lui déplaisait, il résolut d'en prendre un autre. Il faut croire qu'il avait pour cela de fortes raisons ; car son oncle l'approuva, s'occupa quelque temps de lui en chercher un convenable, et lui proposa enfin celui de *Volney*. Constantin le prit, et ce fut pour l'immortaliser.

Le jour fixé pour le départ étant arrivé, le jeune voyageur prit congé de ses amis, et s'arracha des bras de son oncle et de sa famille.

Un havre-sac contenant un peu de linge, et qu'il portait à la manière des soldats, une ceinture de cuir contenant six mille francs en or, un fusil sur l'épaule ; tel était l'équipage de Volney. A peine fut-il à quelque distance d'Angers et au moment de le perdre de vue, qu'il s'arrêta malgré lui : ses regards se fixèrent sur la ville, ses yeux ne pouvaient s'en détacher ; il abandonnait ce qu'il avait de plus cher, et peut-être pour toujours. Ses larmes coulaient en abondance, il sentit chanceler son courage ; mais bientôt rappelant toute son énergie, il se hâta de s'éloigner.

Il arriva bientôt à Marseille, où il s'embarqua sur un navire qui se trouvait prêt à mettre à la voile pour l'Orient.

A peine débarqué en Égypte, Volney se rendit au Caire, où il passa quelques mois à observer les mœurs et les coutumes d'un peuple si nouveau pour lui, mais sans perdre de vue toute l'étendue de la carrière qu'il voulait parcourir.

En méditant cette grande entreprise, l'intrépide voyageur avait non-seulement pour but de s'instruire, mais encore de

¹ A peu près 6,000 fr.

² Suard, *Vie du Tasse*.

faire cesser l'ignorance de l'Europe sur des contrées qui en sont si voisines, et cependant aussi inconnues que si elles en étaient séparées par de vastes mers ou d'immenses espaces. Il importait donc qu'il pût tout voir et tout entendre; il fallait pénétrer dans l'intérieur des divers États, et il lui était impossible de le faire avec sûreté sans parler la langue arabe, aussi commune à tous les peuples de l'Orient qu'elle est inconnue parmi nous. Pour surmonter ce nouvel obstacle, le jeune voyageur eut le courage d'aller s'enfermer huit mois chez les Druzes, dans un couvent arabe situé au milieu des montagnes du Liban.

Là, il se livra à l'étude avec son ardeur ordinaire. Il eut d'autant plus de difficultés à vaincre, qu'il était privé du secours des grammaires et des dictionnaires; il lui fallait, pour ainsi dire, être son propre maître et se créer une méthode; il sentit la nécessité et conçut le projet de faciliter un jour aux Européens l'étude des langues orientales.

Il employait ses moments de loisir à converser avec les moines, à s'informer des mœurs des Arabes, des variations du climat et des diverses formes de gouvernement sous lesquelles gémissent les malheureux habitants de ces contrées dévastées. Là, comme en Europe, il ne vit que despotisme, que dilapidation des deniers du peuple; là, comme en Europe, il vit un petit nombre d'êtres privilégiés s'arroger insolemment le fruit des sueurs du plus grand nombre, et comptant sur les armes de leurs soldats, n'opposer aux clameurs du peuple que la violence et l'abus de leur force. Ces tristes observations augmentaient sa mélancolie habituelle: trop profond pour ne pas soulever le voile de l'avenir, il ne prévoyait que trop les malheurs qui devaient accabler une patrie qui lui était si chère, et dont il ne s'était éloigné que pour bien mériter d'elle.

Ce ne fut qu'après qu'il put converser en arabe avec facilité, qu'il prit réellement son essor: il fit ses adieux aux moines qui l'avaient accueilli, et après s'être muni de lettres de recommandation pour différents chefs de tribus, il commença son voyage.

Il prit un guide qui le conduisit dans le désert auprès d'un chef auquel il était particulièrement adressé. Aussitôt qu'il fut arrivé près de lui, Volney présenta une paire de pistolets à son fils, qui accepta ce présent avec reconnaissance. Dès que le chef eut lu la lettre que Volney lui avait remise, il lui serra les mains en lui disant: « Sois le bien venu; tu peux rester avec nous le temps qu'il te plaira. Renvoie ton guide, nous t'en servirons. Regarde cette tente comme la tienne, mon fils comme ton frère, et tout ce qui est ici comme étant à ton usage. » Volney n'hésita pas à se fier à l'homme qui s'exprimait avec tant de franchise: il eut tout lieu de voir combien les Arabes étaient fidèles à observer religieusement les lois de l'hospitalité, et combien ces hommes que nous nommons des barbares nous sont supérieurs à cet égard. Il resta six semaines au milieu de cette famille errante, partageant leurs exercices et se conformant en tout à leur manière de vivre.

Un jour le chef lui demanda si sa nation était loin du désert; et lorsque Volney eut tâché de lui donner une idée de la distance: « Mais pourquoi es-tu venu ici? lui dit-il. — Pour voir la terre et admirer les œuvres de Dieu. — Ton pays est-il beau? — Très-beau. — Mais y a-t-il de l'eau dans ton pays? — Abondamment; tu en rencontrerais plusieurs fois dans une journée. — Il y a tant d'eau, et tu le quittes! »

Lorsque ensuite Volney leur parlait de la France, ils l'interrompaient souvent pour témoigner leur surprise de ce qu'il avait quitté un pays où il trouvait tout en abondance, pour venir visiter une contrée aride et brûlante. Notre voyageur eût désiré passer quelques mois parmi ces bons Arabes; mais il lui était impossible de se contenter comme eux de trois ou quatre dattes et d'une poignée de riz par jour: il avait tellement souffert de la faim et de la soif, qu'il se sentait souvent défaillir. Il prit congé de ses hôtes, et reçut à son départ des marques de leur amitié. Le père et le fils le reconduisirent à une grande distance, et ne le quittèrent qu'après l'avoir prié plusieurs fois de venir les revoir.

Allant de ville en ville, de tribu en tribu, demandant franchement une hospitalité qu'on ne lui refusait jamais, Volney parcourut toute l'Égypte et la Syrie. Il salua ces pyramides colossales, ces majestueuses ruines de Palmyre disséminées

comme autant de rochers dans ces mers de sables, et comme les seules traces des nations puissantes qui peuplaient jadis ces plaines immenses, aujourd'hui si arides.

Observateur impartial et sage, il ne portait jamais de jugements d'après les opinions d'autrui: il voulait voir par lui-même; et il voyait toujours juste, parce que, sans passions et sans préjugés, il ne désirait et ne cherchait que la vérité.

Il employa trois années à faire ce grand voyage, ce qui paraît un prodige lorsqu'on vient à songer à la modique somme qu'il avait pour l'entreprendre. Il ne l'y dépensa pas tout entière, car à son retour il possédait encore vingt-cinq louis. Quelle sagesse ne lui a-t-il pas fallu pour vivre et voyager trois années entières dans un pays ravagé, ou tout se paye au poids de l'or! Mais c'est que Volney fréquentait peu la société des villes; il était presque continuellement en voyage, et il voyageait avec la simplicité d'un philosophe et l'austérité d'un Arabe. Toujours à la recherche de la vérité, il avait renoncé à la trouver parmi les hommes; il suivait avec avidité les races des temps anciens pour découvrir le sort des générations présentes. Occupé de hautes pensées, il aimait à errer au milieu des ruines, il semblait se complaire au milieu des tombeaux. Là il s'abandonnait à des rêveries profondes. Assis sur les monuments presque en poussière des grandeurs passées, il méditait sur la fragilité des grandeurs présentes; il s'accoutumait à suivre les progrès de la destruction générale, à mesurer d'un œil tranquille cet horrible abîme où vont s'engouffrer les empires et les générations, où vont s'évanouir les chimères des hommes. C'est là qu'il apprit à mépriser ce qu'il appelait les *niaiseries humaines*, qu'il puisa ces vérités sublimes qui brillent dans ses nombreux écrits, et cette rigidité de principes qui dirigea toujours ses actions.

Après un voyage de trois années, il revint en Europe, et signala son retour par la publication de son *Voyage en Égypte et en Syrie*. Jamais livre n'obtint un succès plus rapide, plus brillant et moins contesté. Il valut à son jeune auteur l'estime des gens instruits, l'admiration de ses concitoyens et une célébrité européenne: il en reçut des marques flatteuses.

Le baron de Grimm ayant présenté un exemplaire du *Voyage en Égypte* à Catherine II, eut l'obligeante attention de le faire au nom de Volney. L'impératrice fit offrir à l'auteur une très-belle médaille d'or; mais lorsque, quelques années après, Catherine eut pris parti contre la France, Volney se hâta d'écrire à Grimm la lettre suivante, en lui renvoyant la médaille:

Paris, 4 décembre 1791.

« MONSIEUR,

« La protection déclarée que S. M. l'impératrice des Russes accorde à des Français révoltés, les secours pécuniaires dont elle favorise les ennemis de ma patrie, ne me permettent plus de garder en mes mains le monument de générosité qu'elle y a déposé. Vous sentez que je parle de la médaille d'or qu'au mois de janvier 1788 vous m'adressâtes de la part de sa majesté. Tant que j'ai pu voir dans ce don un témoignage d'estime et d'approbation des principes politiques que j'ai manifestés, je lui ai porté le respect qu'on doit à un noble emploi de la puissance; mais aujourd'hui que je partage cet or avec des hommes pervers et dénaturés, de quel œil pourrai-je l'envisager? Comment souffrirai-je que mon nom se trouve inscrit sur le même registre que ceux des déprédateurs de la France? Sans doute l'impératrice est trompée, sans doute la souveraine qui nous a donné l'exemple de consulter les philosophes pour dresser un code de lois, qui a reconnu pour base de ces lois l'égalité et la liberté, qui a affranchi ses propres serfs, et qui ne pouvant briser les liens de ceux de ses boyards, les a du moins relâchés; sans doute Catherine II n'a point entendu épouser la querelle des champions iniques et absurdes de la barbarie superstitieuse et tyrannique des siècles passés; sans doute, enfin, sa religion séduite n'a besoin que d'un rayon pour s'éclairer; mais en attendant, un grand scandale de contradiction existe, et les esprits droits et justes ne peuvent consentir à le partager: veuillez donc, monsieur, rendre à l'impératrice un bienfait dont je ne puis plus m'honorer; veuillez lui dire que si je l'obtins de son estime, je le lui rends pour la conserver; que les nouvelles lois de mon pays, qu'elle persécute, ne me permettent d'être ni ingrat ni lâche,

et qu'après tant de vœux pour une gloire utile à l'humanité, il m'est douloureux de n'avoir que des illusions à regretter.

« C. F. VOLNEY. »

Le succès brillant qu'obtint le *Voyage en Égypte et en Syrie* ne fut pas de ces succès éphémères qui ne sont dus qu'aux circonstances ou à la faveur du moment. Parmi les nombreux témoignages qui vinrent attester l'exactitude des récits et la justesse des observations, le plus remarquable sans doute est celui que rendit le général Berthier dans la *Relation de la campagne d'Égypte* : « Les aperçus politiques sur les ressources de l'Égypte, dit-il, la description de ses monuments, l'histoire des mœurs et des usages des diverses nations qui l'habitent, ont été traités par le citoyen Volney avec une vérité et une profondeur qui n'ont rien laissé à ajouter aux observateurs qui sont venus après lui. Son ouvrage était le guide des Français en Égypte; c'est le seul qui ne les ait jamais trompés. »

Quelques mois après la publication de son *Voyage*, Volney fut nommé pour remplir les fonctions difficiles et importantes de directeur général de l'agriculture et du commerce en Corse; il se disposait à se rendre dans cette île, lorsqu'un événement inattendu vint y mettre obstacle.

La France, fatiguée d'un joug imposé par de mauvaises institutions, venait de le briser. Le cri de liberté avait fait tressaillir tous les cœurs français, et fait trembler tous les trônes. De toutes parts les lumières se réunissaient en un seul faisceau pour dissiper les ténèbres de l'ignorance. Le peuple venait de nommer ses mandataires, et Volney fut appelé à siéger parmi les législateurs de la patrie.

Sur une observation que fit Goupil de Préfeln, il s'empressa de donner sa démission de la place qu'il tenait du gouvernement, ne regardant pas, disait-il, un emploi salarié comme compatible avec l'indépendante dignité de mandataire du peuple.

Il prit part à toutes les délibérations importantes, et fidele à son mandat, il se montra toujours un des plus fermes soutiens des libertés publiques.

Malouet ayant proposé¹ de se réunir en comité secret, afin de ne point discuter devant des étrangers : « Des étrangers ! s'écria Volney, en est-il parmi nous ? L'honneur que vous avez reçu d'eux lorsqu'ils vous ont nommés députés, vous fait-il oublier qu'ils sont vos frères et vos concitoyens ? N'ont-ils pas le plus grand intérêt à avoir les yeux fixés sur vous ? Oubliez-vous que vous n'êtes que leurs représentants, à leurs regards lorsque vous leur devez compte de toutes vos démarches et de toutes vos pensées ?... Ah ! plutôt, que la présence de nos concitoyens nous inspire, nous anime ! elle n'ajoutera rien au courage de l'homme qui aime sa patrie et qui veut la servir, mais elle fera rougir le perfide et le lâche que le séjour de la cour ou la pusillanimité aurait déjà pu corrompre. »

Il fut un des premiers à provoquer l'organisation des gardes nationales, celles des communes et des départements, et fut nommé secrétaire dès la première année.

Il prit part aux nombreux débats qui s'élevèrent lorsqu'on agita la proposition d'accorder au roi l'exercice du droit de paix et de guerre².

« Les nations, dit-il, ne sont pas créées pour la gloire des rois, et vous n'avez vu dans les trophées que de sanglants fardeaux pour les peuples.... »

« Jusqu'à ce jour l'Europe a présenté un spectacle affligeant de grandeur apparente et de misère réelle : on n'y comptait que des maisons de princes et des intérêts de familles ; les nations n'y avaient qu'une existence accessoire et précaire. On possédait un empire comme des troupeaux ; pour les menus plaisirs d'une fête, on ruinait une contrée ; pour les pacages de quelques individus, on privait un pays de ses avantages naturels. La paix du monde dépendait d'une pleurésie, d'une chute de cheval ; l'Inde et l'Amérique étaient plongées dans les calamités de la guerre pour la mort d'un enfant, et les rois se disputant son héritage, vidaient leur querelle par le duel des nations. »

¹ *Moniteur* du 28 mai 1789.

² *Moniteur* du 20 mai 1790.

Il finit par proposer un décret remarquable qui se terminait par ces mots :

« La nation française s'interdit dès ce moment d'entreprendre aucune guerre tendante à accroître son territoire. »

Cette proposition fait honneur au patriotisme éclairé de Volney, et l'assemblée se hâta d'en consacrer le principe dans la loi qui intervint. Ce fut cette même année que, sur la proposition de Mirabeau, on s'occupa de la vente des domaines nationaux ; Volney publia dans le *Moniteur* quelques réflexions ou il pose ces principes :

« La puissance d'un État est en raison de sa population ; la population est en raison de l'abondance ; l'abondance est en raison de l'activité de la culture, et celle-ci en raison de l'intérêt personnel et direct, c'est-à-dire, de l'esprit de propriété : d'où il suit que plus le cultivateur se rapproche de l'état passif de mercenaire, moins il a d'industrie et d'activité ; au contraire, plus il est près de la condition de propriétaire libre et plénier, plus il développe les forces et les produits de la terre et la richesse générale de l'État. »

En suivant ce raisonnement si juste et si péremptoire, on arrive naturellement à cette conséquence, qu'un État est d'autant plus puissant qu'il compte un plus grand nombre de propriétaires, c'est-à-dire, une plus grande division de propriétés.

Jamais aucune assemblée législative n'avait offert une plus belle réunion d'orateurs célèbres. Dans les discussions importantes, ils se pressaient en foule à la tribune ; tous brûlaient du désir de soutenir la cause de la liberté, mais de cette liberté sage et limitée, premier droit des peuples.

Tout le monde connaît ce mouvement oratoire de Mirabeau dans une discussion relative au clergé : *Je vois d'ici la fenêtre d'où la main sacrilège d'un de nos rois, etc.....* mais peu de personnes savent à qui ce mouvement oratoire fut emprunté. Vingt députés assiégaient les degrés de la tribune nationale. « Vous aussi ! dit Mirabeau à Volney, qui tenait un discours à la main. — Je ne vous retarderai pas longtemps. — Montrez-moi ce que vous avez à dire.... Cela est beau, superbe.... mais ce n'est pas avec une voix faible, une physionomie calme, qu'on tire parti de ces choses-là ; donnez-les-moi. » Mirabeau foudroya dans son discours le passage relatif à Charles IX, et en tira un des plus grands effets qu'ait jamais produits l'éloquence.

C'était peu pour le représentant du peuple de se dévouer tout entier aux intérêts de son pays, il sacrifiait encore ses veilles à l'instruction de ses concitoyens.

Amant passionné de la liberté, ennemi déclaré de tout pouvoir absolu, Volney reconnut qu'il n'y avait que la raison qui pût terrasser le despotisme militaire et religieux. Dans le cours de ses longs voyages, il avait toujours vu la tyrannie croître en raison directe de l'ignorance. Il avait parcouru ces brûlantes contrées, asile des premiers chrétiens, et maintenant patrie des enfants de Mahomet. Il avait suivi avec terreur les traces profondes des maux enfantés par un fanatisme aveugle ; il avait vu les peuples d'autant plus ignorants qu'ils étaient plus religieux, d'autant plus esclaves et victimes de préjugés absurdes qu'ils étaient plus attachés à la foi mensongère de leurs aïeux. Il avait vu les hommes plus ou moins plongés dans d'épaisses ténèbres ; il conçut le hardi projet de les éclairer du flambeau de la saine philosophie. C'était s'imposer la tâche de saper jusque dans sa base le monstrueux édifice des préjugés et des superstitions ; il fallait pulvériser les traditions absurdes, les prophéties mensongères, réfuter toutes les saintes fables, et parler enfin aux hommes le langage de la raison. Il médita longtemps ce sujet important, et publia¹ le fruit de ses réflexions sous le titre de *Ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*.

Dans ce bel ouvrage², « il nous ramène à l'état primitif de l'homme, à sa condition nécessaire dans l'ordre général de l'univers ; il recherche l'origine des sociétés civiles et les causes de leurs formations, remonte jusqu'aux principes de l'élevation des peuples et de leur abaissement, développe les obstacles qui peuvent s'opposer à l'amélioration de

¹ En 1791.

² Pastoret, *Discours de réception à l'Académie*.

« l'homme. » En philosophe habile, en profond connaisseur du cœur humain, il ne se borne pas à émettre des préceptes arides : il sait captiver l'attention et s'attacher à rendre attrayante l'austère vérité ; il anime ses tableaux. Tout à coup il dévoile à nos regards une immense carrière, il représente à nos yeux étonnés une assemblée générale de tous les peuples. Toutes les passions, toutes les sectes religieuses sont en présence ; c'est un combat terrible de la vérité contre l'erreur. Il dépouille d'une main hardie le fanatisme de son masque hypocrite ; il brise les fers honteux forgés par des hommes sacrilèges ; il les montre toujours guidés par un vil intérêt, établissant leurs jouissances égoïstes sur le malheur des humains, et s'appliquant exclusivement à les maintenir dans une ignorance profonde. Il leur fait apparaître la liberté comme une déesse vengeresse ; et comme la tête de Méduse, son nom seul frappe d'effroi tous les oppresseurs, et réveille l'espoir dans le cœur des opprimés. Le premier élan des peuples éclairés est pour la vengeance ; mais le sage législateur calme leur fureur, réprime leur impétuosité, en leur apprenant que la liberté n'existe que par la justice, ne s'obtient que par la soumission aux lois, et ne se conserve que par l'observation de ses devoirs.

Dès 1790, il avait pressenti les conséquences terribles qu'auraient sur nos colonies les principes et surtout la conduite de quelques soi-disant amis des noirs. Il conçut que ce pourrait être une entreprise d'un grand avantage public et privé, d'établir dans la Méditerranée la culture des productions du tropique ; et parce que plusieurs plages de la Corse sont assez chaudes pour nourrir en pleine terre des orangers de vingt pieds de hauteur, des bananiers, des dattiers, et que des échantillons de coton avaient déjà réussi, il conçut le projet d'y cultiver et de susciter par son exemple ce genre d'industrie.

Volney se rendit en Corse en 1792, et y acheta le domaine de la Confina, près d'Ajaccio : il y fit faire à ses frais des essais dispendieux ; et bientôt des productions nouvelles vinrent attester que la France, plus que tout autre pays, pourrait prétendre à l'indépendance commerciale, puisque déjà si riche de ses propres produits, elle pourrait encore offrir ceux du nouveau monde. Mais ce n'était pas seulement vers l'amélioration de l'agriculture que se dirigeaient les efforts de Volney : il méditait sur la Corse un ouvrage dont la perfection aurait sans doute égalé l'importance, si nous en jugeons toutefois par les fragments qu'il en a laissés.

Les troubles que Pascal Paoli suscita en Corse, forcèrent Volney d'interrompre ses travaux et de quitter cette île. Le domaine de la Confina, que l'auteur des *Ruines* appelait ses *Petites Indes*, fut mis à l'encan par ce même Paoli, qui lui avait donné tant de fois l'assurance d'une sincère amitié.

C'est pendant ce voyage en Corse qu'il fit la connaissance du jeune Bonaparte, qui n'était encore qu'officier d'artillerie. Le jugement qu'il émit dès lors est un de ceux qui démontrent le plus à quel haut degré il portait le génie de l'observation. Quelques années après, ayant appris en Amérique que le commandement de l'armée d'Italie venait de lui être confié : « Pour peu que les circonstances le secondent, dit-il en présence de plusieurs réfugiés français, ce sera la tête de César sur les épaules d'Alexandre. »

Cependant la liberté avait dégénéré en licence ; l'anarchie versait sur la France ses poisons destructeurs. Volney, qui ne pouvait plus défendre à la tribune les principes de la justice et de l'humanité, les proclamait dans des écrits pleins d'énergie et de patriotisme, et ne craignit pas de braver les hommes de 93 : tantôt il les accablait sous le poids de l'évidence, et leur reprochait hardiment leurs forfaits journaliers ; tantôt, manant l'arme acérée du sarcasme, il s'écriait :

« Modernes Lycurques, vous parlez de pain et de fer : le fer des piques ne produit que du sang ; c'est le fer des charrettes qui produit du pain ! »

C'en était trop sans doute pour ne pas subir le sort de tout homme vertueux, de tout patriote éclairé : Volney fut dénoncé comme royaliste, et chargé de fers ; sa détention dura dix mois, et il ne dut sa liberté qu'aux événements du 9 thermidor.

Enfin l'horizon s'éclaircit après l'orage, et un gouvernement nouveau parut vouloir mettre tous ses efforts à obté-

nir le titre de gouvernement réparateur. On donna une forte impulsion à l'instruction publique ; une école nouvelle fut établie en France, et les professeurs en furent choisis parmi les savants les plus illustres.

L'auteur des *Ruines*, appelé à la chaire d'histoire, accepta cette charge pénible, mais qui portait avec elle une bien douce récompense pour lui, puisqu'elle lui offrait les moyens d'être utile. Tout en enseignant l'histoire, il voulait chercher à diminuer l'influence journalière qu'elle exerce sur les actions et les opinions des hommes ; il la regardait à juste titre comme l'une des sources les plus fécondes de leurs préjugés et de leurs erreurs : c'est en effet de l'histoire que dérivent la presque totalité des opinions religieuses et la plupart des maximes et des principes politiques souvent si erronés et si dangereux qui dirigent les gouvernements, les consolident quelquefois, et ne les renversent que trop souvent. Il chercha à combattre ce respect pour l'histoire, passé sur les dogmes dans le système d'éducation de l'Europe, et s'attacha d'autant plus à l'ébranler, qu'éclairé par des recherches savantes, il ajoutait moins de foi à ces *raconteurs des temps passés*, qui écrivaient souvent sur des oui-dire et toujours poussés par leurs passions. Comment en effet croirons-nous à la véracité des anciens historiens, lorsque nous voyons sans cesse les événements d'hier dénaturés aujourd'hui ?

Dans ses leçons à l'école normale, Volney se livra à des considérations générales, mais approfondies, et qui n'étaient à ses yeux que des éléments préparatoires aux cours qu'il se proposait de faire. La suppression de cette école déjà célèbre vint interrompre ses travaux.

Libre alors, mais fatigué des secousses journalières d'une politique orageuse, tourmenté du désir d'être utile lors même qu'on lui en ôtait les moyens, Volney sentit renaître en lui cette passion qui dans sa jeunesse l'avait conduit en Égypte et en Syrie. L'Amérique devenue libre marchait au pas de géant vers la civilisation : c'était sans doute un sujet digne de ses observations ; mais en entreprenant ce nouveau voyage, il était agité de sentiments bien différents de ceux qui l'avaient jadis conduit en Orient.

« En 1785, nous dit-il lui-même, il était parti de Marseille, « de plein gré, avec cette alacrité, cette confiance en autrui « et en soi qu'inspire la jeunesse ; il quittait gaiement un pays « d'abondance et de paix, pour aller vivre dans un pays de « barbarie et de misère, sans autre motif que d'employer le « temps d'une jeunesse inquiète et active à se procurer des « connaissances d'un genre neuf, et à embellir par elles le « reste de sa vie d'une auréole de considération et d'estime.

« En 1795, au contraire, lorsqu'il s'embarquait au Havre, « c'était avec le dégoût et l'indifférence que donnent le spectacle et l'expérience de l'injustice et de la persécution. Triste « du passé, soucieux de l'avenir, il allait avec défiance chez « un peuple libre, voir si un ami sincère de cette liberté profanée trouverait pour sa vieillesse un asile de paix, dont « l'Europe ne lui offrait plus l'espérance. »

Mais à peine arrivé en Amérique, après une longue et pénible traversée, loin de se livrer à un repos nécessaire et qu'il semblait y être venu chercher, Volney, toujours avide d'instruction, ne put résister à la vue du vaste champ d'observations qui s'ouvrait devant lui. Il s'était depuis longtemps persuadé de cette vérité, qu'il n'est rien de si difficile que de parler avec justesse du système général d'un pays ou d'une nation, et qu'on ne peut le faire qu'en observant et voyant par soi-même. Il se mit donc en devoir d'explorer cette nouvelle contrée, comme douze années auparavant il avait traversé les pays d'Orient, c'est-à-dire, presque toujours à pied et sans guide. Ce fut ainsi qu'il parcourut successivement toutes les parties des États-Unis, étudiant le climat, les lois, les habitants, les mœurs, et lisant dans le grand livre de la nature les divers changements opérés par la force toute-puissante des siècles.

Le grand Washington, le libérateur des États-Unis, le guerrier patriote qui avait préféré la liberté de son pays à de vains honneurs, Washington ne pouvait voir avec indifférence l'auteur des *Ruines* ; aussi le reçut-il avec distinction, et lui donna-t-il publiquement des marques d'estime et de confiance.

Il n'en fut pas de même de J. Adams, qui exerçait alors les premières fonctions de la république. Volney, toujours siu-

cère, avait critiqué franchement un livre que le président avait publié quelque temps avant d'être élevé à la magistrature quinquennale. On attribua généralement à une petite rancune d'auteur une persécution injuste et absurde que Volney eut à essayer. Il fut accusé d'être l'agent secret d'un gouvernement dont la hache n'avait cessé de frapper des hommes qui, comme lui, étaient les amis sincères d'une liberté raisonnable. On prétendit qu'il avait voulu livrer la Louisiane au Directoire; tandis qu'il avait publié ouvertement que, suivant lui, l'invasion de cette province était un faux calcul politique.

Ce fut dans ce même temps qu'il fut en butte aux attaques du docteur Priestley, aussi célèbre par ses talents que remarquable par une manie de catéchiser que l'incendie de sa maison à Londres n'avait pu guérir. Le physicien anglais n'avait pu lire de sang-froid quelques pages des *Ruines* sur les diverses croyances des peuples. Pour s'être placé entre deux sectes également extrêmes, il se croyait modéré, quoiqu'il proscrivit, avec toute la violence des hommes les plus exagérés, qui-conque ne reconnaissait pas avec lui la divinité des Écritures, et ne niait pas celle de Jésus-Christ. Priestley, peut-être jaloux de la réputation de Volney, ne négligea aucun moyen de l'engager dans une controverse suivie, voulant sans doute profiter de la célébrité du philosophe français pour mieux établir la sienne : le sage voyageur n'opposa d'abord aux attaques souvent grossières du savant anglais que le plus imperturbable silence; mais enfin, pressé vivement par des diatribes où il était traité d'ignorant et de Hottentot, Volney dut se décider à répondre, et ce fut pour dire qu'il ne répondrait plus. Dans cette réponse peu connue¹, il n'opposa aux grossièretés de son adversaire qu'une froide ironie, tempérée par l'urbanité française et soutenue par le langage de la raison; il y refusa de faire sa profession de foi, « parce que, disait-il, soit sous l'aspect politique, soit sous l'aspect religieux, l'esprit de doute se lie aux idées de liberté, de vérité, de génie, et l'esprit de certitude aux idées de tyrannie, d'abrutissement et d'ignorance. »

Ce concours de persécutions dégoûtait Volney de son séjour aux États-Unis, lorsque ayant reçu la nouvelle de la mort de son père, il fit ses adieux à la terre de la liberté, pour venir saluer le sol de la patrie.

A peine arrivé en France², son premier soin fut de renoncer à la succession de son père en faveur de sa belle-mère, pour laquelle il avait toujours eu les sentiments d'un fils, parce qu'elle lui avait montré dans plusieurs occasions la sollicitude d'une mère.

Volney avait signalé son retour d'Égypte par la publication de son Voyage; on s'attendait généralement à voir paraître la relation de celui qu'il venait de faire en Amérique : cette espérance fut en partie déçue.

A l'époque de l'affranchissement des États-Unis, cette belle contrée attirait l'attention générale; chacun, fasciné par l'enthousiasme de la liberté, y voyait un pays naissant, mais déjà riche à son aurore de tous les fruits de l'âge mûr. C'était, suivant la plupart, le modèle de tout gouvernement; mais suivant Volney, ce n'était qu'une séduisante chimère. Il avait tout vu en homme impartial; il était revenu riche de remarques neuves, d'observations savantes : il conçut le plan d'un grand ouvrage où il aurait observé la crise de l'indépendance dans toutes ses phases, où il aurait traité successivement des diverses opinions qui partagent les Américains, de la politique de leur nouveau gouvernement, de l'extension probable des États, malgré leur division sur quelques points; enfin il aurait cherché à faire sentir l'erreur romanesque des écrivains modernes, qui appellent peuple neuf et vierge une réunion d'habitants de la vieille Europe, Allemands, Hollandais et surtout Anglais des trois royaumes. Mais cet important ouvrage, dont cependant plusieurs parties étaient achevées, demandait un grand travail et surtout beaucoup de temps dont les affaires publiques et privées ne lui permirent pas de disposer; et d'ailleurs ses opinions différant sur beaucoup de points de celles des publicistes américains, peut-être fut-il aussi arrêté par la crainte trop fondée de se faire de nouveaux

ennemis. Il se détermina donc à ne publier que le *Tableau du climat et du sol des États-Unis*.

Le *Voyage en Égypte et en Syrie* avait eu un si brillant succès, que ce ne fut qu'avec défiance que Volney publia le résultat des observations qu'il avait faites en Amérique. Ce dernier ouvrage fut aussi bien accueilli que le premier. L'auteur y embrasse d'un coup d'œil ces vastes régions hérissées de montagnes inaccessibles et couvertes d'immenses forêts; il en trace le plan topographique d'une main hardie; il analyse avec sagacité les variations du climat. Sa définition pittoresque des vents est surtout remarquable. « Il n'a pas songé à les personnifier, et cependant, a dit un écrivain¹, ils prennent dans ses descriptions animées une sorte de forme et de stature homériques. Ce sont des puissances : les fleuves et le continent sont leur empire; ils commandent aux nuages, et les nuages, comme un corps d'armée, se rallient sous leurs ordres. Les montagnes, les plaines, les forêts deviennent le théâtre bruyant des combats. L'exposition des marches, des contre-marches de ces tumultueux courants d'air, qui se brisent les uns contre les autres dans des chocs épouvantables, ou qui se précipitent entre les monts à pic avec une impétuosité retentissante; tout ce désordre de l'atmosphère produit un effet qui saisit à la fois l'âme et les sens, et les fait tressaillir d'émotions nouvelles devant ces nouveaux objets de surprise et de terreur. »

Dans cet ouvrage, comme dans son *Voyage en Égypte et en Syrie*, Volney ne se borne pas à une simple description des pays qu'il parcourt : il se livre à des considérations élevées; l'utilité des hommes est toujours le but de ses recherches. L'étude qu'il avait faite de la médecine lui donnait un grand avantage sur tous les voyageurs qui l'avaient précédé; il était plus à même de juger du climat, d'analyser la salubrité de l'air : il nous retrace les effets de la peste, de la fièvre jaune; il en recherche les diverses causes, et s'il ne nous indique pas des moyens de guérir ces terribles épidémies, du moins nous apprend-il comment on pourrait les prévenir.

Différent des autres voyageurs, Volney ne nous entretient jamais de ses aventures personnelles; il évite avec soin de se mettre en scène, et ne parle même pas des dangers qu'il a courus. Ce n'est cependant qu'exposé à des périls de toute espèce qu'il a pu voyager dans les pays ravagés de l'Orient et dans les sombres forêts de l'Amérique. Il avait d'autant plus à craindre la cruauté des hommes et les attaques des bêtes féroces, qu'il négligeait de prendre les précautions les plus simples qu'indique la prudence; aussi n'échappa-t-il plusieurs fois que par miracle. En traversant une des forêts des États-Unis, il s'endormit au pied d'un chêne; à son réveil, il se couvrit son manteau, et resta pétrifié à la vue d'un serpent à sonnettes. L'affreux reptile, troublé dans son repos, s'élança et disparaît parmi les arbres; on n'entendait plus le bruit de ses écailles, avant que Volney, glacé de terreur, eût songé à s'enfuir.

Pendant ce voyage, on avait créé en France ce corps littéraire qui sut en peu d'années se placer au premier rang des sociétés savantes de l'Europe. L'illustre voyageur fut appelé à siéger à l'Académie : cet honneur lui avait été décerné pendant son absence; il y acquit de nouveaux droits en publiant les observations qu'il avait faites aux États-Unis.

Trois années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté la France, et les orages politiques n'étaient pas apaisés : les factions s'agitaient encore et dominaient tour à tour. Volney ne voulut pas reparaitre sur la scène politique, et chercha dans l'étude des consolations contre les peines que lui causaient les malheurs de sa patrie.

A peu près vers cette époque, il vit arriver chez lui le général Bonaparte, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années, et que le mouvement des partis avait fait priver de son grade. « Me voilà sans emploi, dit-il à Volney; je me console de ne plus servir un pays que se disputent les factions. Je ne puis rester oisif; je veux chercher du service ailleurs. Vous connaissez la Turquie; vous y avez sans doute conservé des relations; je viens vous demander des renseignements, et

¹ Voyez page 98.

² En juin 1798.

¹ Laya, Discours de l'Académie.

« surtout des lettres de recommandation pour ce pays : mes services dans l'artillerie peuvent m'y rendre très-utile. C'est parce que je connais ce pays, répondit Volney, que je ne vous conseillerai jamais de vous y rendre. Le premier reproche qu'on vous y fera, sera d'être chrétien : il sera bien injuste sans doute, mais enfin on vous le fera, et vous en souffrirez. Vous allez me dire peut-être que vous vous ferez musulman : faible ressource, la tache originelle vous restera toujours ; plus vous développerez de talents, plus vous aurez à souffrir de persécutions. — Eh bien, n'y songeons plus. J'irai en Russie ; on y accueille les Français. Catherine vous a donné des marques de considération ; vous avez des correspondances avec ce pays, vous y avez des amis. — Le renvoi de ma médaille a détruit toutes ces relations. D'ailleurs les Français qu'on accueille aujourd'hui en Russie, ne sont pas ceux qui appartiennent à votre opinion. Croyez-moi, renoncez à votre projet ; c'est en France que vos talents trouveront le plus de chances favorables : plus les factions se succèdent rapidement dans un pays, moins une destitution y est durable. — J'ai tout tenté pour être réintégré ; rien ne m'a réussi. — Le gouvernement va prendre une nouvelle forme, et Laréveillère-Lépeaux y aura sans doute de l'influence : c'est mon compatriote, il fut autrefois mon collègue ; j'ai lieu de croire que ma recommandation ne sera pas sans effet auprès de lui. Je vais l'inviter à déjeuner pour demain : trouvez-vous-y, nous ne serons que nous trois. »

Le déjeuner eut lieu en effet ; la conversation de Bonaparte frappa Laréveillère, déjà prévenu par Volney. Le député présenta le lendemain le général à son collègue Barras, qui le fit réintégrer.

Une liaison intime ne tarda pas à s'établir entre le vertueux citoyen qui voulait par-dessus tout la liberté de son pays, et l'homme extraordinaire qui devait l'asservir ; mais Volney, toujours modéré dans sa conduite et ses opinions politiques, était loin d'approuver la pétulante activité de Bonaparte.

Vers la fin de 1799, Volney, convaincu que la liberté allait périr sous les coups de l'anarchie, seconda le 18 brumaire de tous ses efforts. Le surlendemain de cette journée, Bonaparte lui envoya en présent un superbe attelage qu'il refusa ; quelques semaines après, il lui fit offrir par un de ses aides de camp le ministère de l'intérieur. « Dites au premier consul, répondit Volney, qu'il est beaucoup trop bon cocher pour que je puisse m'atteler à son char. Il voudra le conduire trop vite, et un seul cheval rétif pourrait faire aller chacun de son côté le cocher, le char et les chevaux. »

Malgré cette indépendance de caractère, que le consul n'était pas accoutumé à trouver dans ceux qui l'entouraient, Volney continua près de deux ans à être admis dans son intimité ; il ne tarda pas à s'apercevoir cependant que l'austérité de son langage commençait à déplaire, et qu'on voulait surtout en écarter cette familiarité qu'on avait accueillie jusqu'alors. Un jour que, dans une discussion importante et secrète, le côté avantageux d'une mesure avait été trop vanté, et l'intérêt de l'humanité beaucoup trop négligé : « C'est encore de la cervelle qu'il y a là ! » s'écria Volney en mettant la main sur le cœur du premier consul.

On a cru généralement que leur rupture avait éclaté à l'occasion de l'influence que le premier consul se préparait à rendre au clergé. Il est certain que Volney lui fit quelques observations sur la nécessité d'une extrême circonspection dans cette mesure ; mais si ces observations furent reçues froidement, on peut assurer que le consul dissimula une partie du mécontentement qu'elles lui inspiraient. Les débats furent beaucoup plus vifs sur l'expédition de Saint-Domingue. Volney, qui avait été appelé à la discuter dans un conseil privé, s'y opposa de tout son pouvoir. Il représenta avec force tous les obstacles qu'on aurait à surmonter et tout ce qu'il y aurait encore à craindre, en supposant qu'on parvint à s'emparer de l'île. « Admettons, ajouta-t-il, que les nègres, libres depuis douze ans, veuillent bien rentrer dans la servitude, que Toussaint-Louverture vous tende les bras, que votre armée s'accclimate sans danger, que votre colonie reprenne son ancienne activité ; eh bien ! même dans ces suppositions qui me semblent contraires aux notions du plus simple bon sens, vous commettrez la plus grave des fautes. Pensez-vous

« que les Anglais, aujourd'hui seuls possesseurs des mers, ne vous feront pas bientôt une nouvelle guerre pour s'emparer de cette colonie ? Est-ce donc pour eux que vous voulez faire tant de sacrifices ? Qu'est-ce qu'un domaine qui n'offre point à ses maîtres de communication directe pour l'exploiter, et encore moins pour le défendre ? » Quelques mois après, les désastres de Saint-Domingue furent connus : des amis de cour ne manquèrent pas de répéter au premier consul les propos que Volney avait tenus contre cette expédition, dont il avait si clairement prédit les suites ; et, suivant l'usage, ces propos furent commentés et envenimés.

Mais ce qui rompit pour toujours toute communication entre eux, ce fut la conduite que tint le philosophe au moment de l'avènement à l'empire. Volney avait concouru au 18 brumaire, dans l'espoir que la France en recueillerait une paix durable et un gouvernement constitutionnel. Le titre pompeux de Sénat conservateur avait fasciné les yeux de la nation, et Volney, comme tant d'autres, crut y voir un autel sur lequel on alimenterait le feu de la liberté. Il ne vit dans les sénateurs que les mandataires de la nation, chargés de conserver le dépôt sacré des pactes qui établiraient un juste équilibre entre les droits des peuples et ceux des souverains. Il fut aussi flatté que surpris d'être appelé à siéger sur la chaire curule. Il accepta cette dignité, parce qu'il la considérait moins comme une récompense honorifique, que comme une charge importante, et dont les devoirs étaient beaux à remplir. Son illusion dura peu. Il ne dissimula pas à quelques amis intimes sa crainte de voir le sénat devenir un instrument d'oppression pour la liberté individuelle comme pour la liberté publique, et dès lors il crut devoir à sa réputation l'obligation d'un grand acte. Au moment même où l'on proclamait l'empire, il envoya au nouvel empereur et au sénat cette démission qui fit tant de bruit en France et en Europe. L'empereur en fut vivement irrité ; mais toujours maître de lui-même quand il n'était pas pris au dépourvu, il sut contenir sa colère ; et le lendemain, apercevant Volney parmi les sénateurs qui étaient venus en corps lui rendre hommage et prêter serment de fidélité, il perça la foule, le tira à l'écart, et reprenant son ancien ton affectueux : « Qu'avez-vous fait, Volney ? lui dit-il ; est-ce le signal de la résistance que vous avez voulu donner ? Pensez-vous que cette démission soit acceptée ? Si, comme vous le dites, vous désirez vous retirer dans le Midi, vos congés seront prolongés tant que vous voudrez. » Quelques jours après, le sénat décréta qu'il n'accepterait la démission d'aucun de ses membres.

Forcé de reprendre sa dignité de sénateur, et décoré du titre de comte, Volney, désirant ne plus paraître sur la scène politique, se retira à la campagne, où il reprit ses travaux historiques et philologiques. Il s'y adonna particulièrement à l'étude des langues de l'Asie. Il attribuait à notre ignorance absolue des langues orientales, cet éloignement qui existe et se maintient opiniâtrement depuis tant de siècles entre les Asiatiques et les Européens. En effet, qu'on suppose que l'usage de ces langues devienne tout à coup commun et familial, et cette ligne tranchante de contrastes s'efface en peu de temps ; les relations commerciales n'étant plus entravées par la difficulté de s'entendre, deviendraient plus fréquentes, plus directes ; et bientôt s'établirait un nivellement de connaissances, qui amènerait insensiblement un rapprochement de mœurs, d'usages et d'opinions.

Volney nous dit lui-même que le but qu'il s'est proposé en publiant son premier ouvrage intitulé *Simplification des langues orientales*, fut de faire un premier pas fondamental qui put en faciliter l'étude ; mais ce premier pas parut d'une telle importance à la Société asiatique séant à Calcutta, qu'elle s'empressa de compter Volney au nombre de ses membres. Cet hommage flatteur de la seule société savante qui pût juger du mérite de son ouvrage, encouragea Volney à donner plus d'étendue au premier plan qu'il s'était tracé ; et il osa entreprendre de résoudre un problème réputé jusqu'à présent insoluble, celui d'un alphabet universel au moyen duquel on pût écrire facilement toutes les langues.

En 1803, le gouvernement français fit entreprendre le grand et magnifique ouvrage de la *Description de l'Égypte* ; on devait y joindre une carte géographique sur laquelle on vou-

laît tracer la double nomenclature arabe et française : au premier coup d'œil la chose fut jugée impraticable à cause de la différence des prononciations. Volney fut invité à faire l'application de son système ; mais il n'y consentit qu'à condition qu'il serait préalablement examiné par un comité de savants ; ne voulant pas, disait-il, hasarder l'honneur d'un monument public pour une petite vanité personnelle. On nomma une commission de douze membres, et le nouveau système de transcription européenne fut admis à une grande majorité.

Ce nouveau succès fut une douce récompense de ses utiles travaux. Il continua de diriger ses recherches vers cette nouvelle branche de savoir, et publia successivement plusieurs autres écrits, où il continua de présenter des développements nouveaux à sa première idée philanthropique de concourir à rapprocher tous les peuples ; nous avons de lui *l'Hébreu simplifié*, *l'Alphabet européen*, un *Rapport sur les vocabulaires comparés du professeur Pallas*, et un *Discours sur l'étude philosophique des langues*.

La suppression de l'école normale avait mis fin aux cours d'histoire que Volney avait ouverts d'une manière si brillante ; mais elle n'avait pas interrompu ses nombreuses et profondes recherches sur les anciens historiens. Dès 1781, il avait soumis à l'Académie un essai sur la chronologie de ces premiers peuples dont il avait été observer les monuments et les traces dans les pays qu'ils avaient habités. En 1814, il publia ses *Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne*. Il y interroge tour à tour les plus anciennes traditions, les combat les unes par les autres, et par un système continu de comparaison, il parvient à dégager les faits des nombreuses fables qui les dénaturaient. Peu d'historiens résistent à cette espèce d'enquête juridique ; c'est dans leur propre arsenal qu'il va chercher des armes pour les combattre, et il le fait d'une manière victorieuse. Il s'attache surtout à résoudre le grand problème assyrien, et le résout à l'honneur d'Hérodote, qui est démontré l'auteur le plus profond et le plus exact des anciens. Cet ouvrage, fruit d'un travail immense et preuve d'une érudition profonde, eût suffi pour la gloire de Volney.

L'étude opiniâtre à laquelle il se livrait sans cesse abrégé ses jours. Sa santé, qui avait toujours été délicate, devint languissante, et bientôt il sentit approcher sa fin ; elle fut digne de sa vie.

« Je connais l'habitude de votre profession, dit-il à son médecin trois jours avant de mourir ; mais je ne veux pas que vous traitiez mon imagination comme celle des autres malades. Je ne crains pas la mort. Dites-moi franchement ce que vous pensez de mon état, parce que j'ai des dispositions à faire. » Le docteur paraissant hésiter : « J'en sais assez, reprit Volney ; faites venir un notaire. »

Il dicta son testament avec le plus grand calme ; et n'abandonnant pas à son dernier moment l'idée qui n'avait cessé de l'occuper pendant vingt-cinq ans, et craignant sans doute que ses essais ne fussent interrompus après lui, il consacra

une somme de vingt-quatre mille francs pour fonder un prix annuel de douze cents francs pour le meilleur ouvrage sur l'étude philosophique des langues.

Volney mourut le 25 avril 1820 ; les regrets de toute la France se sont mêlés aux larmes d'une épouse, modèle de son sexe, dont la bienfaisance fait oublier aux pauvres la perte de leur protecteur, et dont les vertus rappellent les qualités de celui dont elle sut embellir la vie.

Parvenu aux honneurs et à une brillante fortune, et ne les devant qu'à ses talents supérieurs, Volney n'en faisait usage que pour rendre heureux tous ceux qui l'entouraient. Il se plaisait surtout à encourager et à secourir des hommes de lettres indigents. Le malheureux pouvait réclamer l'appui de ce citoyen vertueux, qui ne résistait jamais au plaisir d'être utile.

Dans sa carrière politique, il se montra toujours ami sincère d'une liberté raisonnable, et ne dévia jamais de ses principes de justice et de modération. Un de ses amis le félicitait un jour sur sa lettre à Catherine : « Et moi, je m'en suis repenti, dit-il aussitôt avec une sincérité philosophique. « Si, au lieu d'irriter ceux des rois qui avaient montré des dispositions favorables à la philosophie, nous eussions maintenu ces dispositions par une politique plus sage et une conduite plus modérée, la liberté n'eût pas éprouvé tant d'obstacles, ni coûté tant de sang. »

La modestie et la simplicité de son caractère et de ses mœurs ne l'abandonnèrent jamais, et les honneurs dont il fut revêtu ne l'éblouirent pas un instant. « Je suis toujours le même, écrivait-il à un de ses intimes amis ; un peu comme Jean la Fontaine, prenant le temps comme il vient et le monde comme il va ; pas encore bien accoutumé à m'entendre appeler *monsieur le comte*, mais cela viendra avec les bons exemples. J'ai pourtant mes armes, et mon cachet dont je vous régale : deux colonnes asiatiques ruinées, d'or, bases de ma noblesse, surmontées d'une hirondelle emblématique (fond d'argent), *oiseau voyageur, mais fidèle*, qui chaque année vient sur ma cheminée chanter printemps et liberté. »

On a souvent reproché à Volney un caractère morose et une sorte de disposition misanthropique, dont il avait montré des germes dans les premières années de sa vie. Ce reproche, il faut l'avouer, n'a pas toujours été sans fondement ; ces dispositions furent quelquefois l'effet d'une santé trop languissante ; peut-être aussi doit-on les attribuer à cette étude profonde qu'il avait faite du cœur humain, dans le cours de sa vie politique. « Malheur, a dit un sage, malheur à l'homme sensible qui a osé déchirer le voile de la société, et refuse de se livrer à cette illusion théâtrale si nécessaire à notre repos ! son âme se trouve en vie dans le sein du néant ; c'est le plus cruel de tous les supplices..... » Volney déchira le voile.

ADOLPHE BOSSANGE.

LES RUINES,

OU

MÉDITATION

SUR LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES.

INVOCATION.

Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux ! c'est vous que j'invoque ; c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui ! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter ! C'est vous qui, lorsque la terre entière asservie se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'ÉGALITÉ. C'est dans votre enceinte, qu'ami solitaire de la LIBERTÉ, j'ai vu m'apparaître son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, armé de torches et de poignards, mais sous l'aspect auguste de la justice, tenant en ses mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité.

O tombeaux ! que vous possédez de vertus ! vous épouvantez les tyrans : vous empoisonnez d'une terreur secrète leurs jouissances impies ; ils fuient votre incorruptible aspect, et les lâches portent loin de vous l'orgueil de leurs palais. Vous punissez l'oppresser puissant ; vous ravissez l'or au concussionnaire avare, et vous vengez le faible qu'il a dépouillé ; vous compensez les privations du pauvre, en flétrissant de soucis le faste du riche ; vous consolez le malheureux, en lui offrant un dernier asile ; enfin vous donnez à l'âme ce juste équilibre de force et de sensibilité qui constitue la sagesse, la science de la vie. En considérant qu'il faut tout vous restituer, l'homme réfléchi néglige de se charger de vaines grandeurs, d'inutiles richesses : il retient son cœur dans les bornes de l'équité ; et cependant, puisqu'il faut qu'il fournisse sa carrière, il emploie les instants de son existence, et use des biens qui lui sont accordés. Ainsi vous jetez un frein salutaire sur l'élan impétueux de la cupidité ; vous calmez l'ardeur fiévreuse des jouissances qui troublent les sens ; vous reposez l'âme de la lutte fatigante des passions ; vous l'élevez au-dessus des vils intérêts qui tourmentent la foule ; et de vos sommets, embrassant la scène des peuples et des temps, l'esprit ne se déploie qu'à de grandes affections, et ne conçoit que des idées solides de

vertu et de gloire. Ah ! quand le songe de la vie sera terminé, à quoi auront servi ses agitations, si elles ne laissent la trace de l'utilité ?

O ruines ! je retournerai vers vous prendre vos leçons ! je me replacerai dans la paix de vos solitudes ; et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai les hommes sur des souvenirs ; je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté.

CHAPITRE PREMIER.

Le voyage.

La onzième année du règne d'*Abd-ul-Hamid*, fils d'*Ahmed*, empereur des *Turks*, au temps où les Russes victorieux s'emparèrent de la Krimée et plantèrent leurs étendards sur le rivage qui mène à Constantinople, je voyageais dans l'empire des *Ottomans*, et je parcourais les provinces qui jadis furent les royaumes d'*Égypte* et de *Syrie*.

Portant toute mon attention sur ce qui concerne le bonheur des hommes dans l'état social, j'entrais dans les villes et j'étudiais les mœurs de leurs habitants ; je pénétrais dans les palais, et j'observais la conduite de ceux qui gouvernent ; je m'écartais dans les campagnes, et j'examinais la condition des hommes qui cultivent ; et partout ne voyant que brigandage et dévastation, que tyrannie et que misère, mon cœur était oppressé de tristesse et d'indignation.

Chaque jour je trouvais sur ma route des champs abandonnés, des villages désertés, des villes en ruines : souvent je rencontrais d'antiques monuments, des débris de temples, de palais et de forteresses ; des colonnes, des aqueducs, des tombeaux : et ce spectacle tourna mon esprit vers la méditation des temps passés, et suscita dans mon cœur des pensées graves et profondes.

Et j'arrivai à la ville de *Hems*, sur les bords de l'*Oronte* ; et là, me trouvant rapproché de celle de

Palmyre, située dans le désert, je résolus de connaître par moi-même ses monuments si vantés; et après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie de grottes et de *sépulcres*, tout à coup, au sortir de cette vallée, j'aperçus dans la plaine la scène de ruines la plus étonnante : c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout, qui, telles que les avenues de nos parcs, s'étendaient à perte de vue en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices, les uns entiers, les autres demi-écroulés. De toutes parts la terre était jonchée de semblables débris, de corniches, de chapiteaux, de fûts, d'entablements, de pilastres, tous de marbre blanc, d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines, j'entrai dans l'enceinte d'un vaste édifice, qui fut jadis un temple dédié au *soleil*, et je pris l'hospitalité chez de pauvres paysans arabes, qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple; et je résolus de demeurer pendant quelques jours pour considérer en détail la beauté de tant d'ouvrages.

Chaque jour je sortais pour visiter quelque'un des monuments qui couvrent la plaine; et un soir que, l'esprit occupé de réflexions, je m'étais avancé jusqu'à la *vallée des sépulcres*, je montai sur les hauteurs qui la bordent, et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert. — Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux plaines rives de l'Euphrate : le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérerait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la terre monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement à de longs intervalles on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques *chacals*...¹ L'ombre croissait, et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs.... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur

¹ Espèce de renard qui ne vague que pendant la nuit.

le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

CHAPITRE II.

La méditation.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente; ici fut le siège d'un empire puissant. Oui! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête : ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux; là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr* pour le fil précieux de la *Séripque*, les tissus moelleux de *Kachemire* pour les tapis fastueux de la *Lydie*, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'*Ophir* pour l'étain de *Thulé*.

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux!... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire? Comment se sont anéantis tant de travaux?... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! ainsi s'évanouissent les empires et les nations!

Et l'histoire des temps passés se retraça vivement à ma pensée : je me rappelai ces siècles anciens où vingt peuples fameux existaient en ces contrées; je me peignis l'*Assyrien* sur les rives du *Tigre*, le *Kaldéen* sur celles de l'*Euphrate*, le *Perse* régnaient de l'*Indus* à la *Méditerranée*. Je dénombrai les royaumes de *Damas* et de l'*Idumée*, de *Jérusalem* et de *Samarie*, et les États belliqueux des *Philistins*, et les républiques commerçantes de la *Phénicie*. Cette *Syrie*, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs

et de hameaux¹. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées.... Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de *Ninive*, ces murs de *Babylone*, ces palais de *Persépolis*, ces temples de *Balbeck* et de *Jérusalem*? Où sont ces flottes de *Tyr*, ces chantiers d'*Arad*, ces ateliers de *Sidon*, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats? et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la face de la terre? Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude.... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres.... Grand Dieu! d'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée?

Ainsi livré à ma rêverie, sans cesse de nouvelles réflexions se présentaient à mon esprit. Tout, continuai-je, égare mon jugement et jette mon cœur dans le trouble et l'incertitude. Quand ces contrées jouissaient de ce qui compose la gloire et le bonheur des hommes, c'étaient des peuples *infidèles* qui les habitaient : c'était le *Phénicien*, sacrificateur homicide à *Molok*, qui rassemblait dans ses murs les richesses de tous les climats; c'était le *Kaldéen*, prosterné devant un *serpent*², qui subjuguait d'opulentes cités, et dépouillait les palais des rois et les temples des dieux; c'était le *Perse*, adorateur du feu, qui recueillait les tributs de cent nations; c'étaient les habitants de cette ville même, adorateurs du soleil et des astres, qui élevaient tant de monuments de prospérité et de luxe.... Troupeaux nombreux, champs fertiles, moissons abondantes, tout ce qui devait être le prix de la *piété* était aux mains de ces *idolâtres* : et maintenant que des peuples *croyants* et *saints* occupent ces montagnes, ce n'est plus que solitude et stérilité. La terre, sous ces mains bénites, ne produit que des ronces et des absinthes. L'homme sème dans l'angoisse, et ne

¹ D'après les calculs de Josèphe et de Strabon, la Syrie a dû contenir dix millions d'habitants; elle n'en a pas deux aujourd'hui.

² Le dragon Bel.

recueille que des larmes et des soucis; la guerre, la famine, la peste, l'assaillent tour à tour... Cependant, ne sont-ce pas là les enfants des prophètes? Ce *musulman*, ce *chrétien*, ce *juif*, ne sont-ils pas les peuples élus du ciel, comblés de grâces et de miracles? Pourquoi donc ces races privilégiées ne jouissent-elles plus des mêmes faveurs? Pourquoi ces terres sanctifiées par le sang des martyrs sont-elles privées des bienfaits anciens? Pourquoi en sont-ils comme bannis et transférés depuis tant de siècles à d'autres nations, en d'autres pays?...

Et à ces mots, mon esprit suivant le cours des vicissitudes qui ont tour à tour transmis le sceptre du monde à des peuples si différents de cultes et de mœurs, depuis ceux de l'Asie antique jusqu'aux plus récents de l'Europe, ce nom d'une terre natale réveilla en moi le sentiment de la *patrie*; et tournant vers elle mes regards, j'arrêtai toutes mes pensées sur la situation où je l'avais quittée¹.

Je me rappelai ses campagnes si richement cultivées, ses routes si somptueusement tracées, ses villes habitées par un peuple immense, ses flottes répandues sur toutes les mers, ses ports couverts des tributs de l'une et de l'autre Inde; et comparant à l'activité de son commerce, à l'étendue de sa navigation, à la richesse de ses monuments, aux arts et à l'industrie de ses habitants, tout ce que l'Égypte et la Syrie purent jadis posséder de semblable, je me plaisais à retrouver la splendeur passée de l'Asie dans l'Europe moderne; mais bientôt le charme de ma rêverie fut flétri par un dernier terme de comparaison. Réfléchissant que telle avait été jadis l'activité des lieux que je contemplais : Qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées? Qui sait si sur les rives de la *Seine*, de la *Tamise*, ou du *Spiderzée*, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations; qui sait si un voyageur comme moi ne s'asseoira pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur?

A ces mots mes yeux se remplirent de larmes, et couvrant ma tête du pan de mon manteau, je me livrai à de sombres méditations sur les choses humaines. Ah! malheur à l'homme! dis-je dans ma douleur; une aveugle fatalité se joue de sa destinée! Une nécessité funeste régit au hasard le sort des mortels. Mais non : ce sont les décrets d'une justice céleste qui s'accomplissent! Un Dieu mystérieux exerce ses jugements incompréhensibles! Sans doute il a porté contre cette terre un anathème secret;

¹ En 1782, à la fin de la guerre d'Amérique.

en vengeance des races passées, il a frappé de malédiction les races présentes. Oh! qui osera sonder les profondeurs de la Divinité?

Et je demeurai immobile, absorbé dans une mélancolie profonde.

CHAPITRE III.

Le fantôme.

Cependant un bruit frappa mon oreille; tel que l'agitation d'une robe flottante et d'une marche à pas lents sur des herbes sèches et frémissantes. Inquiet, je soulevai mon manteau, et jetant de tous côtés un regard furtif, tout à coup à ma gauche, dans le mélange du clair obscur de la lune, au travers des colonnes et des ruines d'un temple voisin, il me sembla voir un fantôme blanchâtre enveloppé d'une draperie immense, tel que l'on peint les spectres sortant des tombeaux. Je frissonnai; et tandis qu'ému d'effroi j'hésitais de fuir ou de m'assurer de l'objet, les graves accents d'une voix profonde me firent entendre ce discours :

Jusques à quand l'homme importunera-t-il les cieux d'une injuste plainte? Jusques à quand, par de vaines clameurs, accusera-t-il le sort de ses maux? Ses yeux seront-ils donc toujours fermés à la lumière, et son cœur aux insinuations de la vérité et de la raison? Elle s'offre partout à lui, cette vérité lumineuse, et il ne la voit point! Le cri de la raison frappe son oreille, et il ne l'entend pas! Homme injuste! si tu peux un instant suspendre le prestige qui fascine tes sens, si ton cœur est capable de comprendre le langage du raisonnement, interroge ces ruines! Lis les leçons qu'elles te présentent!.... Et vous, témoins de vingt siècles divers, temples saints, tombeaux vénérables, murs jadis glorieux, paraissez dans la cause de la *nature même*! Venez au tribunal d'un sain entendement déposer contre une accusation injuste! venez confondre les déclamations d'une fausse sagesse ou d'une piété hypocrite, et vengez la terre et les cieux de l'homme qui les calomnie!

Quelle est-elle, cette *aveugle fatalité* qui, sans règle et sans lois, se joue du sort des mortels? Quelle est cette nécessité injuste qui confond l'issue des actions, et de la prudence, et de la folie? En quoi consistent ces *anathèmes* célestes sur ces contrées? Où est cette malédiction *divine* qui perpétue l'abandon de ces campagnes? Dites, monuments des temps passés! les cieux ont-ils changé leurs lois, et

¹ La fatalité est le préjugé universel et enraciné des Orientaux : CELA ÉTAIT ÉCRIT, est leur réponse à tout; de là leur apathie et leur négligence, qui sont un obstacle radical à toute instruction et civilisation.

la terre sa marche? Le soleil a-t-il éteint ses feux dans l'espace? Les mers n'élèvent-elles plus leurs nuages? Les pluies et les rosées demeurent-elles fixées dans les airs? Les montagnes retiennent-elles leurs sources? Les ruisseaux se sont-ils taris? et les plantes sont-elles privées de semences et de fruits? Répondez, race de mensonge et d'iniquité, Dieu a-t-il troublé cet ordre primitif et constant qu'il assigna lui-même à la nature? Le ciel a-t-il dénié à la terre, et la terre à ses habitants, les biens que jadis ils leur accordèrent? Si rien n'a changé dans la création, si les mêmes moyens qui existèrent subsistent encore, à quoi tient donc que les races présentes ne soient ce que furent les races passées? Ah! c'est fausement que vous accusez le sort et la Divinité! c'est à tort que vous reportez à Dieu la cause de vos maux! Dites, race perverse et hypocrite! si ces lieux sont désolés, si des cités puissantes sont réduites en solitudes, est-ce Dieu qui en a causé la ruine? Est-ce sa main qui a renversé ces murailles, sapé ces temples, mutilé ces colonnes, ou est-ce la main de l'homme? Est-ce le bras de Dieu qui a porté le fer dans la ville et le feu dans la campagne, qui a tué le peuple, incendié les moissons, arraché les arbres et ravagé les cultures, ou est-ce le bras de l'homme? Et lorsque après la dévastation des récoltes, la famine est survenue, est-ce la vengeance de Dieu qui l'a produite, ou la fureur insensée de l'homme? Lorsque dans la famine le peuple s'est repu d'aliments immondes, si la peste a suivi, est-ce la colère de Dieu qui l'a envoyée, ou l'imprudence de l'homme? Lorsque la guerre, la famine et la peste ont moissonné les habitants, si la terre est restée déserte, est-ce Dieu qui l'a dépeuplée? Est-ce son avidité qui pille le laboureur, ravage les champs producteurs et dévaste les campagnes, ou est-ce l'avidité de ceux qui gouvernent? Est-ce son orgueil qui suscite des guerres homicides, ou l'orgueil des rois et de leurs ministres? Est-ce la vénalité de ses décisions qui renverse la fortune des familles, ou la vénalité des organes des lois? Sont-ce enfin ses passions qui, sous mille formes, tourmentent les individus et les peuples, ou sont-ce les passions des hommes? Et si, dans l'angoisse de leurs maux, ils n'en voient pas les remèdes, est-ce l'ignorance de Dieu qu'il en faut inculper, ou leur ignorance? Cessez donc, ô mortels, d'accuser la fatalité du sort ou les jugements de la Divinité! Si Dieu est bon, sera-t-il l'auteur de votre supplice? S'il est juste, sera-t-il le complice de vos forfaits? Non, non; la bizarrerie dont l'homme se plaint n'est point la bizarrerie du destin; l'obscurité où sa raison s'égare n'est point l'obscurité de Dieu; la source de ses ca-

l'humanité n'est point reculée dans les cieux ; elle est près de lui sur la terre : elle n'est point cachée au sein de la Divinité, elle réside dans l'homme même ; il la porte dans son cœur.

Tu murmures et tu dis : « Comment des peuples infidèles ont-ils joui des bienfaits des cieux et de la terre ? Comment des races saintes sont-elles moins fortunées que des peuples impies ? » Homme fasciné ! où est donc la contradiction qui te scandalise ? Où est l'énigme que tu supposes à la justice des cieux ? Je remets à toi-même la balance des grâces et des peines, des causes et des effets. Dis : quand ces infidèles observaient les lois des cieux et de la terre, quand ils réglaient d'intelligents travaux sur l'ordre des saisons et la course des astres, Dieu devait-il troubler l'équilibre du monde pour tromper leur prudence ? Quand leurs mains cultivaient ces campagnes avec soins et sueurs, devait-il détourner les pluies, les rosées fécondantes, et y faire croître des épines ? Quand, pour fertiliser ce sol aride, leur industrie construisait des aqueducs, creusait des canaux, amenait à travers les déserts des eaux lointaines, devait-il tarir les sources des montagnes ? devait-il arracher les moissons que l'art faisait naître, dévaster les campagnes que peuplait la paix, renverser les villes que faisait fleurir le travail, troubler enfin l'ordre établi par la sagesse de l'homme ? Et quelle est cette infidélité qui fonda des empires par la prudence, les défendit par le courage, les affermit par la justice ; qui éleva des villes puissantes, creusa des ports profonds, dessécha des marais pestilentiels, couvrit la mer de vaisseaux, la terre d'habitants, et semblable à l'esprit créateur, répandit le mouvement et la vie sur le monde ? Si telle est l'impiété, qu'est-ce donc que la vraie croyance ? La sainteté consiste-t-elle à détruire ? Le Dieu qui peuple l'air d'oiseaux, la terre d'animaux, les ondes de reptiles ; Dieu qui anime la nature entière, est-il donc un Dieu de ruines et de tombeaux ? Demande-t-il la dévastation pour hommage, et pour sacrifice l'incendie ? Veut-il pour hymnes des gémissements, des homicides pour adorateurs, pour temple un monde désert et ravagé ? Voilà cependant, races saintes et fidèles, quels sont vos ouvrages ! voilà les fruits de votre piété ! Vous avez tué les peuples, brûlé les villes, détruit les cultures, réduit la terre en solitude, et vous demandez le salaire de vos œuvres ! Il faudra sans doute vous produire des miracles ! Il faudra ressusciter les laboureurs que vous égorgez, relever les murs que vous renversez, reproduire les moissons que vous détruisez, rassembler les eaux que vous dispersez, contrarier enfin toutes les lois des cieux et de la terre ; ces lois établies par Dieu même, pour démonstration de sa

magnificence et de sa grandeur ; ces lois éternelles antérieures à tous les codes, à tous les prophètes ; ces lois immuables que ne peuvent altérer ni les passions, ni l'ignorance de l'homme ! Mais la passion qui les méconnaît, l'ignorance qui n'observe point les causes, qui ne prévoit point les effets, ont dit dans la sottise de leur cœur : « Tout vient du hasard, une fatalité aveugle verse le bien et le mal sur la terre, sans que la prudence ou le savoir puisse s'en préserver. » Ou prenant un langage hypocrite, elles ont dit : « Tout vient de Dieu ; il se plaît à tromper la sagesse et à confondre la raison..... » Et l'ignorance s'est applaudie dans sa malignité. « Ainsi, a-t-elle dit, je m'égalerais à la science qui me blesse ; je rendrai inutile la prudence qui me fatigue et m'importune. » Et la cupidité a ajouté : « Ainsi j'opprimerai le faible et je dévorerai les fruits de sa peine ; et je dirai : C'est Dieu qui l'a décrété, c'est le sort qui l'a voulu. » — Mais moi, j'en jure par les lois du ciel et de la terre, et par celles qui régissent le cœur humain ! l'hypocrite sera déçu dans sa fourberie ; l'injuste dans sa rapacité ; le soleil changera son cours avant que la sottise prévale sur la sagesse et le savoir, et que l'aveuglement l'emporte sur la prudence, dans l'art délicat et profond de procurer à l'homme ses vraies jouissances, et d'asseoir sur des bases solides sa félicité.

CHAPITRE IV.

L'exposition.

Ainsi parla le Fantôme. Interdit de ce discours, et le cœur agité de diverses pensées, je demeurai longtemps en silence. Enfin, m'enhardissant à prendre la parole, je lui dis : O Génie des tombeaux et des ruines ! ta présence et ta sévérité ont jeté mes sens dans le trouble ; mais la justesse de ton discours rend la confiance à mon âme. Pardonne à mon ignorance. Hélas ! si l'homme est aveugle, ce qui fait son tourment fera-t-il encore son crime ? J'ai pu méconnaître la voix de la raison ; mais je ne l'ai point rejetée après l'avoir connue. Ah ! si tu lis dans mon cœur, tu sais combien il désire la vérité, tu sais qu'il la recherche avec passion.... Et n'est-ce pas à sa poursuite que tu me vois en ces lieux écartés ? Hélas ! j'ai parcouru la terre ; j'ai visité les campagnes et les villes ; et voyant partout la misère et la désolation, le sentiment des maux qui tourmentent mes semblables a profondément affligé mon âme. Je me suis dit en soupirant : « L'homme n'est-il donc créé que pour l'angoisse et pour la douleur ? » Et j'ai appliqué mon esprit à la méditation de nos maux, pour en découvrir les remèdes. J'ai dit : « Je me séparerai des sociétés corrompues ; je m'éloignerai des palais

où l'âme se déprave par la satiété, et des cabanes où elle s'avilit par la misère; j'irai dans la solitude vivre parmi les ruines; j'interrogerai les monuments anciens sur la sagesse des temps passés; j'évoquerai du sein des tombeaux l'esprit qui jadis, dans l'Asie, fit la splendeur des États et la gloire des peuples. Je demanderai à la cendre des législateurs *par quels mobiles s'élèvent et s'abaissent les empires; de quelles causes naissent la prospérité et les malheurs des nations; sur quels principes enfin doivent s'établir la paix des sociétés et le bonheur des hommes.* »

Je me tus; et, les yeux baissés, j'attendis la réponse du Génie. La paix, dit-il, et le bonheur descendent sur celui qui pratique la justice. O jeune homme! puisque ton cœur cherche avec droiture la vérité, puisque tes yeux peuvent encore la reconnaître à travers le bandeau des préjugés, ta prière ne sera point vaine: j'exposerai à tes regards cette vérité que tu appelles; j'enseignerai à ta raison cette sagesse que tu réclames; je te révélerai la sagesse des tombeaux et la science des siècles.... Alors s'approchant de moi et posant sa main sur ma tête: *Élève-toi, mortel, dit-il, et dégage tes sens de la poussière où tu rampes....* Et soudain, pénétré d'un feu céleste, les liens qui nous fixent ici-bas me semblèrent se dissoudre; et tel qu'une vapeur légère, enlevé par le vol du Génie, je me sentis transporté dans la région supérieure. Là, du plus haut des airs, abaissant mes regards vers la terre, j'aperçus une scène nouvelle. Sous mes pieds, nageant dans l'espace, un globe, semblable à celui de la lune, mais moins gros et moins lumineux, me présentait l'une de ses faces¹; et cette face avait l'aspect d'un disque semé de grandes taches, les unes blanchâtres et nébuleuses, les autres brunes, vertes ou grisâtres; et tandis que je m'efforçais de démêler ce qu'étaient ces taches: Homme qui cherches la vérité, me dit le Génie, reconnais-tu ce spectacle? — O Génie! répondis-je, si d'autre part je ne voyais le globe de la lune, je prendrais celui-ci pour le sien; car il a les apparences de cette planète vue au télescope dans l'ombre d'une éclipse: on dirait que ces diverses taches sont des mers et des continents.

— Oui, me dit-il, ce sont des mers et des continents, ceux-là mêmes de l'hémisphère que tu habites...

— Quoi! m'écriai-je, c'est là cette terre où vivent les mortels?...

— Oui, reprit-il: cet espace brumeux qui occupe irrégulièrement une grande portion du disque,

et l'enceint presque de tous côtés, c'est là ce que vous appelez le vaste *Océan*, qui, du pôle du sud s'avancant vers l'équateur, forme d'abord le grand golfe de l'*Inde* et de l'*Afrique*, puis se prolonge à l'orient à travers les îles *Malaises* jusqu'aux confins de la *Tartarie*, tandis qu'à l'ouest il enveloppe les continents de l'*Afrique* et de l'*Europe* jusque dans le nord de l'*Asie*.

Sous nos pieds, cette presqu'île de forme carrée est l'aride contrée des *Arabes*; à sa gauche, ce grand continent presque aussi nu dans son intérieur, et seulement verdâtre sur ses bords, est le sol brûlé qu'habitent les *hommes noirs*². Au nord, par delà une mer irrégulière et longuement étroite³, sont les campagnes de l'Europe, riche en prairies et en champs cultivés: à sa droite, depuis la Caspienne, s'étendent les plaines neigeuses et nues de la *Tartarie*. En revenant à nous, cet espace blanchâtre est le vaste et triste désert du *Cobi*, qui sépare la *Chine* du reste du monde. Tu vois cet empire dans le terrain sillonné qui fuit à nos regards sous un plan obliquement courbé. Sur ces bords, ces langues déchirées et ces point épars sont les presqu'îles et les îles des peuples *malais*, tristes possesseurs des parfums et des aromates. Ce triangle qui s'avance au loin dans la mer, est la presqu'île trop célèbre de l'*Inde*. Tu vois le cours tortueux du *Gange*, les âpres montagnes du *Tibet*, le vallon fortuné de *Kachemire*, les déserts salés du *Persan*, les rives de l'*Euphrate* et du *Tigre*, et le lit encaissé du *Jourdain*, et les canaux du *Nil* solitaire....

— O Génie, dis-je en l'interrompant, la vue d'un mortel n'atteint pas à ces objets dans un tel éloignement.... Aussitôt m'ayant touché la vue, mes yeux devinrent plus perçants que ceux de l'aigle; et cependant les fleuves ne me parurent encore que des rubans sinueux, les montagnes que des sillons tortueux, et les villes que de petits compartiments semblables à des cases d'échecs.

Et le Génie m'indiquant du doigt les objets: « Ces monceaux, me dit-il, que tu aperçois dans l'aride et longue vallée que sillonne le Nil, sont les squelettes des villes opulentes dont s'enorgueillissait l'ancienne *Éthiopie*; voilà cette *Thèbes aux cent palais*, métropole première des sciences et des arts, berceau mystérieux de tant d'opinions qui régissent encore les peuples à leur insu. Plus bas, ces blocs quadrangulaires sont les pyramides dont les masses t'ont épouvanté: au delà, le rivage étroit que bornent et la mer et de raboteuses montagnes, fut le séjour des peuples phéniciens. Là furent

¹ L'Afrique.

² La Méditerranée.

³ Voyez la planche qui représente une moitié de la terre.

les villes de *Tyr*, de *Sidon*, d'*Ascalon*, de *Gaze* et de *Beryte*. Ce filet d'eau sans issue est le fleuve du Jourdain, et ces roches arides furent jadis le théâtre d'événements qui ont rempli le monde. Voilà ce désert d'*Horeb* et ce mont *Sinat*, où, par des moyens qu'ignore le vulgaire, un homme profond et hardi fonda des institutions qui ont influé sur l'espèce entière. Sur la plage aride qui confine, tu n'aperçois plus de trace de splendeur, et cependant ici fut un entrepôt de richesses. Ici étaient ces ports iduméens d'où les flottes phéniciennes et juives, côtoyant la presqu'île arabe, se rendaient dans le golfe Persique pour y prendre les perles d'Hévila, et l'or de Saba et d'Ophir. Oui, c'est là, sur cette côte d'Oman et de Bahrain, qu'était le siège de ce commerce de luxe qui, dans ses mouvements et ses révolutions, fit le destin des anciens peuples : c'est là que venaient se rendre les aromates et les pierres précieuses de Ceylan, les schals de Kachemire, les diamants de Golconde, l'ambre des Maldives, le musc du Tibet, l'aloès de Cochin, les singes et les paons du continent de l'Inde, l'encens d'Hadramaût, la myrrhe, l'argent, la poudre d'or et l'ivoire d'Afrique : c'est de là que prenant leur route, tantôt par la mer Rouge, sur les vaisseaux d'Égypte et de Syrie, ces jouissances alimentèrent successivement l'opulence de Thèbes, de Sidon, de Memphis et de Jérusalem; et que, tantôt remontant le Tigre et l'Euphrate, elles suscitèrent l'activité des nations assyriennes, mèdes, kaldéennes et perses; et ces richesses, selon l'abus et l'usage qu'elles en firent, élevèrent ou renversèrent tour à tour leur domination. Voilà le foyer qui suscitait la magnificence de Persépolis, dont tu aperçois les colonnes; d'Ecbatane, dont la septuple enceinte est détruite; de Babylone, qui n'a plus que des monceaux de terre fouillée; de Ninive, dont le nom à peine subsiste; de Tapsaque, d'Anatho, de Gerra, de cette désolée Palmyre. O noms à jamais glorieux! champs célèbres, contrées mémorables! combien votre aspect présente de leçons profondes! combien de vérités sublimes sont écrites sur la surface de cette terre! Souvenirs des temps passés, revenez à ma pensée! Lieux témoins de la vie de l'homme en tant de divers âges, retracez-moi les révolutions de sa fortune! Dites quels en furent les mobiles et les ressorts! Dites à quelles sources il puisa ses succès et ses disgrâces! Dévoilez à lui-même les causes de ses maux! Redressez-le par la vue de ses erreurs! Enseignez-lui sa propre sagesse, et que l'expérience des races passées devienne un tableau d'instruction et un germe de bonheur pour les races présentes et futures!

CHAPITRE V.

Condition de l'homme dans l'univers.

Et après quelques moments de silence, le Génie reprit en ces termes :

Jè te l'ai dit, ô ami de la vérité! l'homme reporte en vain ses malheurs à des *agents obscurs* et *imaginaires*; il recherche en vain à ses maux des *causes mystérieuses*.... Dans l'ordre général de l'univers, sans doute sa condition est assujettie à des inconvénients, sans doute son existence est dominée par des *puissances supérieures*; mais ces puissances ne sont ni les décrets d'un destin aveugle, ni les caprices d'êtres fantastiques et bizarres : ainsi que le monde dont il fait partie, l'homme est régi par des *lois naturelles*, régulières dans leur cours, conséquentes dans leurs effets, immuables dans leur essence; et ces lois, *source commune des biens et des maux*, ne sont point écrites au loin dans les astres, ou cachées dans des codes mystérieux; inhérentes à la nature des êtres terrestres, identifiées à leur existence, en tout temps, en tout lieu, elles sont présentes à l'homme, elles agissent sur ses sens, elles avertissent son intelligence, et portent à chaque action sa peine et sa récompense. Que l'homme connaisse ces lois! qu'il comprenne la nature des êtres qui l'environnent, et sa propre nature, et il connaîtra les moteurs de sa destinée; il saura quelles sont les causes de ses maux et quels peuvent en être les remèdes.

Quand la *puissance secrète* qui anime l'univers forma le globe que l'homme habite, elle imprima aux êtres qui le composent des *propriétés essentielles* qui devinrent la *règle* de leurs mouvements individuels, le lien de leurs rapports réciproques, la cause de l'harmonie de l'ensemble; par là, elle établit un ordre régulier de causes et d'effets, de principes et de conséquences, lequel, *sous une apparence de hasard*, gouverne l'univers et maintient l'équilibre du monde : ainsi, elle attribua au feu le mouvement de l'activité; à l'air, l'élasticité; la pesanteur et la densité à la matière; elle fit l'air plus léger que l'eau, le métal plus lourd que la terre, le bois moins tenace que l'acier; elle ordonna à la flamme de monter, à la pierre de descendre, à la plante de végéter; à l'homme, *voulant l'exposer au choc* de tant d'êtres divers, et cependant *préserver sa vie fragile*, elle lui donna la faculté de *sentir*. Par cette faculté, toute action nuisible à son existence lui porta une sensation de *mal* et de *douleur*; et toute action favorable, une sensation de *plaisir* et de *bien-être*. Par ces sensations, l'homme, tantôt détourné de ce qui blesse ses sens, et tantôt en-

traîné vers ce qui les flatte, a été *nécessité d'aimer et de conserver sa vie*. Ainsi, *l'amour de soi, le désir du bien-être, l'aversion de la douleur*, ont été les lois essentielles et primordiales imposées à l'homme par la NATURE même; les lois que la puissance ordonnatrice quelconque a établies pour le gouverner, et qui, semblables à celles du mouvement dans le monde physique, sont devenues le principe simple et fécond de tout ce qui s'est passé dans le monde moral.

Telle est donc la condition de l'homme : d'un côté, soumis à l'action des éléments qui l'environnent, il est assujéti à plusieurs maux inévitables; et si dans cet arrêt la NATURE s'est montrée sévère, d'autre part juste, et même indulgente, elle a non-seulement tempéré ces maux par des biens équivalents, elle a encore donné à l'homme le pouvoir d'augmenter les uns et d'alléger les autres; elle a semblé lui dire : « Faible ouvrage de mes mains, je ne te dois rien, et je te donne la vie; le monde où je te place ne fut pas fait pour toi, et cependant je t'en accorde l'usage : tu le trouveras mêlé de biens et de maux; c'est à toi de les distinguer, c'est à toi de guider tes pas dans les sentiers de fleurs et d'épines. Sois l'arbitre de ton sort; je te remets ta destinée. » — Oui, l'homme est devenu l'artisan de sa destinée; lui-même a créé tour à tour les revers ou les succès de sa fortune; et si, à la vue de tant de douleurs dont il a tourmenté sa vie, il a eu lieu de gémir de sa faiblesse ou de son imprudence, en considérant de quels principes il est parti et à quelle hauteur il a su s'élever, peut-être a-t-il plus droit encore de présumer de sa force et de s'enorgueillir de son génie.

CHAPITRE VI.

Etat originel de l'homme.

Dans l'origine, l'homme formé nu de corps et d'esprit, se trouva jeté au hasard sur la terre confuse et sauvage : orphelin délaissé de la puissance inconnue qui l'avait produit, il ne vit point à ses côtés des êtres descendus des cieux pour l'avertir de besoins qu'il ne doit qu'à ses sens, pour l'instruire de devoirs qui naissent uniquement de ses besoins. Semblable aux autres animaux, sans expérience du passé, sans prévoyance de l'avenir, il erra au sein des forêts, guidé seulement et gouverné par les affections de sa nature : par la douleur de la faim, il fut conduit aux aliments, et il pourvut à sa subsistance; par les intempéries de l'air, il désira de couvrir son corps, et il se fit des vêtements; par l'attrait d'un plaisir puissant, il s'approcha d'un être semblable à lui, et il perpétua son espèce.....

Ainsi les impressions qu'il reçut de chaque objet, éveillant ses facultés, développèrent par degrés son entendement, et commencèrent d'instruire sa profonde ignorance; ses besoins suscitèrent son industrie, ses périls formèrent son courage; il apprit à distinguer les plantes utiles des nuisibles, à combattre les éléments, à saisir une proie, à défendre sa vie, et il allégea sa misère.

Ainsi l'amour de soi, l'aversion de la douleur, le désir du bien-être, furent les mobiles simples et puissants qui retirèrent l'homme de l'état sauvage et barbare où la NATURE l'avait placé; et lorsque maintenant sa vie est semée de jouissances, lorsqu'il peut compter chacun de ses jours par quelques douces heures, il a le droit de s'applaudir et de se dire : « C'est moi qui ai produit les biens qui m'environnent, c'est moi qui suis l'artisan de mon bonheur : habitation sûre, vêtements commodes, aliments abondants et sains, campagnes riantes, coteaux fertiles, empires peuplés, tout est mon ouvrage; sans moi, cette terre livrée au désordre ne serait qu'un marais immonde, qu'une forêt sauvage, qu'un désert hideux. » Oui, homme créateur, reçois mon hommage! Tu as mesuré l'étendue des cieux, calculé la masse des astres, saisi l'éclair dans les nuages, dompté la mer et les orages, asservi tous les éléments : ah! comment tant d'élans sublimes se sont-ils mélangés de tant d'égarements?

CHAPITRE VII.

Principe des sociétés.

Cependant, errants dans les bois et aux bords des fleuves, à la poursuite des fauves et des poissons, les premiers humains, chasseurs et pêcheurs, entourés de dangers, assaillis d'ennemis, tourmentés par la faim, par les reptiles, par les bêtes féroces, sentirent leur faiblesse individuelle; et mus d'un besoin commun de sûreté et d'un sentiment réciproque des mêmes maux, ils unirent leurs moyens et leurs forces; et quand l'un encourut un péril, plusieurs l'aidèrent et le secoururent; quand l'un manqua de subsistance, un autre le partagea de sa proie : ainsi les hommes s'associèrent pour assurer leur existence, pour accroître leurs facultés, pour protéger leurs jouissances; et l'amour de soi devint le principe de la société.

Instruits ensuite par l'épreuve répétée d'accidents divers, par les fatigues d'une vie vagabonde, par les soucis de disettes fréquentes, les hommes raisonnèrent en eux-mêmes, et se dirent : « Pourquoi consumer nos jours à chercher des fruits épars sur un sol avare? Pourquoi nous épuiser à poursuivre

des proles qui nous échappent dans l'onde et les bois? Que ne rassemblons-nous sous notre main les animaux qui nous sustentent? Que n'appliquons-nous nos soins à les multiplier et à les défendre? Nous nous alimenterons de leurs produits, nous nous vêtirons de leurs dépouilles, et nous vivrons exempts des fatigues du jour et des soucis du lendemain. » Et les hommes, s'aidant l'un et l'autre, saisirent le chevreau léger, la brebis timide; ils captivèrent le chameau patient, le taureau farouche, le cheval impétueux; et s'applaudissant de leur industrie, ils s'assirent dans la joie de leur âme, et commencèrent de goûter le repos et l'aisance; et l'*amour de soi, principe de tout raisonnement*, devint le *moteur de tout art et de toute jouissance*.

Alors que les hommes purent couler des jours dans de longs loisirs et dans la communication de leurs pensées, ils portèrent sur la terre, sur les cieux, et sur leur propre existence, des regards de curiosité et de réflexion; ils remarquèrent le cours des saisons, l'action des éléments, les propriétés des fruits et des plantes, et ils appliquèrent leur esprit à multiplier leurs jouissances. Et dans quelques contrées ayant observé que certaines semences contenaient sous un petit volume une substance saine, propre à se transporter et à se conserver, ils imitèrent le procédé de la nature; ils confièrent à la terre le riz, l'orge et le blé, qui fructifièrent au gré de leur espérance; et ayant trouvé le moyen d'obtenir, dans un petit espace, et sans déplacement, beaucoup de subsistances et de longues provisions, ils se firent des demeures sédentaires; ils construisirent des maisons, des hameaux, des villes, formèrent des peuples, des nations, et l'*amour de soi* produisit tous les développements du génie et de la puissance.

Ainsi, par l'unique secours de ses facultés, l'homme a su lui-même s'élever à l'étonnante hauteur de sa fortune présente. Trop heureux si, observateur scrupuleux de la loi imprimée à son être, il en eût fidèlement rempli l'unique et véritable objet! Mais, par une imprudence fatale, ayant tantôt méconnu, tantôt transgressé sa limite, il s'est lancé dans un dédale d'erreurs et d'infortunes; et l'*amour de soi*, tantôt dérégulé et tantôt aveugle, est devenu un principe fécond de calamités.

CHAPITRE VIII.

Source des maux des sociétés.

En effet, à peine les hommes purent-ils développer leurs facultés, que, saisis de l'attrait des objets qui flattent les sens, ils se livrèrent à des desirs effrénés. Il ne leur suffit plus de la mesure des sensations douces que la NATURE avait attachées

à leurs vrats besoins pour les lier à leur existence : non contents des biens que leur offrait la terre, ou que produisait leur industrie, ils voulurent entasser les jouissances, et convoitèrent celles que possédaient leurs semblables; et un homme fort s'éleva contre un homme faible, pour lui ravir les fruits de ses peines; et le faible invoqua un autre faible, pour résister à la violence; et deux forts se dirent : « Pourquoi fatiguer nos bras à produire des jouissances qui se trouvent dans les mains des faibles? Unissons-nous, et dépouillons-les; ils fatigueront pour nous, et nous jouirons sans peine. » Et les forts s'étant associés pour l'oppression, les faibles pour la résistance, les hommes se tourmentèrent réciproquement; et il s'établit sur la terre une discorde générale et funeste, dans laquelle les passions se produisant sous mille formes nouvelles, n'ont cessé de former un enchaînement successif de calamités.

Ainsi ce même amour de soi qui, modéré et prudent, était un principe de bonheur et de perfection, devenu aveugle et désordonné, se transforma en un poison corrupteur; et la cupidité, fille et compagne de l'ignorance, s'est rendue la cause de tous les maux qui ont désolé la terre.

Oui, l'IGNORANCE et la CUPIDITÉ! voilà la double source de tous les tourments de la vie de l'homme! C'est par elles que se faisant de fausses idées de bonheur, il a méconnu ou enfreint les lois de la nature, dans les rapports de lui-même aux objets extérieurs, et que nuisant à son existence, il a violé la morale individuelle; c'est par elles que fermant son cœur à la compassion et son esprit à l'équité, il a vexé, affligé son semblable, et violé la morale sociale. Par l'ignorance et la cupidité, l'homme s'est armé contre l'homme, la famille contre la famille, la tribu contre la tribu, et la terre est devenue un théâtre sanglant de discorde et de brigandage : par l'ignorance et la cupidité, une guerre secrète fermentant au sein de chaque État, a divisé le citoyen du citoyen; et une même société s'est partagée en oppresseurs et en opprimés, en maîtres et en esclaves : par elles, tantôt insolents et audacieux, les chefs d'une nation ont tiré ses fers de son propre sein, et l'avidité mercenaire a fondé le despotisme politique; tantôt hypocrites et rusés, ils ont fait descendre du ciel des pouvoirs menteurs, un joug sacrilège; et la cupidité crédule a fondé le despotisme religieux : par elles enfin se sont dénaturées les idées du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu; et les nations se sont égarées dans un labyrinthe d'erreurs et de calamités.... La cupidité de l'homme et son ignorance !.... voilà les

génies malfaisants qui ont perdu la terre! voilà les *décrets du sort* qui ont renversé les empires! voilà les anathèmes célestes qui ont frappé ces murs jadis glorieux, et converti la splendeur d'une ville peuplée en une solitude de deuil et de ruines!.... Mais puisque ce fut du sein de l'homme que sortirent tous les maux qui l'ont déchiré, ce fut aussi là qu'il en dut trouver les remèdes, et c'est là qu'il faut les chercher.

CHAPITRE IX.

Origine des gouvernements et des lois.

En effet, il arriva bientôt que les hommes, fatigués des maux qu'ils se causaient réciproquement, soupirèrent après la paix; et réfléchissant sur les causes de leurs infortunes, ils se dirent : « Nous nous nuisons mutuellement par nos passions; et pour vouloir chacun tout envahir, il résulte que nul ne possède; ce que l'un ravit aujourd'hui, on le lui enlève demain, et notre cupidité retombe sur nous-mêmes. Établissons-nous des *arbitres*, qui jugent nos prétentions et pacifient nos discordes. Quand le fort s'élèvera contre le faible, l'arbitre le réprimera, et il disposera de nos bras pour contenir la violence; et la vie et les propriétés de chacun de nous seront sous la garantie et la protection communes, et nous jouirons tous des biens de la nature. »

Et au sein des sociétés il se forma des *conventions*, tantôt *expresses* et tantôt *tacites*, qui devinrent la *règle des actions* des particuliers, la *mesure de leurs droits*, la *loi* de leurs rapports réciproques; et quelques hommes furent préposés pour les faire observer, et le peuple leur confia la *balance* pour peser les droits, et l'*épée* pour punir les *transgressions*.

Alors s'établit entre les individus un heureux *équilibre* de forces et d'action, qui fit la *sûreté* commune. Le nom de l'*équité* et de la *justice* fut reconnu et révééré sur la terre; chaque homme pouvant jouir en paix des fruits de son travail, se livra tout entier aux mouvements de son âme; et l'activité, suscitée et entretenue par la réalité ou par l'espoir des jouissances, fit éclore toutes les richesses de l'art et de la nature; les champs se couvrirent de moissons, les vallons de troupeaux, les coteaux de fruits, la mer de vaisseaux, et l'homme fut heureux et puissant sur la terre.

Ainsi le désordre que son imprudence avait produit, sa propre sagesse le répara; et cette sagesse en lui fut encore l'effet des lois de la nature dans l'organisation de son être. Ce fut pour assurer ses jouissances qu'il respecta celles d'autrui; et la *cupidité* trouva son correctif dans l'*amour éclairé de soi-même*.

Ainsi l'*amour de soi*, mobile éternel de tout individu, est devenu la base nécessaire de toute association, et c'est de l'observation de cette *loi naturelle* qu'a dépendu le sort de toutes les nations. Les *lois factices et conventionnelles* ont-elles tendu vers son but et rempli ses indications, chaque homme, mû d'un instinct puissant, a déployé toutes les facultés de son être; et de la *multitude des félicités particulières* s'est composée la *félicité publique*. Ces *lois*, au contraire, ont-elles gêné l'essor de l'homme vers son bonheur, son cœur, privé de ses vrais mobiles, a languï dans l'inaction, et l'*accablement* des individus a fait la *faiblesse publique*.

Or, comme l'*amour de soi*, impétueux et imprévoyant, porte sans cesse l'homme contre son semblable, et tend par conséquent à *dissoudre la société*, l'art des *lois* et la vertu de leurs *agents* ont été de *tempérer le conflit* des cupidités, de maintenir l'équilibre entre les forces, d'assurer à chacun son *bien-être*, afin que dans le choc de société à société, tous les membres portassent un même *intérêt* à la conservation et à la défense de la *chose publique*.

La splendeur et la prospérité des empires ont donc eu à l'intérieur, pour cause efficace, l'*équité* des gouvernements et des lois; et leur puissance respective a eu pour mesure à l'extérieur le nombre des intéressés, et le degré d'intérêt à la chose publique.

D'autre part, la multiplication des hommes, en compliquant leurs rapports, ayant rendu la démarcation de leurs droits difficile; le jeu perpétuel des passions ayant suscité des incidents non prévus; les conventions ayant été vicieuses, insuffisantes ou nulles; enfin les auteurs des *lois* en ayant tantôt méconnu et tantôt dissimulé le but; et leurs ministres, au lieu de contenir la cupidité d'autrui, s'étant livrés à la leur propre; toutes ces causes ont jeté dans les *sociétés* le trouble et le désordre; et le vice des *lois* et l'*injustice* des gouvernements, dérivés de la *cupidité* et de l'*ignorance*, sont devenus les mobiles des malheurs des peuples et de la subversion des États.

CHAPITRE X.

Causes générales de la prospérité des anciens États.

O jeune homme qui demandes la sagesse, voilà quelles ont été les causes des révolutions de ces anciens États dont tu contemples les ruines! Sur quelque lieu que s'arrête ma vue, à quelque temps que se porte ma pensée, partout s'offrent à mon esprit les mêmes principes d'accroissement ou de destruction, d'élévation ou de décadence. Partout, si un peuple

est puissant, si un empire prospère, c'est que les lois de la convention y sont conformes aux lois de la nature; c'est que le gouvernement y procure aux hommes l'usage respectivement libre de leurs facultés, la sûreté égale de leurs personnes et de leurs propriétés. Si, au contraire, un empire tombe en ruines ou se dissout, c'est que les lois sont vicieuses ou imparfaites, ou que le gouvernement corrompu les enfreint. Et si les lois et les gouvernements, d'abord sages et justes, ensuite se dépravent, c'est que l'alternative du bien et du mal tient à la nature du cœur de l'homme, à la succession de ses penchants, au progrès de ses connaissances, à la combinaison des circonstances et des événements, comme le prouve l'histoire de l'espèce.

Dans l'enfance des nations, quand les hommes vivaient encore dans les forêts, soumis tous aux mêmes besoins, doués tous des mêmes facultés, ils étaient tous presque égaux en forces; et cette égalité fut une circonstance féconde et avantageuse dans la composition des sociétés : par elle, chaque individu se trouvant indépendant de tout autre, nul ne fut l'esclave d'autrui, nul n'avait l'idée d'être maître. L'homme novice ne connaissait ni servitude ni tyrannie; muni de moyens suffisants à son être, il n'imaginait pas d'en emprunter d'étrangers. Ne devant rien, n'exigeant rien, il jugeait des droits d'autrui par les siens, et il se faisait des idées exactes de justice : ignorant d'ailleurs l'art des jouissances, il ne savait produire que le nécessaire; et faute de superflu, la cupidité restait assoupie : que si elle osait s'éveiller, l'homme, attaqué dans ses vrais besoins, lui résistait avec énergie, et la seule opinion de cette résistance entretenait un heureux équilibre.

Ainsi l'égalité originelle, à défaut de convention, maintenait la liberté des personnes, la sûreté des propriétés, et produisait les bonnes mœurs et l'ordre. Chacun travaillait par soi et pour soi; et le cœur de l'homme, occupé, n'errait point en désirs coupables. L'homme avait peu de jouissances, mais ses besoins étaient satisfaits; et comme la nature indulgente les fit moins étendus que ses forces, le travail de ses mains produisit bientôt l'abondance; l'abondance, la population : les arts se développèrent, les cultures s'étendirent, et la terre, couverte de nombreux habitants, se partagea en divers domaines.

Alors que les rapports des hommes se furent compliqués, l'ordre intérieur des sociétés devint plus difficile à maintenir. Le temps et l'industrie ayant fait naître les richesses, la cupidité devint plus active; et parce que l'égalité, facile entre les individus, ne put subsister entre les familles, l'équilibre naturel fut rompu : il fallut y suppléer par un équilibre factice;

il fallut préposer des chefs, établir des lois; et dans l'inexpérience primitive, il dut arriver qu'occasionnées par la cupidité, elles en prirent le caractère; mais diverses circonstances concoururent à tempérer le désordre, et à faire aux gouvernements une nécessité d'être justes.

En effet, les États, d'abord faibles, ayant à redouter des ennemis extérieurs, il devint important aux chefs de ne pas opprimer les sujets : en diminuant l'intérêt des citoyens à leur gouvernement, ils eussent diminué leurs moyens de résistance, ils eussent facilité les invasions étrangères, et pour des jouissances superflues, compromis leur propre existence.

A l'intérieur, le caractère des peuples repoussait la tyrannie. Les hommes avaient contracté de trop longues habitudes d'indépendance; ils avaient trop peu de besoins et un sentiment trop présent de leurs propres forces.

Les États étant resserrés, il était difficile de diviser les citoyens pour les opprimer les uns par les autres : ils se communiquaient trop aisément, et leurs intérêts étaient trop clairs et trop simples. D'ailleurs, tout homme étant propriétaire et cultivateur, nul n'avait besoin de se vendre, et le despote n'eût point trouvé de mercenaires.

Si donc il s'élevait des dissensions, c'était de famille à famille, de faction à faction, et les intérêts étaient toujours communs à un grand nombre; les troubles en étaient sans doute plus vifs, mais la crainte des étrangers apaisait les discordes : si l'oppression d'un parti s'établissait, la terre étant ouverte, et les hommes, encore simples, rencontrant partout les mêmes avantages, le parti accablé émigrait, et portait ailleurs son indépendance.

Les anciens États jouissaient donc en eux-mêmes de moyens nombreux de prospérité et de puissance : de ce que chaque homme trouvait son bien-être dans la constitution de son pays, il prenait un vif intérêt à sa conservation; si un étranger l'attaquait, ayant à défendre son champ, sa maison, il portait aux combats la passion d'une cause personnelle, et le dévouement pour soi-même occasionnait le dévouement pour la patrie.

De ce que toute action utile au public attirait son estime et sa reconnaissance, chacun s'empresait d'être utile, et l'amour-propre multipliait les talents et les vertus civiles.

De ce que tout citoyen contribuait également de ses biens et de sa personne, les armées et les fonds étaient inépuisables, et les nations déployaient des masses imposantes de forces.

De ce que la terre était libre et sa possession sûre

et facile, chacun était propriétaire; et la division des propriétés conservait les mœurs en rendant le luxe impossible.

De ce que chacun cultivait pour lui-même, la culture était plus active, les denrées plus abondantes, et la richesse particulière faisait l'opulence publique.

De ce que l'abondance des denrées rendait la subsistance facile, la population fut rapide et nombreuse, et les États atteignirent en peu de temps le terme de leur plénitude.

De ce qu'il y eut plus de production que de consommation, le besoin du commerce naquit, et il se fit de peuple à peuple des échanges qui augmentèrent leur activité et leurs jouissances réciproques.

Enfin, de ce que certains lieux, à certaines époques, réunirent l'avantage d'être bien gouvernés à celui d'être placés sur la route de la plus active circulation, ils devinrent des entrepôts florissants de commerce et des sièges puissants de domination. Et sur les rives du Nil et de la Méditerranée, du Tigre et de l'Euphrate, les richesses de l'Inde et de l'Europe, entassées, élevèrent successivement la splendeur de cent métropoles.

Et les peuples, devenus riches, appliquèrent le superflu de leurs moyens à des travaux d'utilité commune et publique; et ce fut là, dans chaque État, l'époque de ces ouvrages dont la magnificence étonne l'esprit; de ces puits de Tyr, de ces digues de l'Euphrate, de ces conduits souterrains de la Médie¹, de ces forteresses du désert, de ces aqueducs de Palmyre, de ces temples, de ces portiques..... Et ces travaux purent être immenses sans accabler les nations, parce qu'ils furent le produit d'un concours égal et commun des forces d'individus passionnés et libres.

Ainsi les anciens États prospérèrent, parce que les institutions sociales y furent conformes aux véritables lois de la *nature*, et parce que les hommes y jouissant de la *liberté* et de la *sûreté* de leurs *personnes* et de leurs *propriétés*, purent déployer toute l'étendue de leurs facultés, toute l'énergie de l'amour de soi-même.

CHAPITRE XI.

Causes générales des révolutions et de la ruine des anciens États.

Cependant la cupidité avait suscité entre les hommes une lutte constante et universelle qui portant sans cesse les individus et les sociétés à des inva-

¹ Voyez pour ces faits le Voyage en Syrie et les Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne.

sions réciproques, occasionna des révolutions successives et une agitation renaissante.

Et d'abord, dans l'état sauvage et barbare des premiers humains, cette cupidité audacieuse et féroce enseigna la rapine, la violence, le meurtre, et longtemps les progrès de la civilisation en furent ralentis.

Lorsque ensuite les sociétés commencèrent de se former, l'effet des mauvaises habitudes passant dans les lois et les gouvernements, il en corrompit les institutions et le but; et il s'établit des droits arbitraires et factices, qui dépravèrent les idées de justice et la moralité des peuples.

Ainsi, parce qu'un homme fut plus fort qu'un autre, cette inégalité, accident de la nature, fut prise pour sa loi; et parce que le fort put ravir au faible la vie, et qu'il la lui conserva, il s'arrogea sur sa personne un droit de propriété abusif, et l'*esclavage des individus* prépara l'esclavage des nations.

Parce que le chef de famille put exercer une autorité absolue dans sa maison, il ne prit pour règle de sa conduite que ses goûts et ses affections: il donna ou ôta ses biens sans égalité, sans justice; et le *despotisme paternel* jeta les fondements du despotisme politique. Et dans les sociétés formées sur ces bases, le temps et le travail ayant développé les richesses, la cupidité, gênée par les lois, devint plus artificieuse sans être moins active. Sous des apparences d'union et de paix civile, elle fomenta au sein de chaque État une guerre intestine, dans laquelle les citoyens, divisés en corps opposés de professions, de classes, de familles, tendirent éternellement à s'approprier, sous le nom de *pouvoir suprême*, la faculté de tout dépouiller et de tout asservir au gré de leurs passions; et c'est cet esprit d'*invasion* qui, déguisé sous toutes les formes, mais toujours le même dans son but et dans ses mobiles, n'a cessé de tourmenter les nations.

Tantôt s'opposant au pacte social, ou rompant celui qui déjà existait, il livra les habitants d'un pays au choc tumultueux de toutes leurs discordes; et les *États dissous* furent, sous le nom d'*anarchie*, tourmentés par les passions de tous leurs membres.

Tantôt un peuple jaloux de sa liberté, ayant proposé des *agents* pour administrer, ces *agents* s'approprièrent les pouvoirs dont ils n'étaient que les gardiens: ils employèrent les fonds publics à corrompre les élections, à s'attacher des partisans, à diviser le peuple en lui-même. Par ces moyens, de temporaires qu'ils étaient, ils se rendirent perpétuels; puis d'électifs, héréditaires; et l'État, agité par les brigues des ambitieux, par les largesses des riches factieux, par la vénalité des pauvres oiseux, par

l'emprisonnement des orateurs, par l'audace des hommes pervers, par la faiblesse des hommes vertueux, fut travaillé de tous les inconvénients de la *démocratie*.

Dans un pays, les chefs égaux en force se redoutant mutuellement, firent des pactes impies, des associations scélérates; et se partageant les pouvoirs, les rangs, les honneurs, ils s'attribuèrent des privilèges, des immunités; s'érigèrent en corps séparés, en classes distinctes; s'asservirent en commun le peuple; et sous le nom d'*aristocratie*, l'État fut tourmenté par les passions des grands et des riches.

Dans un autre pays, tendant au même but par d'autres moyens, des *imposeurs sacrés* abusèrent de la crédulité des hommes ignorants. Dans l'ombre des temples, et derrière les voiles des autels, ils firent agir et parler les dieux, rendirent des oracles, montrèrent des prodiges, ordonnèrent des *sacrifices*, imposèrent des *offrandes*, prescrivirent des *fondations*; et sous le nom de *théocratie* et de *religion*, les États furent tourmentés par les *passions* des prêtres.

Quelquefois, lasse de ses désordres ou de ses tyrans, une nation, pour diminuer les sources de ses maux, se donna un seul maître; et alors, si elle limita les pouvoirs du prince, il n'eut d'autre désir que de les étendre; et si elle les laissa indéfinis, il abusa du dépôt qui lui était confié; et sous le nom de *monarchie*, les États furent tourmentés par les *passions* des rois et des princes.

Alors des factieux profitant du mécontentement des esprits, flattèrent le peuple de l'espoir d'un meilleur maître; ils répandirent les dons, les promesses, renversèrent le despote pour s'y substituer; et leurs disputes pour la succession ou pour le partage, tourmentèrent les États des désordres et des dévastations des *guerres civiles*.

Enfin, parmi ces rivaux, un individu plus habile ou plus heureux, prenant l'ascendant, concentra en lui toute la puissance: par un phénomène bizarre, un seul homme maîtrisa des millions de ses semblables contre leur gré ou sans leur aveu, et l'art de la *tyrannie* naquit encore de la *cupidité*. En effet, observant l'esprit d'égoïsme qui sans cesse divise tous les hommes, l'ambitieux le fomenta adroitement: il flatta la vanité de l'un, aiguïsa la jalousie de l'autre, caressa l'avarice de celui-ci, enflamma le ressentiment de celui-là, irrita les passions de tous; opposant les intérêts ou les préjugés, il sema les divisions et les haines, promit au pauvre la dépouille du riche, au riche l'asservissement du pauvre, menaça un homme par un homme, une classe par une classe; et isolant tous les citoyens

par la défiance, il fit sa force de leur faiblesse, et leur imposa un joug d'*opinion*, dont ils se serrèrent mutuellement les nœuds. Par l'armée, il s'empara des contributions; par les contributions, il disposa de l'armée; par le jeu correspondant des richesses et des places, il enchaîna tout un peuple d'un lien insoluble, et les États tombèrent dans la consommation lente du *despotisme*.

Ainsi un même mobile, variant son action sous toutes les formes, attaqua sans cesse la consistance des États, et un cercle éternel de vicissitudes naquit d'un cercle éternel de passions.

Et cet esprit constant d'égoïsme et d'usurpation engendra deux effets principaux également funestes: l'un, que divisant sans cesse les sociétés dans toutes leurs fractions, il en opéra la faiblesse et en facilita la *dissolution*; l'autre, que tendant toujours à concentrer le pouvoir en une seule main, il occasionna un *engloutissement* successif de sociétés et d'États, fatal à leur paix et à leur existence communes.

En effet, de même que dans un État un parti avait absorbé la nation, puis une famille le parti, un individu la famille; de même il s'établit d'État à État un mouvement d'absorption qui déploya en grand, dans l'*ordre politique*, tous les maux particuliers de l'*ordre civil*. Et une cité ayant subjugué une cité, elle se l'asservit, et en composa une province; et deux provinces s'étant englouties, il s'en forma un *royaume*: enfin, deux royaumes s'étant conquis, l'on vit naître des *empires* d'une étendue gigantesque; et dans cette agglomération, loin que la force interne des États s'accrût en raison de leur masse, il arriva, au contraire, qu'elle fut diminuée; et loin que la condition des peuples fût rendue plus heureuse, elle devint de jour en jour plus fâcheuse et plus misérable, par des raisons sans cesse dérivées de la nature des choses....

Par la raison qu'à mesure que les États acquirent plus d'étendue, leur administration devenant plus épineuse et plus compliquée, il fallut, pour remuer ces masses, donner plus d'énergie au pouvoir, et il n'y eut plus de proportion entre les devoirs des souverains et leurs facultés;

Par la raison que les despotes sentant leur faiblesse, redoutèrent tout ce qui développait la force des nations, et qu'ils firent leur étude de l'atténuer;

Par la raison que les nations, divisées par des préjugés d'ignorance et des haines féroces, secondèrent la perversité des gouvernements; et que se servant réciproquement de satellites, elles aggravèrent leur esclavage;

Par la raison que la balance s'étant rompue entre

les États, les plus forts accablèrent plus facilement les faibles ;

Enfin, par la raison qu'à mesure que les États se concentrèrent, les peuples, dépouillés de leurs lois, de leurs usages et des gouvernements qui leur étaient propres, perdirent l'esprit de *personnalité* qui causait leur énergie.

Et les despotes considérant les empires comme des domaines, et les peuples comme des propriétés, se livrèrent aux déprédations et aux dérèglements de l'autorité la plus arbitraire.

Et toutes les forces et les richesses des nations furent détournées à des dépenses particulières, à des fantaisies personnelles ; et les rois, dans les ennuis de leur satiété, se livrèrent à tous les goûts factices et dépravés : il leur fallut des jardins suspendus sur des voûtes, des fleuves élevés sur des montagnes ; ils changèrent des campagnes fertiles en parcs pour des fauves, creusèrent des lacs dans les terrains secs, élevèrent des rochers dans les lacs, firent construire des palais de marbre et de porphyre, voulurent des ameublements d'or et de diamants. Sous prétexte de religion, leur orgueil fonda des temples, dota des prêtres oisifs, bâtit pour de vains squelettes d'extravagants tombeaux, mausolées et pyramides. Pendant des règnes entiers, on vit des millions de bras employés à des *travaux stériles* : et le luxe des princes, imité par leurs parasites et transmis de grade en grade jusqu'aux derniers rangs, devint une source générale de corruption et d'appauvrissement.

Et dans la soif insatiable des jouissances, les tributs ordinaires ne suffisant plus, ils furent augmentés ; et le cultivateur voyant accroître sa peine sans indemnité, perdit le courage ; et le commerçant se voyant dépouillé, se dégoûta de son industrie ; et la multitude, condamnée à demeurer pauvre, restreignit son travail au seul nécessaire, et toute activité productive fut anéantie.

La surcharge rendant la possession des terres onéreuse, l'humble propriétaire abandonna son champ, ou le vendit à l'homme puissant ; et les fortunes se concentrèrent en un moindre nombre de mains. Et toutes les lois et les institutions favorisant cette accumulation, les nations se partagèrent entre un groupe d'oisifs opulents et une multitude pauvre de mercenaires. Le peuple indigent s'avilit, les grands rassasiés se dépravèrent ; et le nombre des intéressés à la conservation de l'État décroissant, sa force et son existence devinrent d'autant plus précaires.

D'autre part, nul objet n'étant offert à l'émulation, nul encouragement à l'instruction, les esprits tombèrent dans une ignorance profonde. Et l'*administration* étant *secrète et mystérieuse*, il n'exista

aucun moyen de réforme ni d'amélioration ; les chefs ne régissant que par la violence et la fraude, les peuples ne virent plus en eux qu'une *faction* d'ennemis publics, et il n'y eut plus aucune harmonie entre les gouvernés et les gouvernants.

Et tous ces vices ayant énérvé les États de l'Asie opulente, il arriva que les peuples vagabonds et pauvres des *déserts* et des *monts* adjacents convoitèrent les jouissances des *plaines fertiles* ; et par une cupidité commune, ayant attaqué les *empires policés*, ils renversèrent les trônes des despotes ; et ces révolutions furent rapides et faciles, parce que la politique des tyrans avait amolli les sujets, rasé les forteresses, détruit les guerriers ; et parce que les sujets accablés restaient sans intérêt personnel, et les soldats mercenaires sans courage.

Et des hordes barbares ayant réduit des nations entières à l'état d'esclavage, il arriva que les empires formés d'un peuple conquérant et d'un peuple conquis, réunirent en leur sein deux classes essentiellement opposées et ennemies. Tous les principes de la société furent dissous : il n'y eut plus ni intérêt *commun*, ni esprit *public* ; et il s'établit une *distinction* de *castes* et de *racés*, qui réduisit en système régulier le maintien du désordre ; et selon que l'on naquit d'un certain sang, l'on naquit serf ou tyran, *meuble* ou *propriétaire*.

Et les oppresseurs étant moins nombreux que les opprimés, il fallut, pour soutenir ce faux équilibre, perfectionner la *science* de l'*oppression*. L'art de gouverner ne fut plus que celui d'assujettir au plus petit nombre le plus grand. Pour obtenir une obéissance si contraire à l'instinct, il fallut établir des peines plus sévères ; et la cruauté des lois rendit les mœurs atroces. Et la distinction des personnes établissant dans l'État deux codes ; deux justices, deux droits ; le peuple, placé entre le penchant de son cœur et le serment de sa bouche, eut deux consciences contradictoires, et les idées du juste et de l'injuste n'eurent plus de base dans son entendement.

Sous un tel régime, les peuples tombèrent dans le désespoir et l'accablement. Et les accidents de la nature s'étant joints aux maux qui les assailaient, éperdus de tant de calamités, ils en reportèrent les causes à des puissances supérieures et cachées ; et parce qu'ils avaient des tyrans sur la terre, ils en supposèrent dans les cieux ; et la superstition aggrava les malheurs des nations.

Et il naquit des doctrines funestes, des systèmes de religion atrabilaires et misanthropiques,

qui peignirent les dieux *méchants* et *envieux* comme les despotes. Et pour les apaiser, l'homme leur offrit le sacrifice de toutes ses jouissances : il s'environna de *privations*, et renversa les lois de la nature. Prenant ses *plaisirs* pour des *crimes*, ses *souffrances* pour des *expiations*, il voulut *aimer la douleur*, *abjurer l'amour de soi-même* ; il persécuta ses sens, détesta sa vie ; et une *morale abnégative* et *antisociale* plongea les nations dans l'inertie de la mort.

Mais parce que la nature prévoyante avait doué le cœur de l'homme d'un espoir inépuisable, voyant le bonheur tromper ses désirs sur cette terre, il le poursuivit dans un *autre monde* : par une douce illusion, il se fit une *autre patrie*, un *asile* où, loin des tyrans, il reprit les droits de son être ; de là résulta un nouveau désordre : épris d'un *monde imaginaire*, l'homme méprisa celui de la nature ; pour des *espérances* chimériques, il négligea la *réalité*. Sa vie ne fut plus à ses yeux qu'un *voyage fatigant*, qu'un *songe pénible* ; son corps qu'une *prison*, obstacle à sa félicité ; et la terre, un lieu d'*exil* et de *pèlerinage*, qu'il ne daigna plus cultiver. Alors une *oisiveté sacrée s'établit dans le monde politique* ; les campagnes se désertèrent ; les friches se multiplièrent, les empires se dépeuplèrent, les monuments furent négligés ; et de toutes parts l'ignorance, la superstition, le fanatisme, joignant leurs effets, multiplièrent les dévastations et les ruines.

Ainsi agités par leurs propres passions, les hommes en masse ou en individus, toujours avides et imprévoyants, passant de l'esclavage à la tyrannie, de l'orgueil à l'abaissement, de la présomption au découragement, ont eux-mêmes été les éternels instruments de leurs infortunes.

Et voilà par quels mobiles simples et naturels fut régi le sort des anciens États ; voilà par quelle série de causes et d'effets liés et conséquents, ils s'élevèrent ou s'abaissèrent, selon que les lois *physiques* du cœur humain y furent observées ou enfreintes ; et dans le cours successif de leurs vicissitudes, cent peuples divers, cent empires tour à tour abaissés, puissants, conquis, renversés, en ont répété pour la terre les instructives leçons... Et ces leçons aujourd'hui demeurent perdues pour les générations qui ont succédé ! Les désordres des temps passés ont reparu chez les races présentes ! les chefs des nations ont continué de marcher dans des voies de mensonge et de tyrannie ! les peuples de s'égarer dans les ténèbres des superstitions et de l'ignorance !

Eh bien ! ajouta le Génie en se recueillant, puisque l'expérience des races passées reste ensevelie pour

les races vivantes, puisque les fautes des aïeux n'ont pas encore instruit leurs descendants, les exemples anciens vont reparaître : la terre va voir se renouveler les scènes imposantes des temps oubliés. De nouvelles révolutions vont agiter les peuples et les empires. Des trônes puissants vont être de nouveau renversés, et des catastrophes terribles rappelleront aux hommes que ce n'est point en vain qu'il enfreignent les lois de la nature et les préceptes de la sagesse et de la vérité.

CHAPITRE XII.

Leçons des temps passés répétées sur les temps présents.

Ainsi parla le Génie : frappé de la justesse et de la cohérence de tout son discours ; assailli d'une foule d'idées, qui en choquant mes habitudes captivaient cependant ma raison, je demeurai absorbé dans un profond silence... Mais tandis que, d'un air triste et rêveur, je tenais les yeux fixés sur l'Asie, soudain du côté du nord, aux rives de la *mer Noire* et dans les champs de la *Krimée*, des tourbillons de fumée et de flammes attirèrent mon attention : ils semblaient s'élever à la fois de toutes les parties de la presqu'île : puis ayant passé par l'isthme dans le continent, ils coururent, comme chassés d'un vent d'ouest, le long du lac fangeux d'*Azof*, et furent se perdre dans les plaines herbageuses du Kouban ; et considérant de plus près la marche de ces tourbillons, je m'aperçus qu'ils étaient précédés ou suivis de pelotons d'êtres mouvants qui, tels que des fourmis ou des sauterelles troublées par le pied d'un passant, s'agitaient avec vivacité : quelquefois ces pelotons semblaient marcher les uns vers les autres et se heurter ; puis, après le choc, il en restait plusieurs sans mouvement.... Et tandis qu'inquiet de tout ce spectacle, je m'efforçais de distinguer les objets : Vois-tu, me dit le Génie, ces feux qui courent sur la terre, et comprends-tu leurs effets et leurs causes ? — O Génie ! répondis-je, je vois des colonnes de flammes et de fumée, et comme des insectes qui les accompagnent ; mais quand déjà je saisis à peine les masses des villes et des monuments, comment pourrais-je discerner de si petites créatures ? Seulement on dirait que ces insectes simulent des combats ; car ils vont, viennent, se choquent, se poursuivent. — Ils ne les simulent pas, dit le Génie, ils les réalisent. — Et quels sont, repris-je, ces animalcules insensés qui se détruisent ? ne périront-ils pas assez tôt, eux qui ne vivent qu'un jour ?... Alors le Génie me touchant encore une fois la vue et l'ouïe : *Vois*, me dit-il, et *entends*.... Aussitôt dirigeant mes yeux sur les mêmes objets : Ah ! malheureux ! m'écriai-je, saisi de douleur, ces colonnes de feux, ces

insectes, ô Génie! ce sont les hommes, ce sont les ravages de la guerre!... Ils partent des villes et des hameaux, ces torrents de flammes! Je vois les cavaliers qui les allument, et qui, le sabre à la main, se répandent dans les campagnes; devant eux fuient des troupes éperdues d'enfants, de femmes, de vieillards; j'aperçois d'autres cavaliers qui, la lance sur l'épaule, les accompagnent et les guident. Je reconnais même à leurs chevaux en laisse, à leurs *kalpaks*, à leur touffe de cheveux, que ce sont des *Tartares*; et sans doute ceux qui les poursuivent, coiffés d'un chapeau triangulaire et vêtus d'uniformes verts, sont des *Moscovites*. Ah! je le comprends, la guerre vient de se rallumer entre l'empire des *tsars* et celui des *sultans*. — Non, pas encore, répliqua le Génie. Ce n'est qu'un préliminaire. Ces Tartares ont été et seraient encore des voisins incommodes, on s'en débarrasse; leur pays est d'une grande convenance, on s'en arrondit; et pour prélude d'une autre révolution, le trône des *Guérais* est détruit.

Et en effet, je vis les étendards russes flotter sur la Krimée; et leur pavillon se déploya bientôt sur l'*Euxin*.

Pendant aux cris des Tartares fugitifs, l'empire des musulmans s'émut. « On chasse nos frères! s'écrièrent les enfants de Mahomet : on outrage le peuple du prophète! des infidèles occupent une terre consacrée, et profanent les temples de l'islamisme! Armons-nous; courons aux combats pour venger la gloire de Dieu et notre propre cause. »

Et un mouvement général de guerre s'établit dans les deux empires. De toutes parts on rassembla des hommes armés, des provisions, des munitions, et tout l'appareil meurtrier des combats fut déployé; et chez les deux nations, les temples, assiégés d'un peuple immense, m'offrirent un spectacle qui fixa mon attention. D'un côté, les musulmans rassemblés devant leurs mosquées se lavaient les mains, les pieds, se taillaient les ongles, se peignaient la barbe: puis étendant par terre des tapis, et se tournant vers le midi, les bras tantôt ouverts et tantôt croisés, ils faisaient des génuflexions et des prosternations; et dans le souvenir des revers essayés pendant leur dernière guerre, ils s'écriaient : « Dieu clément, Dieu miséricordieux! as-tu donc abandonné ton peuple fidèle? Toi qui as promis au prophète l'empire des nations et signalé ta religion par tant de triomphes, comment livres-tu les *vrais croyants* aux armes des infidèles? » Et les *imams* et les *santons* disaient au peuple : « C'est le châtiement de vos péchés. Vous mangez du porc, vous buvez du vin, vous touchez les choses immondes : Dieu vous a punis. Faites pénitence, purifiez-vous,

dites la *profession de foi*¹, jeûnez de l'aurore au coucher, donnez la dîme de vos biens aux mosquées, allez à la Mekke, et Dieu vous rendra la victoire. » Et le peuple reprenant courage, jetait de grands cris : « Il n'y a qu'un Dieu, dit-il saisi de fureur, et Mahomet est son prophète : anathème à quiconque ne croit pas!... »

« Dieu de bonté, accorde-nous d'exterminer ces chrétiens : c'est pour ta gloire que nous combattons, et notre mort est un martyr pour ton nom. » Et alors, offrant des victimes, ils se préparèrent aux combats.

D'autre part, les Russes, à genoux, s'écriaient : « Rendons grâces à Dieu, et célébrons sa puissance; il a fortifié notre bras pour humilier ses ennemis. Dieu *bienfaisant*, exauce nos prières : pour te plaire, nous passerons trois jours sans manger ni viande ni œufs. Accorde-nous d'exterminer ces mahométans impies, et de renverser leur empire; nous te donnerons la dîme des dépouilles, et nous t'élèverons de nouveaux temples. » Et les prêtres remplirent les églises de nuages de fumée, et dirent au peuple : « Nous prions pour vous, et Dieu agrée notre encens et bénit vos armes. Continuez de jeûner et de combattre; dites-nous vos fautes secrètes; donnez vos biens à l'église : nous vous absoudrons de vos péchés, et vous mourrez en état de grâce. » Et ils jetaient de l'eau sur le peuple, lui distribuèrent de petits os de morts pour servir d'amulettes et de talismans; et le peuple ne respirait que guerre et combats.

Frappé de ce tableau contrastant des mêmes passions, et m'affligeant de leurs suites funestes, je méditais sur la difficulté qu'il y avait pour le juge commun d'accorder des demandes si contraires, lorsque le Génie, saisi d'un mouvement de colère, s'écria avec véhémence :

Quels accents de démence frappent mon oreille? quel délire aveugle et pervers trouble l'esprit des nations? Prières sacrilèges, retombez sur la terre! et vous, cieus, repoussez des vœux homicides, des actions de grâces impies! Mortels insensés! est-ce donc ainsi que vous révèrez la Divinité? Dites! comment celui que vous appelez votre père commun doit-il recevoir l'hommage de ses enfants qui s'égorgent? Vainqueurs, de quel œil doit-il voir vos bras fumants du sang qu'il a créé? Et vous, vaincus, qu'espérez-vous de ces gémissements inutiles? Dieu a-t-il donc le cœur d'un mortel, pour avoir des passions changeantes? est-il, comme vous, agité par la vengeance ou la compassion, par la fureur ou le repentir? Oh! quelles idées basses ils ont con-

¹ Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

ques du plus élevé des êtres! A les entendre, il semblerait que, bizarre et capricieux, Dieu se fâche ou s'apaise comme un homme; que tour à tour il aime ou il hait; qu'il bat ou qu'il caresse; que, faible ou méchant, il couve sa haine; que, contradictoire et perfide, il tend des pièges pour y faire tomber; qu'il punit le mal qu'il permet; qu'il prévoit le crime sans l'empêcher; que, juge partial, on le corrompt par des offrandes; que, despote imprudent, il fait des lois qu'ensuite il révoque; que, tyran farouche, il ôte ou donne ses grâces sans raison, et ne se fléchit qu'à force de bassesses... Ah! c'est maintenant que j'ai reconnu le mensonge de l'homme! En voyant le tableau qu'il a tracé de la Divinité, je me suis dit : Non, non, ce n'est point Dieu qui a fait l'homme à son image, c'est l'homme qui a figuré Dieu sur la sienne; il lui a donné son esprit, l'a revêtu de ses penchans, lui a prêté ses jugemens.... Et lorsqu'en ce mélange il s'est surpris contradictoire à ses propres principes, affectant une humilité hypocrite, il a taxé d'impuissance sa raison, et nommé mystères de Dieu les absurdités de son entendement.

Il a dit, Dieu est *immuable*, et il lui a adressé des vœux pour le *changer*. Il l'a dit *incompréhensible*, et il l'a sans cesse interprété.

Il s'est élevé sur la terre des *imposteurs* qui se sont dits *confidens de Dieu*, et qui s'érigeant en docteurs des peuples, ont ouvert des voies de mensonge et d'iniquité : ils ont attaché des mérites à des pratiques indifférentes ou ridicules; ils ont érigé en vertu de prendre certaines postures, de prononcer certaines paroles, d'articuler de certains noms; ils ont transformé en délit de manger de certaines viandes, de boire certaines liqueurs à tels jours plutôt qu'à tels autres. C'est le juif, qui mourrait plutôt que de *travailler un jour de sabbat*; c'est le Perse, qui se laisserait suffoquer avant de *souffler le feu de son haleine*; c'est l'Indien, qui place la suprême perfection à se *frotter de fiente de vache*, et à *prononcer mystérieusement Aùm*; c'est le musulman, qui croit avoir tout réparé en se lavant la tête et les bras, et qui dispute, le sabre à la main, s'il faut *commencer* par le *coude* ou par le *bout des doigts*; c'est le chrétien, qui se croirait damné s'il mangeait de la graisse au lieu de lait ou de beurre. O doctrines sublimes et vraiment célestes! ô morales parfaites et dignes du martyr et de l'apostolat! je passerai les mers pour enseigner ces lois admirables aux peuples sauvages, aux nations reculées; je leur dirai : *Enfants de la nature! jusques à quand marcherez-vous dans le sentier de l'ignorance? jusques à quand méconnaîtrez-vous les vrais principes de la morale et de la religion? Venez*

en chercher les leçons chez les peuples pieux et savants, dans des pays civilisés; ils vous apprendront comment pour plaire à Dieu, il faut, en certains mois de l'année, languir de soif et de faim tout le jour; comment on peut verser le sang de son prochain, et s'en purifier en faisant une profession de foi et une ablution méthodique; comment on peut lui dérober son bien, et s'en absoudre en le partageant avec certains hommes qui se vouent à le dévorer.

Pouvoir souverain et caché de l'univers! moteur mystérieux de la nature! Âme universelle des êtres! toi que sous tant de noms divers les mortels ignorent et révèrent; être incompréhensible, infini; DIEU qui, dans l'immensité des cieux, diriges la marche des mondes, et peuples les abîmes de l'espace de millions de soleils tourbillonnans, dis, que paraissent à tes yeux ces insectes humains que déjà ma vue perd sur la terre? Quand tu t'occupes à guider les astres dans leurs orbites, que sont pour toi les vermisseaux qui s'agitent sur la poussière? Qu'importent à ton immensité leurs distinctions de partis, de sectes? et que te font les subtilités dont se tourmente leur folie?

Et vous, hommes crédules, montrez-moi l'efficacité de vos pratiques! Depuis tant de siècles que vous les suivez ou les altérez, qu'ont changé vos *recettes* aux lois de la nature? Le soleil en a-t-il plus lui? le cours des saisons est-il autre? la terre en est-elle plus féconde? les peuples sont-ils plus heureux? Si Dieu est bon, comment se plaît-il à vos pénitences? S'il est infini, qu'ajoutent vos hommages à sa gloire? Si ses décrets ont tout prévu, vos prières en changent-elles l'arrêt? Répondez, hommes inconséquents!

Vous, vainqueurs, qui dites servir Dieu, a-t-il donc besoin de votre aide? S'il veut punir, n'a-t-il pas en main les tremblements, les volcans, la foudre? et le Dieu clément ne sait-il corriger qu'en exterminant?

Vous, musulmans, si Dieu vous châtie pour le viol des *cinq* préceptes, comment élève-t-il les Francs qui s'en rient? Si c'est par le *Qôran* qu'il régit la terre, sur quels principes jugea-t-il les nations avant le prophète, tant de peuples qui buvaient du vin, mangeaient du porc, n'allaient point à la *Mekke*, à qui cependant il fut donné d'élever des empires puissans? Comment jugea-t-il les *Sabéens* de *Ninive* et de *Babylone*; le *Perse*, adorateur du feu; le *Grec*, le *Romain*, idolâtres; les anciens royaumes du Nil, et vos propres aïeux *Arabes* et *Tartares*? Comment juge-t-il encore maintenant tant de nations qui méconnaissent ou ignorent votre culte, les nom-

breuses castes des Indiens, le vaste empire des Chinois, les noires tribus de l'Afrique, les insulaires de l'Océan, les peuplades de l'Amérique?

Hommes présomptueux et ignorants, qui vous arrosez à vous seuls la terre, si Dieu rassemblerait à la fois toutes les générations passées et présentes, que seraient, dans leur océan, ces sectes soi-disant universelles du chrétien et du musulman? Quels seraient les jugements de sa justice égale et commune sur l'universalité réelle des humains? C'est là que votre esprit s'égare en systèmes incohérents, et c'est là que la vérité brille avec évidence; c'est là que se manifestent les lois puissantes et simples de la nature et de la raison : lois d'un *moteur commun, général*; d'un Dieu impartial et juste, qui pour pleuvoir sur un pays, ne demande point quel est son prophète; qui fait luire également son soleil sur toutes les races des hommes, sur le *blanc* comme sur le *noir*, sur le juif, sur le musulman, sur le chrétien et sur l'idolâtre; qui fait prospérer les moissons là où des mains soigneuses les cultivent; qui multiplie toute nation chez qui règnent l'industrie et l'ordre; qui fait prospérer tout empire où la justice est pratiquée, où l'homme puissant est lié par les lois, où le pauvre est protégé par elles, où le faible vit en sûreté, où chacun enfin jouit des droits qu'il tient de la *nature* et d'un *contrat* dressé avec équité.

Voilà par quels principes sont jugés les peuples! voilà la vraie religion qui régit le sort des empires, et qui de vous-mêmes, Ottomans, n'a cessé de faire la destinée! Interrogez vos ancêtres! demandez-leur par quels moyens ils élevèrent leur fortune, alors qu'*idolâtres*, peu nombreux et pauvres, ils vinrent des déserts tartares camper dans ces riches contrées; demandez si ce fut par l'islamisme, jusque-là méconnu par eux, qu'ils vainquirent les Grecs, les Arabes, ou si ce fut par le courage, la prudence, la modération, l'esprit d'union, vraies *puissances de l'état social*. Alors le sultan lui-même rendait la justice et veillait à la discipline; alors étaient punis le juge prévaricateur, le gouverneur concussionnaire, et la multitude vivait dans l'aisance; le cultivateur était garanti des rapines du janissaire, et les campagnes prospéraient; les routes publiques étaient assurées, et le commerce répandait l'abondance. Vous étiez des brigands ligués, mais entre vous, vous étiez justes : vous subjuguiez les peuples, mais vous ne les opprimiez pas. Vexés par leurs princes, ils préféreraient d'être vos tributaires. « Que m'importe, disait le chrétien, que *mon maître aime ou brise les images, pourvu qu'il me rende justice? Dieu jugera sa doctrine aux cieux.* »

Vous étiez sobres et endurcis; vos ennemis étaient énervés et lâches : vous étiez savants dans l'art des combats; vos ennemis en avaient perdu les principes : vos chefs étaient expérimentés, vos soldats aguerris, dociles : le butin excitait l'ardeur; la bravoure était récompensée; la lâcheté, l'indiscipline punies; et tous les ressorts du cœur humain étaient en activité : ainsi vous vainquîtes cent nations, et d'une foule de royaumes conquis vous fondâtes un immense empire.

Mais d'autres mœurs ont succédé; et dans les revers qui les accompagnent, ce sont encore les lois de la nature qui agissent. Après avoir dévoré vos ennemis, votre cupidité, toujours allumée, a réagi sur son propre foyer; et concentrée dans votre sein, elle vous a dévorés vous-mêmes. Devenus riches, vous vous êtes divisés pour le partage et la jouissance; et le désordre s'est introduit dans toutes les classes de votre société. Le sultan, enivré de sa grandeur, a méconnu l'objet de ses fonctions; et tous les vices du pouvoir arbitraire se sont développés. Ne rencontrant jamais d'obstacles à ses goûts, il est devenu un être dépravé; homme faible et orgueilleux, il a repoussé de lui le peuple, et la voix du peuple ne l'a plus instruit et guidé. Ignorant, et pourtant flatté, il a négligé toute instruction, toute étude, et il est tombé dans l'incapacité; devenu inapte aux affaires, il en a jeté le fardeau sur des mercenaires, et les mercenaires l'ont trompé. Pour satisfaire leurs propres passions, ils ont stimulé, étendu les siennes; ils ont agrandi ses besoins, et son luxe énorme a tout consumé; il ne lui a plus suffi de la table frugale, des vêtements modestes, de l'habitation simple de ses aïeux : pour satisfaire à son faste, il a fallu épuiser la mer et la terre, faire venir du pôle les plus rares fourrures, de l'équateur les plus chers tissus; il a dévoré dans un mets l'impôt d'une ville; dans l'entretien d'un jour, le revenu d'une province. Il s'est investi d'une armée de femmes, d'eunuques, de satellites. On lui a dit que la vertu des rois était la libéralité, la magnificence; et les trésors des peuples ont été livrés aux mains des adulateurs. A l'imitation du maître, les esclaves ont aussi voulu avoir des maisons superbes, des meubles d'un travail exquis, des tapis brodés à grands frais, des vases d'or et d'argent pour les plus vils usages, et toutes les richesses de l'empire se sont englouties dans le *Sérai*.

Pour suffire à ce luxe effréné, les *esclaves* et les *femmes* ont vendu leur crédit, et la vénalité a introduit une dépravation générale : ils ont vendu la faveur suprême au visir, et le visir a vendu l'empire. Ils ont vendu la loi au *cadi*, et le *cadi* a vendu la jus-

tica. Ils ont vendu au prêtre l'autel ; et le prêtre a vendu les cieux ; et l'or conduisant à tout, l'on a tout fait pour obtenir l'or : pour l'or, l'ami a trahi son ami ; l'enfant, son père ; le serviteur, son maître ; la femme, son honneur ; le marchand, sa conscience ; et il n'y a plus eu dans l'État ni bonne foi, ni mœurs, ni concorde, ni force.

Et le pacha, qui a payé le gouvernement de sa province, l'a considérée comme une ferme, et il y a exercé toute concussion. A son tour il a vendu la perception des impôts, le commandement des troupes, l'administration des villages ; et comme tout emploi a été passager, la rapine, répandue de grade en grade, a été hâtive et précipitée. Ledouanier a rançonné le marchand, et le négoce s'est anéanti ; l'aga a dépouillé le cultivateur, et la culture s'est amoindrie. Dépourvu d'avances, le laboureur n'a pu semer : l'impôt est survenu, il n'a pu payer ; on l'a menacé du bâton, il a emprunté ; le numéraire, faute de sûreté, s'est trouvé caché ; l'intérêt a été énorme, et l'usure du riche a aggravé la misère de l'ouvrier.

Et des accidents de saison, des sécheresses excessives ayant fait manquer les récoltes, le gouvernement n'a fait pour l'impôt ni délai ni grâce ; et la détresse s'appesantissant sur un village, une partie de ses habitants a fui dans les villes ; et leur charge, reversée sur ceux qui ont demeuré, a consommé leur ruine, et le pays s'est dépeuplé.

Et il est arrivé que, poussés à bout par la tyrannie et l'outrage, des villages se sont révoltés ; et le pacha s'en est réjoui : il leur a fait la guerre, il a pris d'assaut leurs maisons, pillé leurs meubles, enlevé leurs animaux ; et quand la terre a demeuré déserte, *Que m'importe ?* a-t-il dit, *je m'en vais demain.*

Et la terre manquant de bras, les eaux du ciel ou des torrents débordés ont séjourné en marécages ; et sous ce climat chaud, leurs exhalaisons putrides ont causé des épidémies, des pestes, des maladies de toute espèce ; et il s'en est suivi un surcroît de dépopulation, de pénurie et de ruine.

Oh ! qui dénombrera tous les maux de ce régime tyrannique !

Tantôt les pachas se font la guerre, et pour leurs querelles personnelles les provinces d'un État identique sont dévastées. Tantôt, redoutant leurs maîtres, ils tendent à l'indépendance, et attirent sur leurs sujets les châtimens de leur révolte. Tantôt, redoutant ces sujets, ils appellent et soudoient des étrangers, et pour se les affliger, ils leur permettent tout brigandage. En un lieu, ils intentent un procès à un homme riche, et le dépouillent sur un faux prétexte ; en un autre, ils apostent de faux témoins,

et imposent une contribution pour un délit imaginaire : partout ils excitent la haine des sectes, provoquent leurs délations pour en retirer des *avanies* ; ils extorquent les biens, frappent les personnes ; et quand leur avarice imprudente a entassé en un monceau toutes les richesses d'un pays, le gouvernement, par une perfidie exécrationnelle, feignant de venger le peuple opprimé, attire à lui sa dépouille dans celle du coupable, et verse inutilement le sang pour un crime dont il est complice.

O scélérats, monarques ou ministres, qui vous jouez de la vie et des biens du peuple ! est-ce vous qui avez donné le souffle à l'homme, pour le lui ôter ? est-ce vous qui faites naître les produits de la terre, pour les dissiper ? fatiguez-vous à sillonner le champ ? endurez-vous l'ardeur du soleil et le tourment de la soif, à couper la moisson, à battre la gerbe ? veillez-vous à la rosée nocturne comme le pasteur ? traversez-vous les déserts comme le marchand ? Ah ! en voyant la cruauté et l'orgueil des puissans, j'ai été transporté d'indignation, et j'ai dit dans ma colère : Eh quoi ! il ne s'élèvera pas sur la terre des hommes qui vengent les peuples et punissent les tyrans ! Un petit nombre de brigands dévorent la multitude, et la multitude se laisse dévorer ! O peuples avilis ! connaissez vos droits ! Toute autorité vient de vous, toute puissance est la vôtre. Vainement les rois vous commandent de *par Dieu* et de *par leur lance*, soldats, restez immobiles : puisque Dieu *soutient* le *sullan*, votre secours est inutile ; puisque son épée lui suffit, il n'a pas besoin de la vôtre : voyons ce qu'il peut par lui-même.... Les soldats ont baissé les armes ; et voilà les *maîtres du monde* faibles comme le dernier de *leurs sujets* ! Peuples ! sachez donc que ceux qui vous gouvernent sont vos *chefs* et non pas vos *maîtres*, vos *représentés* et non pas vos *propriétaires* ; qu'ils n'ont d'autorité sur vous que par vous et pour votre avantage ; que vos richesses sont à vous, et qu'ils vous en sont *comptables* ; que rois ou sujets, Dieu a fait tous les hommes *égaux*, et que nul des mortels n'a droit d'opprimer son semblable.

Mais cette nation et ses chefs ont méconnu ces vérités saintes.... Eh bien ! ils subiront les conséquences de leur aveuglement.... L'arrêt en est porté ; le jour approche où ce colosse de puissance, brisé, s'écroulera sous sa propre masse : oui, j'en jure par les *ruines de tant d'empires détruits* ! l'empire du *Croissant* subira le sort des États dont il a imité le régime. Un peuple étranger chassera les sultans de leur métropole ; le *trône d'Orkhan* sera renversé, le *dernier rejeton de sa race* sera retranché, et la horde des *Oguzians*, privée de chef, se dispersera

comme celle des *Nogais* : dans cette dissolution, les peuples de l'empire, déliés du joug qui les rassemblait, reprendront leurs anciennes distinctions, et une anarchie générale surviendra comme il est arrivé dans l'empire des *sophis*, jusqu'à ce qu'il s'élève chez l'Arabe, l'Arménien ou le Grec, des législateurs qui recomposent de nouveaux États.... Oh! s'il se trouvait sur la terre des hommes profonds et hardis! quels éléments de grandeur et de gloire!.... Mais déjà l'heure du destin sonne. Le cri de la guerre frappe mon oreille, et la catastrophe va commencer. Vainement le sultan oppose ses armées; ses guerriers ignorants sont battus, dispersés : vainement il appelle *ses sujets*; les cœurs sont glacés; les sujets répondent : *Cela est écrit; et qu'importe qui soit notre maître? nous ne pouvons perdre à changer.* Vainement les vrais croyants invoquent les cieux et le prophète : le prophète est mort, et les cieux, sans pitié, répondent : « Cessez de nous invoquer; vous avez fait vos maux, guérissez-les vous-mêmes. La nature a établi des lois, c'est à vous de les pratiquer : observez, raisonnez, profitez de l'expérience. C'est la folie de l'homme qui le perd, c'est à sa sagesse de le sauver. Les peuples sont ignorants, qu'ils s'instruisent; leurs chefs sont pervers, qu'ils se corrigent et s'améliorent; » car tel est l'arrêt de la nature : *puisque les maux des sociétés viennent de la cupidité et de l'ignorance, les hommes ne cesseront d'être tourmentés qu'ils ne soient éclairés et sages; qu'ils ne pratiquent l'art de la justice, fondé sur la connaissance de leurs rapports et des lois de leur organisation.*

CHAPITRE XIII.

L'espèce humaine s'améliorera-t-elle?

A ces mots, oppressé du sentiment douloureux dont m'accabla leur sévérité : Malheur aux nations! m'écriai-je en fondant en larmes; malheur à moi-même! Ah! c'est maintenant que j'ai désespéré du bonheur de l'homme. Puisque ses maux procèdent de son cœur, puisque lui seul peut y porter remède, malheur à jamais à son existence! Qui pourra, en effet, mettre un frein à la cupidité du fort et du puissant? Qui pourra éclairer l'ignorance du faible? Qui instruira la multitude de ses droits, et forcera les chefs de remplir leurs devoirs? Ainsi la race des hommes est pour toujours dévouée à la souffrance! Ainsi l'individu ne cessera d'opprimer l'individu, une nation d'attaquer une autre nation; et jamais il ne renâtra pour ces contrées des jours de prospérité et de gloire. Hélas! des conquérants viendront; ils chasseront les oppresseurs et s'établiront à leur place; mais suc-

cédant à leur pouvoir, ils succéderont à leur rapacité, et la terre aura changé de tyrans sans changer de tyrannie.

Alors me tournant vers le Génie : O Génie! lui dis-je, le désespoir est descendu dans mon âme : en connaissant la nature de l'homme, la *perversité de ceux qui gouvernent* et l'*avilissement* de ceux qui sont gouvernés, m'ont dégoûté de la vie; et quand il n'est de choix que d'être complice ou victime de l'oppression, que reste-t-il à l'homme vertueux, que de joindre sa cendre à celle des tombeaux!

Et le Génie gardant le silence, me fixa d'un regard sévère mêlé de compassion; et après quelques instants il reprit : Ainsi, c'est à mourir que la vertu réside! L'homme pervers est infatigable à consommer le crime, et l'homme juste se rebute au premier obstacle à faire le bien!.... Mais tel est le cœur humain; un succès l'enivre de confiance, un revers l'abat et le consterne : toujours entier à la sensation du moment, il ne juge point des choses par leur nature, mais par l'élan de sa passion. Homme qui désespères du genre humain, sur quel calcul profond de faits et de raisonnements as-tu établi ta sentence? As-tu scruté l'organisation de l'être sensible, pour déterminer avec précision si les mobiles qui le portent au bonheur sont essentiellement plus faibles que ceux qui l'en repoussent? Ou bien, embrassant d'un coup d'œil l'histoire de l'espèce, et jugeant du futur par l'exemple du passé, as-tu constaté que tout progrès lui est impossible? Réponds! depuis leur origine, les sociétés n'ont-elles fait aucun pas vers l'instruction et un meilleur sort? Les hommes sont-ils encore dans les forêts, manquant de tout, ignorants, féroces, stupides? Les nations sont-elles encore toutes à ces temps où, sur le globe, l'œil ne voyait que des brigands brutes ou des brutes esclaves? Si, dans un temps, dans un lieu, des individus sont devenus meilleurs, pourquoi la masse ne s'améliorerait-elle pas? Si des sociétés partielles se sont perfectionnées, pourquoi ne se perfectionnerait pas la société générale? Et si les premiers obstacles sont franchis, pourquoi les autres seraient-ils insurmontables?

Voudrais-tu penser que l'espèce va se détériorer? Garde-toi de l'illusion et des paradoxes du *misanthrope* : l'homme mécontent du présent, suppose au passé une perfection mensongère, qui n'est que le masque de son chagrin. Il loue les morts en haine des vivants, il bat les enfants avec les ossements de leurs pères.

Pour démontrer une prétendue perfection rétrograde, il faudrait démentir le témoignage des faits et de la raison; et s'il reste aux faits passés de

l'équivoque, il faudrait démentir le fait subsistant de l'organisation de l'homme; il faudrait prouver qu'il naît avec un usage éclairé de ses sens; qu'il sait, sans expérience, distinguer du poison l'aliment; que l'enfant est plus sage que le vieillard, l'aveugle plus assuré dans sa marche que le clairvoyant, que l'homme civilisé est plus malheureux que l'anthropophage; en un mot, qu'il n'existe pas d'échelle progressive d'expérience et d'instruction.

Jeune homme, crois-en la voix des tombeaux et le témoignage des monuments : des contrées sans doute ont déchu de ce qu'elles furent à certaines époques; mais si l'esprit sondait ce qu'alors même furent la sagesse et la félicité de leurs habitants, il trouverait qu'il y eut dans leur gloire moins de réalité que d'éclat; il verrait que dans les anciens États, même les plus vantés, il y eut d'énormes vices, de cruels abus, d'où résulta précisément leur fragilité; qu'en général les principes des gouvernements étaient atroces; qu'il régnait de peuple à peuple un brigandage insolent, des guerres barbares, des haines implacables; que le droit naturel était ignoré; que la moralité était pervertie par un fanatisme insensé, par des superstitions déplorables; qu'un songe, qu'une vision, un oracle, causaient à chaque instant de vastes commotions : et peut-être les nations ne sont-elles pas encore bien guéries de tant de maux; mais du moins l'intensité en a diminué, et l'expérience du passé n'a pas été totalement perdue. Depuis trois siècles surtout, les lumières se sont accrues, propagées; la civilisation, favorisée de circonstances heureuses, a fait des progrès sensibles; les inconvénients mêmes et les abus ont tourné à son avantage; car si les conquêtes ont trop étendu les États, les peuples, en se réunissant sous un même joug, ont perdu cet esprit d'isolement et de division qui les rendait tous ennemis : si les pouvoirs se sont concentrés, il y a eu dans leur gestion plus d'ensemble et plus d'harmonie : si les guerres sont devenues plus vastes dans leurs masses, elles ont été moins meurtrières dans leurs détails : si les peuples y ont porté moins de personnalité, moins d'énergie, leur lutte a été moins sanguinaire, moins acharnée; ils ont été moins libres, mais moins turbulents; plus amollis, mais plus pacifiques. Le despotisme même les a servis; car si les gouvernements ont été plus absolus, ils ont été moins inquiets et moins orageux; si les trônes ont été des propriétés, ils ont excité, à titre d'héritage, moins de dissensions, et les peuples ont eu moins de secousses; si enfin les despotes, jaloux et mystérieux, ont interdit toute connaissance de leur administration, toute concurrence au maniement des affaires, les passions, écar-

tées de la carrière politique, se sont portées vers les arts, les sciences naturelles, et la sphère des idées en tout genre s'est agrandie : l'homme, livré aux études abstraites, a mieux saisi sa place dans la nature, ses rapports dans la société; les principes ont été mieux discutés, les fins mieux connues, les lumières plus répandues, les individus plus instruits, les mœurs plus sociales, la vie plus douce : en masse, l'espèce, surtout dans certaines contrées, a sensiblement gagné; et cette amélioration désormais ne peut que s'accroître, parce que ses deux principaux obstacles, ceux-là mêmes qui l'avaient rendue jusque-là si lente et quelquefois rétrograde, la difficulté de transmettre et de communiquer rapidement les idées, sont enfin levés.

En effet, chez les anciens peuples, chaque canton, chaque cité par la *différence de son langage*, étant isolé de tout autre, il en résultait un chaos favorable à l'ignorance et à l'anarchie. Il n'y avait point de communication d'idées, point de participation d'invention, point d'harmonie d'intérêts ni de volontés, point d'unité d'action, de conduite : en outre, tout moyen de répandre et de transmettre les idées se réduisant à *la parole fugitive et limitée, à des écrits longs d'exécution, dispendieux et rares*, il s'ensuivait empêchement de toute instruction pour le présent, perte d'expérience de génération à génération, instabilité, rétrogradation de lumières, et perpétuité de chaos et d'enfance.

Au contraire, dans l'état moderne, et surtout dans celui de l'Europe, de grandes nations ayant contracté l'alliance d'un même langage, il s'est établi de vastes communautés d'opinions; les esprits se sont rapprochés, les cœurs se sont entendus; il y a eu accord de pensées, unité d'action : ensuite *un art sacré, un don divin du génie, l'imprimerie*, ayant fourni le moyen de répandre, de communiquer en un même instant une même idée à des millions d'hommes, et de la fixer d'une manière durable, sans que la puissance des tyrans pût l'arrêter ni l'anéantir, ils s'est formé une masse progressive d'instruction, une atmosphère croissante de lumières, qui désormais assure solidement l'amélioration. Et cette amélioration devient un effet nécessaire des lois de la nature; car par *la loi de la sensibilité*, l'homme tend aussi invinciblement à *se rendre heureux*, que le feu à monter, que la pierre à graviter, que l'eau à se niveler. Son obstacle est son ignorance, qui l'égare dans les moyens, qui le trompe sur les effets et les causes. A force d'expérience il s'éclairera, à force d'erreurs il se redressera; il deviendra sage et bon, *parce qu'il est de son intérêt de l'être*; et dans une nation, les idées se communiquant, des

classes entières seront instruites, et la science deviendra vulgaire; et tous les hommes connaîtront quels sont les principes du bonheur individuel et de la félicité publique; ils sauront quels sont leurs rapports, leurs droits, leurs devoirs dans l'ordre social; ils apprendront à se garantir des illusions de la cupidité; ils concevront que la *morale* est une *science physique*, composée, il est vrai, d'éléments compliqués dans leur jeu, mais simples et invariables dans leur nature, parce qu'ils sont les éléments mêmes de l'organisation de l'homme. Ils sentiront qu'ils doivent être *modérés* et *justes*, parce que là est l'avantage et la sûreté de chacun; que vouloir jouir aux dépens d'autrui est un faux calcul d'ignorance, parce que de là résultent des représailles, des haines, des vengeances, et que l'improbité est l'effet constant de la sottise.

Les particuliers sentiront que le bonheur individuel est lié au bonheur de la société;

Les faibles, que, loin de se diviser d'intérêts, ils doivent s'unir, parce que l'égalité fait leurs forces;

Les riches, que la mesure des jouissances est bornée par la constitution des organes, et que l'ennui suit la satiété;

Le pauvre, que c'est dans l'emploi du temps et la paix du cœur que consiste le plus haut degré du bonheur de l'homme.

Et l'opinion publique atteignant les rois jusque sur leurs trônes, les forcera de se contenir dans les bornes d'une autorité régulière.

Le hasard même servant les nations, leur donnera tantôt *des chefs incapables, qui, par faiblesse, les laisseront devenir libres*; tantôt *des chefs éclairés qui, par vertu, les affranchiront*.

Et alors qu'il existera sur la terre de *grands individus, des corps de nations éclairées et libres*, il arrivera à l'espèce ce qui arrive à ses éléments: la communication des lumières d'une portion s'étendra de proche en proche, et gagnera le tout. *Par la loi de l'imitation, l'exemple d'un premier peuple sera suivi par les autres; ils adopteront son esprit, ses lois*. Les despotes mêmes voyant qu'ils ne peuvent plus maintenir leur pouvoir sans la justice et la bienfaisance, adouciront leur régime par besoin, par rivalité; et la civilisation deviendra générale.

Et il s'établira de peuple à peuple un *équilibre de forces* qui les contenant tous dans le respect de leurs droits réciproques, fera cesser leurs barbares usages de guerre, et soumettra à *des voies civiles le jugement de leurs contestations*; et l'espèce entière deviendra une *grande société*, une

même *famille* gouvernée par un même esprit, par de communes lois, et jouissant de toute la félicité dont la nature humaine est capable.

Ce grand travail sans doute sera long, parce qu'il faut qu'un même mouvement se propage dans un corps immense, qu'un même levain assimile une énorme masse de parties hétérogènes; mais enfin ce mouvement s'opérera, et déjà les présages de cet avenir se déclarent. Déjà la *grande société*, parcourant dans sa marche les mêmes phases que les *sociétés partielles*, s'annonce pour tendre aux mêmes résultats. Dissoute d'abord en toutes ses parties, elle a vu longtemps ses membres sans cohésion; et l'isolement général des peuples forma son *premier âge d'anarchie et d'enfance*: partagée ensuite au hasard en sections irrégulières d'États et de royaumes, elle a subi les fâcheux effets de l'extrême *inégalité* des richesses, des conditions; et l'*aristocratie des grands empires* a formé son *second âge*: puis, ces *grands privilégiés* se disputant la prédominance, elle a parcouru la période du *choc des factions*. Et maintenant les partis, las de leurs discordes, sentant le besoin des lois, soupirent après l'époque de l'ordre et de la paix. Qu'il se montre un *chef vertueux*, qu'un *peuple puissant et juste* paraisse, et la terre l'élève au pouvoir suprême: la terre attend un *peuple législateur*; elle le désire et l'appelle, et mon cœur l'entend.... Et tournant la tête du côté de l'occident: Oui, continua-t-il, déjà un bruit sourd frappe mon oreille: un cri de *liberté*, prononcé sur des rives lointaines, a retenti dans l'ancien continent. A ce cri, un murmure secret contre l'oppression s'élève chez une grande nation; une inquiétude salutaire l'alarme sur sa situation; elle s'interroge sur ce qu'elle est, sur ce qu'elle devrait être; et surprise de sa faiblesse, elle recherche quels sont ses droits, ses moyens; quelle a été la conduite de ses chefs.... Encore un jour, une réflexion.... et un mouvement immense va naître, un siècle nouveau va s'ouvrir! siècle d'étonnement pour le vulgaire, de surprise et d'effroi pour les tyrans, d'affranchissement pour un grand peuple, et d'espérance pour toute la terre!

CHAPITRE XIV.

Le grand obstacle au perfectionnement.

Le Génie se tut.... Cependant, prévenu de noirs sentiments, mon esprit demeura rebelle à la persuasion; mais craignant de le choquer par ma résistance, je demeurai silencieux.... Après quelque intervalle, se tournant vers moi et me fixant d'un regard perçant: Tu gardes le silence, reprit-il, et

ton cœur agite des pensées qu'il n'ose produire!... Interdit et troublé : O Génie! lui dis-je, pardonne ma faiblesse : sans doute ta bouche ne peut proférer que la vérité; mais ta céleste intelligence en saisit les traits là où mes sens grossiers ne voient que des nuages. J'en fais l'aveu : la conviction n'a point pénétré dans mon âme, et j'ai craint que mon doute ne te fût une offense.

Et qu'a le doute, répondit-il, qui en fasse un crime? L'homme est-il maître de sentir autrement qu'il n'est affecté?... Si une vérité est palpable et d'une pratique importante, plaignons celui qui la méconnaît : sa peine naîtra de son aveuglement. Si elle est incertaine, équivoque, comment lui trouver le caractère qu'elle n'a pas? Croire sans évidence, sans démonstration, est un acte d'ignorance et de sottise : le crédule se perd dans un dédale d'inconséquences; l'homme sensé examine, discute, afin d'être d'accord dans ses opinions; et l'homme de bonne foi supporte la contradiction, parce qu'elle seule fait naître l'évidence. La violence est l'argument du mensonge; et imposer d'autorité une croyance, est l'acte et l'indice d'un tyran.

Enhardi par ces paroles : O Génie, répondis-je, puisque ma raison est libre, je m'efforce en vain d'accueillir l'espoir flatteur dont tu la consoles : l'âme vertueuse et sensible se livre aisément aux rêves du bonheur, mais sans cesse une réalité cruelle la réveille à la souffrance et à la misère : plus je médite sur la nature de l'homme, plus j'examine l'état présent des sociétés, moins un monde de sagesse et de félicité me semble possible à réaliser. Je parcours de mes regards toute la face de notre hémisphère : en aucun lieu je n'aperçois le germe, ou ne pressens le mobile d'une heureuse révolution. L'Asie entière est ensevelie dans les plus profondes ténèbres. Le Chinois, avili par le *despotisme* du bambou, aveuglé par la superstition astrologique, entravé par un code immuable de gestes, par le vice radical d'une langue et surtout d'une écriture mal construites, ne m'offre, dans sa civilisation avortée, qu'un peuple automate. L'Indien, accablé de préjugés, enchaîné par les liens sacrés de ses castes, végète dans une apathie incurable. Le Tartare, errant ou fixé, toujours ignorant et féroce, vit dans la barbarie de ses aïeux. L'Arabe, doué d'un génie heureux, perd sa force et le fruit de sa vertu dans l'anarchie de ses tribus et la jalousie de ses familles. L'Africain, dégradé de la condition d'homme, semble voué sans retour à la servitude. Dans le Nord, je ne vois que des serfs avilis, que des peuples *troupeaux*, dont se jouent de grands *propriétaires*. Partout l'ignorance, la tyrannie, la misère, ont frappé de stu-

peur les nations; et les habitudes vicieuses dépravant les sens naturels, ont détruit jusqu'à l'instinct du bonheur et de la vérité : il est vrai que dans quelques contrées de l'Europe, la raison a commencé de prendre un premier essor; mais là même, les lumières des particuliers sont-elles communes aux nations? l'habileté des gouvernements a-t-elle tourné à l'avantage des peuples? Et ces peuples qui se disent policés, ne sont-ils pas ceux qui, depuis trois siècles, remplissent la terre de leurs injustices? ne sont-ce pas eux qui, sous des prétextes de commerce, ont dévasté l'Inde, dépeuplé le nouveau continent, et soumettent encore aujourd'hui l'Afrique au plus barbare des esclavages? La liberté naît-elle du sein des tyrans, et la justice sera-t-elle rendue par des mains spoliatrices et avarés? O Génie! j'ai vu les pays civilisés, et l'illusion de leur sagesse s'est dissipée devant mes regards : j'ai vu les richesses entassées dans quelques mains, et la multitude pauvre et dénuée : j'ai vu tous les droits, tous les pouvoirs concentrés dans certaines *classes*, et la masse des peuples passive et précaire : j'ai vu des *maisons de prince*, et point de *corps de nation*; des intérêts de *gouvernement*, et point d'intérêt ni d'esprit publics : j'ai vu que toute la science de ceux qui commandent consistait à *opprimer prudemment*; et la servitude raffinée des peuples policés m'a paru plus irremédiable.

Un obstacle surtout, ô Génie! a profondément frappé ma pensée : en portant mes regards sur le globe, je l'ai vu partagé en vingt systèmes de cultes différents : chaque nation a reçu ou s'est fait des opinions religieuses opposées; et chacune s'attribuant exclusivement la vérité, veut croire toute autre en erreur. Or si, comme il est de fait, dans leur discordance, le grand nombre des hommes se trompe, et se trompe de bonne foi, il s'ensuit que notre esprit se *persuade du mensonge comme de la vérité*; et alors, quel moyen de l'éclairer? Comment dissiper le préjugé qui d'abord a saisi l'esprit? Comment, surtout, écarter son bandeau, quand le premier article de chaque croyance, le premier dogme de toute religion, est la proscription absolue du *doute*, l'*interdiction de l'examen*, l'*abnégation* de son propre jugement? Que fera la vérité pour être reconnue? Si elle s'offre avec les preuves du raisonnement, l'homme pusillanime récuse sa conscience; si elle invoque l'autorité des puissances célestes, l'homme préoccupé lui oppose une autorité du même genre, et traite toute innovation de blasphème. Ainsi l'homme, dans son aveuglement, rivant sur lui-même ses fers, s'est à jamais livré sans défense au jeu de son ignorance et de ses passions. Pour dissoudre des

entraves si fatales, il faudrait un concours inouï d'heureuses circonstances; il faudrait qu'une nation entière, guérie du délire de la superstition, fût inaccessible aux impulsions du fanatisme; qu'affranchi du joug d'une fausse doctrine, un peuple s'imposât lui-même celui de la vraie morale et de la raison; qu'il fût à la fois *hardi* et *prudent*, instruit et docile; que chaque individu connaissant ses droits, n'en transgressât pas la limite; que le pauvre sût résister à la séduction, le riche à l'avarice; qu'il se trouvât des chefs désintéressés et justes; que les oppresseurs fussent saisis d'un esprit de démence et de vertige; que le *peuple* recouvrant ses pouvoirs, sentît qu'il ne les peut exercer, et qu'il se constituât des organes; que créateur de ses magistrats, il sût à la fois les censurer et les respecter; que dans la réforme subite de toute une nation vivant d'abus, chaque individu disloqué souffrît patiemment les privations et le changement de ses habitudes; que cette nation enfin fût assez courageuse pour conquérir sa liberté, assez instruite pour l'affermir, assez puissante pour la défendre, assez généreuse pour la partager: et tant de conditions pourront-elles jamais se rassembler? Et lorsqu'en ses combinaisons infinies, le sort produirait enfin celle-là, en verrai-je les jours fortunés? et ma cendre ne sera-t-elle pas dès longtemps refroidie?

A ces mots, ma poitrine oppressée se refusa à la parole.... Le Génie ne me répondit point; mais j'entendis qu'il disait à voix basse: Soutenons l'espoir de cet homme; car si celui qui aime ses semblables se décourage, que deviendront les nations? Et peut-être le passé n'est-il que trop propre à flétrir le courage! Eh bien! anticipons le temps à venir; dévoilons à la vertu le siècle étonnant près de naître, afin qu'à la vue du but qu'elle désire, ranimée d'une nouvelle ardeur, elle redouble l'effort qui doit l'y porter.

CHAPITRE XV.

Le siècle nouveau.

A peine eut-il achevé ces mots, qu'un bruit immense s'éleva du côté de l'occident; et y tournant mes regards, j'aperçus à l'extrémité de la Méditerranée, dans le domaine de l'une des nations de l'Europe, un mouvement prodigieux; tel qu'au sein d'une vaste cité, lorsqu'une sédition violente éclate de toutes parts, on voit un peuple innombrable s'agiter et se répandre à flots dans les rues et les places publiques. Et mon oreille, frappée de cris poussés jusqu'aux cieux, distingua par intervalles ces phrases:

« Quel est donc ce prodige nouveau? quel est ce fléau cruel et mystérieux? Nous sommes une nation

nombreuse, et nous manquons de bras! nous avons un sol excellent, et nous manquons de denrées! nous sommes actifs, laborieux, et nous vivons dans l'indigence! nous payons des tributs énormes, et l'on nous dit qu'ils ne suffisent pas! nous sommes en paix au dehors, et nos personnes et nos biens ne sont pas en sûreté au dedans! Quel est donc l'ennemi caché qui nous dévore? »

Et des voix parties du sein de la multitude répondirent: « Élevez un étendard distinctif autour duquel se rassemblent tous ceux qui, par d'utiles travaux, entretiennent et nourrissent la société, et vous connaîtrez l'ennemi qui vous ronge. »

Et l'étendard ayant été levé, cette nation se trouva tout à coup partagée en *deux corps inégaux*, et d'un aspect contrastant: l'un, *innombrable* et presque *total*, offrait, dans la pauvreté générale des vêtements et l'air maigre et hâlé des visages, les indices de la misère et du travail; l'autre, *petit groupe*, *fraction* insensible, présentait, dans la richesse des habits chamarrés d'or et d'argent, et dans l'embonpoint des visages, les symptômes du loisir et de l'abondance.

Et considérant ces hommes plus attentivement, je reconnus que le *grand corps* était composé de laboureurs, d'artisans, de marchands, de toutes les professions laborieuses et studieuses utiles à la société, et que dans le *petit groupe* il ne se trouvait que des ministres du culte de tout grade (moines et prêtres), que des gens de finance, d'armoirie, de livrée, des chefs militaires et autres salariés du gouvernement.

Et ces deux corps en présence, front à front, s'étant considérés avec étonnement, je vis, d'un côté, naître la colère et l'indignation; de l'autre, un mouvement d'effroi; et le *grand corps* dit au *plus petit*:

« Pourquoi êtes-vous séparés de nous? N'êtes-vous donc pas de notre nombre? »

« Non, répondit le groupe: vous êtes le *peuple*; nous autres, nous sommes un corps distinct, *une classe privilégiée*, qui avons nos lois, nos usages, nos droits à part. »

LE PEUPLE.

Et de quel travail viviez-vous dans notre société?

LES PRIVILÉGIÉS.

Nous ne sommes pas faits pour travailler.

LE PEUPLE.

Comment avez-vous donc acquis tant de richesses?

LES PRIVILÉGIÉS.

En prenant le soin de vous gouverner.

LE PEUPLE.

Quoi! nous *fatiguons*, et vous *jouissez*! nous *produisons*, et vous *dissipez*! Les richesses viennent de nous, vous les absorbez, et vous appelez cela *gouverner*!..... *Classe privilégiée*, corps distinct qui nous êtes étranger, formez votre nation à part, et voyons comment vous subsisterez.

Alors le petit groupe délibérant sur ce cas nouveau, quelques hommes justes et généreux dirent : « Il faut nous rejoindre au peuple, et partager ses fardeaux; car ce sont des hommes comme nous, et nos richesses viennent d'eux. » Mais d'autres dirent avec orgueil : « Ce serait une honte de nous confondre avec la foule, elle est faite pour nous servir; ne sommes-nous pas la *race noble et pure* des conquérants de cet empire? Rappelons à cette multitude nos droits et son origine. »

LES NOBLES.

Peuple! oubliez-vous que nos ancêtres ont conquis ce pays, et que votre race n'a obtenu la vie qu'à condition de nous servir? Voilà notre contrat social; voilà le gouvernement *constitué* par l'usage et prescrit par le temps.

LE PEUPLE.

Race *pure* des conquérants! montrez-nous vos généalogies! nous verrons ensuite si ce qui dans un individu est *vol et rapine*, devient vertu dans une nation.

Et à l'instant, des voix élevées de divers côtés commencèrent d'appeler par leurs noms une foule d'individus *nobles*; et citant leur origine et leur parenté, elles racontèrent comment l'aïeul, le bisaïeul, le père lui-même, nés marchands, artisans, après s'être enrichis par des moyens quelconques, avaient acheté, à prix d'argent, la noblesse : en sorte qu'un très-petit nombre de familles étaient réellement de souche ancienne. « Voyez, disaient ces voix, voyez ces roturiers parvenus qui renient leurs parents; voyez ces recrues plébéiennes qui se croient des vétérans illustres! » Et ce fut une rumeur de risée.

Pour la détourner, quelques hommes astucieux s'écrièrent : « Peuple doux et fidèle, reconnaissez l'autorité légitime : *le roi veut, la loi ordonne.* »

LE PEUPLE.

Classe privilégiée, courtisans de la fortune, laissez les rois s'expliquer; les rois ne peuvent vouloir que le *salut* de l'immense multitude, qui est le *peuple*; la loi ne saurait être que le vœu de l'*équité*.

Alors les privilégiés militaires dirent : « La multitude ne sait obéir qu'à la force, il faut la châtier. Soldats, frappez ce peuple rebelle! »

VOLNEY.

LE PEUPLE.

Soldats, vous êtes notre sang! frappez-vous vos parents, vos frères? Si le peuple périt, qui nourrira l'armée?

Et les soldats baissant les armes, dirent : « Nous sommes aussi le peuple, montrez-nous l'ennemi! » Alors les privilégiés ecclésiastiques dirent : « Il n'y a plus qu'une ressource : le peuple est superstitieux; il faut l'effrayer par les noms de Dieu et de religion.

« *Nos chers frères! nos enfants!* Dieu nous a établis pour vous gouverner. »

LE PEUPLE.

Montrez-nous vos pouvoirs célestes.

LES PRÊTRES.

Il faut de la foi : la raison égare.

LE PEUPLE.

Gouvernez-vous sans raisonner?

LES PRÊTRES.

Dieu veut la paix : la religion prescrit l'obéissance.

LE PEUPLE.

La paix suppose la justice; l'obéissance veut la conviction d'un devoir.

LES PRÊTRES.

On n'est ici-bas que pour souffrir.

LE PEUPLE.

Montrez-nous l'exemple.

LES PRÊTRES.

Vivrez-vous sans dieux et sans rois?

LE PEUPLE.

Nous voulons vivre sans oppresseurs.

LES PRÊTRES.

Il vous faut des *médiateurs*, des *intermédiaires*.

LE PEUPLE.

Médiateurs près de *Dieu* et des *rois*, *courtisans* et *prêtres*, vos services sont trop dispendieux; nous traiterons désormais directement nos affaires.

Et alors le petit groupe dit : « *Tout est perdu, la multitude est éclatée.* »

Et le peuple répondit : « Tout est sauvé; car si nous sommes éclairés, nous n'abuserons pas de notre force : nous ne voulons que nos droits. Nous avons des ressentiments, nous les oublions : nous étions esclaves, nous pourrions commander; nous ne voulons qu'être libres, et la *liberté* n'est que la *justice*.

CHAPITRE XVI.

Un peuple libre et législateur.

Alors considérant que toute puissance publique était suspendue, que le régime habituel de ce peuple

cessait tout à coup, je fus saisi d'effroi par la pensée qu'il allait tomber dans la dissolution de l'anarchie; mais tout à coup des voix s'élevèrent et dirent :

« Ce n'est pas assez de nous être affranchis des parasites et des oppresseurs, il faut empêcher qu'il n'en renaisse. Nous sommes *hommes*, et l'expérience nous a trop appris que chacun de nous tend sans cesse à dominer et à jouir aux dépens d'autrui. Il faut donc nous prémunir contre un penchant auteur de discorde; il faut établir des *règles certaines* de nos *actions* et de nos *droits* : or la *connaissance* de ces droits, le *jugement* de ces actions sont des choses abstraites, difficiles, qui exigent tout le temps et toutes les facultés d'un homme. Occupés chacun de nos travaux, nous ne pouvons vaquer à de telles études, ni exercer par nous-mêmes de telles fonctions. Choisissons donc parmi nous quelques hommes dont ce soit l'emploi propre. *Déléguons-leur* nos pouvoirs communs pour nous créer un gouvernement et des lois; constituons-les *représentants* de nos *volontés* et de nos *intérêts*. Et afin qu'en effet ils en soient une représentation aussi exacte qu'il sera possible, choisissons-les *nombreux et semblables à nous*, pour que la diversité de nos volontés et de nos intérêts se trouve rassemblée en eux. »

Et ce peuple ayant choisi dans son sein une troupe nombreuse d'hommes qu'il jugea propres à son dessein, il leur dit : « Jusqu'ici nous avons vécu en une *société formée au hasard*, sans *clauses fixes*, sans conventions libres, sans stipulation de droits, sans engagements réciproques; et une foule de désordres et de maux ont résulté de cet état précaire. Aujourd'hui nous voulons, de dessein réfléchi, former un contrat régulier; nous vous avons choisis pour en dresser les articles : examinez donc avec maturité quelles doivent être ses bases et ses conditions; recherchez avec soin *quel est le but*, quels sont les principes *de toute association* : connaissez les *droits* que chaque membre y porte, les facultés qu'il y *engage*, et celles qu'il y doit conserver : tracez-nous des *règles* de conduite, des *lois* équitables : dressez-nous un système nouveau de gouvernement; car nous sentons que les principes qui nous ont guidés jusqu'à ce jour, sont vicieux. Nos pères ont marché dans des sentiers d'*ignorance*, et l'*habitude* nous a égarés sur leurs pas : tout s'est fait par violence, par fraude, par séduction, et les vraies lois de la morale et de la raison sont encore obscures; démêlez-en donc le chaos, découvrez-en l'enchaînement, publiez-en le code, et nous nous y conformerons. »

Et ce peuple éleva un trône immense en forme de pyramide; et y faisant asseoir les hommes qu'il avait

choisis, il leur dit : « Nous vous élevons aujourd'hui au-dessus de nous, afin que vous découvriez mieux l'ensemble de nos rapports, et que vous soyez hors de l'atteinte de nos passions.

« Mais souvenez-vous que vous êtes nos semblables; que le pouvoir que nous vous conférons est à nous; que nous vous le donnons en dépôt, non en propriété ni en héritage; que les lois que vous ferez, vous y serez les premiers soumis; que demain vous redescendrez parmi nous, et que nul droit ne vous sera acquis, que celui de l'estime et de la reconnaissance. Et pensez de quel tribut de gloire l'univers, qui révere *tant d'apôtres d'erreur*, honorera la *première assemblée d'hommes raisonnables* qui aura solennellement déclaré les principes immuables de la justice, et consacré, à la face des tyrans, les droits des nations! »

CHAPITRE XVII.

Base universelle de tout droit et de toute loi.

Alors les *hommes choisis* par le peuple pour rechercher les vrais principes de la morale et de la raison, procédèrent à l'objet sacré de leur mission; et après un long examen ayant découvert un principe universel et fondamental, il s'éleva un législateur qui dit au peuple : « Voici la *base primordiale*, l'origine *physique* de toute justice et de tout droit.

« *Quelle que soit la puissance active, la cause motrice qui régit l'univers ayant donné à tous les hommes les mêmes organes, les mêmes sensations, les mêmes besoins*, elle a, par ce fait même, *déclaré* qu'elle leur *donnait à tous les mêmes droits* à l'usage de ses biens, et que *tous les hommes sont égaux dans l'ordre de la nature*.

« En second lieu, de ce qu'elle a donné à chacun des *moyens suffisants* de pourvoir à son existence, il résulte avec évidence qu'elle les a tous constitués *indépendants* les uns des autres; qu'elle les a créés *libres*; que nul n'est soumis à autrui; que chacun est *propriétaire absolu* de son être.

« Ainsi l'*égalité* et la *liberté* sont deux *attributs essentiels de l'homme*; deux *lois* de la Divinité, *inabrogeables* et *constitutives* comme les *propriétés* physiques des éléments.

« Or, de ce que tout individu est *maître absolu* de sa personne, il s'ensuit que la *liberté* pleine de son *consentement* est une condition inséparable de tout contrat et de tout engagement.

« Et de ce que tout individu est *égal* à un autre, il suit que la *balance* de ce qui est rendu à ce qui

est donné, doit être rigoureusement en *équilibre* : en sorte que l'idée de liberté contient essentiellement celle de *justice*, qui naît de l'*égalité*.

« L'*égalité* et la *liberté* sont donc les *bases physiques* et inaltérables de toute *réunion d'hommes en société*, et, par suite, le *principe nécessaire* et *régénérateur* de toute loi et de tout système de gouvernement régulier.

« C'est pour avoir dérogé à cette base que chez vous, comme chez tout peuple, se sont introduits les désordres qui vous ont enfin soulevés. C'est en revenant à cette règle que vous pourrez les réformer, et reconstituer une association heureuse.

« Mais observez qu'il en résultera une grande secousse dans vos habitudes, dans vos fortunes, dans vos préjugés. Il faudra dissoudre des contrats vicieux, des droits abusifs; renoncer à des distinctions injustes, à de fausses propriétés; rentrer enfin un instant dans l'état de la nature. Voyez si vous saurez consentir à tant de sacrifices. »

Alors pensant à la *cupidité* inhérente au cœur de l'homme, je crus que ce peuple allait renoncer à toute idée d'amélioration.

Mais dans l'instant, une foule d'hommes généreux et des plus hauts rangs s'avancant vers le trône, y firent abjuration de *toutes leurs distinctions* et de *toutes leurs richesses*. « Ditez-nous, dirent-ils, les lois de l'*égalité* et de la *liberté*; nous ne voulons plus rien posséder qu'au titre sacré de la *justice*.

« *Égalité, justice, liberté*, voilà quel sera désormais notre code et notre étendard. »

Et sur-le-champ le peuple éleva un drapeau immense, inscrit de ces trois mots, auxquels il assigna *trois couleurs*. Et l'ayant planté sur le siège du législateur, l'étendard de la *justice universelle* flotta pour la première fois sur la terre; et le peuple dressa en avant du siège un *autel nouveau*, sur lequel il plaça une balance d'or, une épée et un livre, avec cette inscription :

A LA LOI ÉGALE, QUI JUGE ET PROTÈGE.

Puis ayant environné le siège et l'autel d'un amphithéâtre immense, cette nation s'y assit tout entière pour entendre la publication de la loi. Et des millions d'hommes levant à la fois les bras vers le ciel, firent le serment solennel de vivre *libres et justes*; de *respecter leurs droits réciproques*, leurs *propriétés*; d'*obéir à la loi et à ses agents régulièrement préposés*.

Et ce spectacle si imposant de force et de grandeur, si touchant de générosité, m'émut jusqu'aux larmes; et m'adressant au Génie : Que je vive

maintenant, lui dis-je, car désormais je puis espérer.

CHAPITRE XVIII.

Effroi et conspiration des tyrans.

Cependant, à peine le cri solennel de l'*égalité* et de la *liberté* eut-il retenti sur la terre, qu'un mouvement de trouble et de surprise s'excita au sein des nations; et d'une part, la multitude émue de désir, mais indécise entre l'espérance et la crainte, entre le sentiment de ses droits et l'habitude de ses chaînes, commença de s'agiter; d'autre part, les rois réveillés subitement du sommeil de l'indolence et du despotisme, craignirent de voir renverser leurs trônes; et partout *ces classes de tyrans civils et sacrés* qui trompent les rois et oppriment les peuples, furent saisies de rage et d'effroi; et tramant des desseins perfides : « Malheur à nous, dirent-ils, si le cri funeste de la *liberté* parvient à l'oreille de la multitude! Malheur à nous, si ce pernicieux esprit de *justice* se propage!..... » Et voyant flotter l'étendard : « Concevez-vous l'essaim de maux renfermés dans ces seules paroles? Si tous les hommes sont *égaux*, où sont nos *droits exclusifs* d'honneur et de puissance? Si tous sont ou doivent être *libres*, que deviennent nos *esclaves*, nos *serfs*, nos *propriétés*? Si tous sont *égaux* dans l'état civil, où sont nos *prérogatives de naissance*, d'*hérédité*? et que devient la *noblesse*? S'ils sont tous égaux devant Dieu, où est le besoin de *médiateurs*? et que devient le *sacerdoce*? Ah! pressons-nous de détruire un germe si fécond, si contagieux! Employons tout notre art contre cette calamité; effrayons les rois, pour qu'ils s'unissent à notre cause. Divisons les peuples, et suscitons-leur des troubles et des guerres. Occupons-les de *combats*, de *conquêtes* et de *jalousies*. A larmons-les sur la puissance de cette nation libre. Formons une grande ligue contre l'ennemi commun. Abattons cet étendard sacrilège, renversons ce trône de rébellion, et étouffons dans son foyer cet incendie de révolution. »

Et en effet, les tyrans civils et sacrés des peuples formèrent une ligue générale; entraînant sur leurs pas une multitude contrainte ou séduite, ils se portèrent d'un mouvement hostile contre la nation libre, et investirent à grands cris l'*autel* et le *trône de la loi naturelle*. « Quelle est, dirent-ils, cette doctrine hérétique et nouvelle? Quel est cet autel impie, ce culte sacrilège?... Sujets fidèles et croyants! ne semblerait-il pas que ce fût d'aujourd'hui que l'on vous découvre la vérité; que jusqu'ici vous eussiez marché dans l'erreur; que ces rebelles, plus heureux que

vous, ont seuls le privilège d'être sages! Et vous, *peuple égaré*, ne voyez-vous pas que vos nouveaux chefs vous trompent, qu'ils *altèrent* les principes de votre foi, qu'ils *renversent* la religion de vos pères? Ah! tremblez que le courroux du ciel ne s'allume, et hâtez-vous, par un prompt repentir, de réparer votre erreur. »

Mais inaccessible à la suggestion comme à la terreur, la nation libre garda le silence; et se montrant tout entière en armes, elle tint une attitude imposante.

Et le législateur dit *aux chefs des peuples* : « Si, lorsque nous marchions *un bandeau sur les yeux*, la lumière éclairait nos pas, pourquoi, aujourd'hui qu'il est levé, fuira-t-elle nos regards qui la cherchent? Si les chefs qui prescrivent aux hommes d'être clairvoyants, les trompent et les égarent, que font ceux qui ne veulent guider que des *aveugles*? Chefs des peuples! si vous possédez la vérité, faites-nous la voir : nous la recevrons avec reconnaissance; car nous la cherchons avec désir, et nous avons intérêt de la trouver : nous *sommes hommes*, et nous pouvons nous tromper; mais vous êtes hommes aussi, et vous êtes *également* faillibles. Aidez-nous donc dans ce labyrinthe où, depuis tant de siècles, erre l'humanité; aidez-nous à dissiper l'illusion de tant de préjugés et de vicieuses habitudes; concourez avec nous, dans le choc de tant d'opinions qui se disputent notre croyance, à démêler le caractère propre et distinctif de la vérité. Terminons dans un jour les combats si longs de l'erreur : établissons entre elle et la vérité une lutte solennelle : appelons les opinions des hommes de toutes les nations : convoquons l'assemblée générale des peuples; qu'ils soient juges eux-mêmes dans la cause qui leur est propre; et que dans le débat de tous les systèmes, nul défenseur, nul argument ne manquant aux préjugés ni à la raison, le sentiment d'une évidence générale et commune fasse enfin naître la concorde universelle des esprits et des cœurs. »

CHAPITRE XIX.

Assemblée générale des peuples.

Ainsi parla le législateur; et la multitude, saisie de ce mouvement qu'inspire d'abord toute proposition raisonnable, ayant applaudi, les tyrans, restés sans appui, demeurèrent confondus.

Alors s'offrit à mes regards une scène d'un genre étonnant et nouveau : tout ce que la terre compte de peuples et de nations, tout ce que les climats produisent de races d'hommes divers, accourant de toutes parts, me sembla se réunir dans une même

enceinte; et là, formant un immense congrès, distingué en groupes par l'aspect varié des costumes, des traits du visage, des teintes de la peau, leur foule innombrable me présenta le spectacle le plus extraordinaire et le plus attachant.

D'un côté je voyais l'Européen, à l'habit court et serré, au chapeau pointu et triangulaire, au menton rasé, aux cheveux blanchis de poudre; de l'autre, l'Asiatique, à la robe traînante, à la longue barbe, à la tête rase et au turban rond. Ici j'observais les peuples africains, à la peau d'ébène, aux cheveux laineux, au corps ceint de pagnes blancs et bleus, ornés de bracelets et de colliers de corail, de coquilles et de verre : là les races septentrionales, enveloppées dans leurs sacs de peau; le *Lapon*, au bonnet pointu, aux souliers de raquette; le *Samoyède*, à l'odeur forte et au corps brûlant; le *Tongouze* au bonnet cornu, portant ses idoles pendues sur son sein; le *Yakoute*, au visage piqueté; le *Calmouque*, au nez aplati, aux petits yeux renversés. Plus loin étaient le *Chinois*, au vêtement de soie, aux tresses pendantes; le *Japonais*, au sang mélangé; le *Malais*, aux grandes oreilles, au nez percé d'un anneau, au vaste chapeau de feuilles de palmier, et les habitants *taloués* des îles de l'Océan et du continent antipode. Et l'aspect de tant de variétés d'une même espèce, de tant d'inventions bizarres d'un même entendement, de tant de modifications différentes d'une même organisation, m'affecta à la fois de mille sensations et de mille pensées. Je considérais avec étonnement cette gradation de couleurs, qui de l'incarnat vif passe au brun clair, puis foncé, fumé, bronzé, olivâtre, plombé, cuivré, enfin jusqu'au noir de l'ébène et du jais; et trouvant le *Kachemirien*, au teint de roses, à côté de l'*Indou* hâlé, le *Géorgien* à côté du *Tartare*, je réfléchissais sur les effets du climat chaud ou froid, du sol élevé ou profond, marécageux ou sec, découvert ou ombragé; je comparais l'homme nain du pôle au géant des zones tempérées; le corps grêle de l'*Arabe* à l'ample corps du *Hollandais*; la taille épaisse et courte du *Samoyède* à la taille svelte du *Grec* et de l'*Esclavon*; la laine grasse et noire du *Nègre* à la soie dorée du *Danois*; la face aplatie du *Calmouque*, ses petits yeux en angle, son nez écrasé, à la face ovale et saillante, aux grands yeux bleus, au nez aquilin du *Circassien* et de l'*Abasan*. J'opposais aux toiles peintes de l'*Indien*, aux étoffes savantes de l'*Européen*, aux riches fourrures du *Sibérien*, les pagnes d'écorce, les tissus de jonc, de feuilles, de plumes, des nations sauvages, et les figures bleuâtres de serpents, de fleurs et d'étoiles dont leur peau était imprimée. Et tantôt le tableau bigarré de cette

multitude me retraçait les prairies émaillées du Nil et de l'Euphrate, lorsque après les pluies ou le débordement, des millions de fleurs naissent de toutes parts; tantôt il me représentait par son murmure et son mouvement, les essaims innombrables de sauterelles qui, du désert, viennent au printemps couvrir les plaines du *Hauran*.

Et à la vue de tant d'êtres animés et sensibles, embrassant tout à coup l'immensité des pensées et des sensations rassemblées dans cet espace; d'autre part, réfléchissant à l'opposition de tant de préjugés, de tant d'opinions, au choc de tant de passions d'hommes si mobiles, je flottais entre l'étonnement, l'admiration et une crainte secrète.... quand le législateur ayant réclamé le silence, attira toute mon attention.

« Habitants de la terre, dit-il, une *nation libre et puissante* vous adresse des paroles de *justice* et de *paix*, et elle vous offre de sûrs gages de ses intentions dans sa conviction et son expérience. Longtemps affligée des mêmes maux que vous, elle en a recherché la source; et elle a trouvé qu'ils dérivait tous de la violence et de l'injustice, érigées en lois par l'inexpérience des races passées, et maintenues par les préjugés des races présentes: alors annulant ses institutions factices et arbitraires, et remontant à l'origine de tout droit et de toute raison, elle a vu qu'il existait dans l'ordre même de l'univers, et dans la constitution physique de l'homme, des lois éternelles et immuables, qui n'attendaient que ses regards pour le rendre heureux. O hommes! élevez les yeux vers ce ciel qui vous éclaire! jetez-les sur cette terre qui vous nourrit. Quand ils vous offrent à tous les mêmes dons, quand vous avez reçu de la *puissance qui les meut* la même vie, les mêmes organes, n'en avez-vous pas reçu les mêmes droits à l'usage de ses bienfaits? Ne vous a-t-elle pas par là même *déclarés* tous *égaux* et *libres*? Quel mortel osera donc refuser à son semblable ce que lui accorde la nature? O nations! bannissons toute tyrannie et toute discorde; ne formons plus qu'une même société, qu'une grande famille; et puisque le genre humain n'a qu'une même constitution, qu'il n'existe plus pour lui qu'une loi, celle de la *nature*; qu'un même code, celui de la *raison*; qu'un même trône, celui de la *justice*; qu'un même autel, celui de l'*union*. »

Il dit; et une acclamation immense s'éleva jusqu'aux cieux: mille cris de bénédiction partirent du sein de la multitude; et les peuples, dans leurs transports, firent retentir la terre des mots d'*égalité*, de *justice*, d'*union*. Mais bientôt à ce premier mouvement en succéda un différent; bientôt les doc-

teurs, les chefs des peuples, les excitant à la dispute, je vis naître d'abord un murmure, puis une rumeur, qui se communiquant de proche en proche, devint un vaste désordre; et chaque nation élevant des prétentions exclusives, réclamait la prédominance pour son code et son opinion.

« Vous êtes dans l'erreur, se disaient les partis en se montrant du doigt les uns les autres; nous seuls possédons la vérité et la raison, nous seuls avons la vraie loi, la vraie règle de tout droit, de toute justice, le seul moyen du bonheur, de la perfection; tous les autres hommes sont des aveugles ou des rebelles. » Et il régnait une agitation extrême.

Mais le législateur ayant réclamé le silence: « Peuples, dit-il, quel mouvement de passion vous agite? Où vous conduira cette querelle? Qu'attendez-vous de cette dissension? Depuis des siècles la terre est un champ de dispute, et vous avez versé des torrents de sang pour des opinions chimériques: qu'ont produit tant de combats et de larmes? Quand le fort a soumis le faible à son opinion, qu'a-t-il fait pour la vérité et pour l'évidence? O nations! prenez conseil de votre propre sagesse! Quand, parmi vous, une contestation divise des individus, des familles, que faites-vous pour les concilier? Ne leur donnez-vous pas des arbitres? » *Oui*, s'écria unanimement la multitude. « Eh bien! donnez-en de même aux auteurs de vos dissentiments. Ordonnez à ceux qui se font vos instituteurs, et qui vous imposent leur croyance, d'en débattre devant vous les raisons. Puisqu'ils invoquent vos intérêts, connaissez comment ils les traitent. Et vous, chefs et docteurs des peuples, avant de les entraîner dans la lutte de vos systèmes, discutez-en contradictoirement les preuves. Établissons une controverse solennelle, une recherche publique de la vérité, non devant le tribunal d'un individu corruptible ou d'un parti passionné, mais en face de toutes les lumières et de tous les intérêts dont se compose l'humanité, et que le sens *naturel* de toute l'espèce soit notre arbitre et notre juge. »

CHAPITRE XX.

La recherche de la vérité.

Et les peuples ayant applaudi, le législateur dit:

« Afin de procéder avec ordre et sans confusion, laissez dans l'arène en avant de l'autel de l'*union* et de la *paix*, un spacieux demi-cercle libre; et que chaque système de religion, chaque secte élevant un étendard propre et distinctif, vienne le planter aux bords de la circonférence; que ses chefs et ses docteurs se placent autour, et que leurs sectateurs se placent à la suite sur une même ligne. »

Et le demi-cercle ayant été tracé et l'ordre publié, à l'instant il s'éleva une multitude innombrable d'étendards de toutes couleurs et de toutes formes, tels qu'en un port fréquenté de cent nations commerçantes, l'on voit aux jours de fêtes des milliers de pavillons et de flammes flotter sur une forêt de mâts. Et à l'aspect de cette diversité prodigieuse, me tournant vers le Génie : Je croyais, lui dis-je, que la terre n'était divisée qu'en huit ou dix systèmes de croyance, et je désespérais de toute conciliation : maintenant que je vois des milliers de partis différents, comment espérer la concorde?... Et cependant, me dit-il, ils n'y sont pas encore tous : et ils veulent être intolérants!...

Et à mesure que les groupes vinrent se placer, me faisant remarquer les symboles et les attributs de chacun, il commença de m'expliquer leurs caractères en ces mots :

Ce premier groupe, me dit-il, formé d'étendards verts, qui portent un *croissant*, un *bandeau* et un *sabre*, est celui des sectateurs du prophète arabe. *Dire qu'il y a un Dieu* (sans savoir ce qu'il est), *croire aux paroles d'un homme* (sans entendre sa langue), *aller dans un désert prier Dieu* (qui est partout), *laver ses mains d'eau* (et ne pas s'abstenir de sang), *jeûner le jour* (et manger de nuit), *donner l'aumône de son bien* (et ravir celui d'autrui) : tels sont les moyens de perfection institués par *Mahomet*, tels sont les cris de ralliement de ses fidèles croyants. Quiconque n'y répond pas est un réprouvé, frappé d'anathème et dévoué au glaive. *Un Dieu clément, auteur de la vie*, a donné ces lois d'oppression et de meurtre : il les a faites pour tout l'univers, quoiqu'il ne les ait révélées qu'à un homme : il les a établies de toute éternité, quoiqu'il ne les ait publiées que d'hier : elles suffisent à tous les besoins, et cependant il y a joint un volume : ce volume devait répandre la lumière, montrer l'évidence, amener la perfection, le bonheur ; et cependant, du vivant même de l'apôtre, ses pages offrant à chaque phrase des sens obscurs, ambigus, contraires, il a fallu l'expliquer, le commenter ; et ses interprètes, divisés d'opinions, se sont partagés en sectes opposées et ennemies. L'une soutient qu'*Alli* est le vrai successeur ; l'autre défend *Omar* et *Aboubekre* : celle-ci nie l'éternité du *Qôran*, celle-là la nécessité des ablutions, des prières : le *Carmate* proscrit le pèlerinage et permet le vin ; le *Hakemite* prêche la transmigration des âmes : ainsi jusqu'au nombre de soixante-douze partis, dont tu peux compter les enseignes. Dans cette opposition, chacun s'attribuant exclusivement l'évidence, et taxant les autres d'hérésie, de rébellion, a tourné contre tous son apostolat sanguinaire. Et cette religion

qui célèbre un Dieu clément et miséricordieux, auteur et père commun de tous les hommes, devenue un flambeau de discorde, un motif de meurtre et de guerre, n'a cessé depuis douze cents ans d'inonder la terre de sang, et de répandre le ravage et le désordre d'un bout à l'autre de l'ancien hémisphère.

Ces hommes remarquables par leurs énormes turbans blancs, par leurs amples manches, par leurs longs chapelets, sont les *imams*, les *mollas*, les *muphtis*, et près d'eux les *derwiches* au bonnet pointu, et les *santons* aux cheveux épars. Les voilà qui font avec véhémence la profession de foi, et commencent de disputer sur les *souillures graves* ou *légères*, sur la matière et la forme des *ablutions*, sur les attributs de Dieu et ses perfections, sur le *chattan* et les anges méchants ou bons, sur la mort, la résurrection, l'*interrogatoire* dans le tombeau, le jugement, le *passage du pont étroit comme un cheveu*, la *balance des œuvres*, les peines de l'enfer et les délices du paradis.

A côté, ce second groupe, encore plus nombreux, composé d'étendards à fond blanc, parsemés de croix, est celui des adorateurs de *Jésus*. Reconnaissant le même Dieu que les musulmans, fondant leur croyance sur les mêmes livres, admettant comme eux un premier homme qui perd tout le genre humain en mangeant une pomme, ils leur vouent cependant une sainte horreur, et par piété ils se traitent mutuellement de blasphémateurs et d'*impies*. Le grand point de leur dissension réside surtout en ce qu'après avoir admis un Dieu *un* et *indivisible*, les chrétiens le divisent ensuite en *trois* personnes, qu'ils veulent être chacune un *Dieu entier et complet*, sans cesser de former entre elles un *tout* identique. Et ils ajoutent que cet être, qui remplit l'univers, s'est réduit dans le corps d'un homme, et qu'il a pris des organes matériels, périssables, circonscrits, sans cesser d'être immatériel, éternel, infini. Les musulmans, qui ne comprennent pas ces *mystères*, quoiqu'ils conçoivent l'éternité du *Qôran* et la mission du prophète, les taxent de folie, et les rejettent comme des visions de cerveaux malades ; et de là des haines implacables.

D'autre part, divisés entre eux sur plusieurs points de leur propre croyance, les chrétiens forment des partis non moins divers ; et les querelles qui les agitent sont d'autant plus opiniâtres et plus violentes, que les objets sur lesquels elles se fondent étant inaccessibles aux sens, et par conséquent d'une démonstration impossible, les opinions de chacun n'ont de règle et de base que dans le caprice et la volonté. Ainsi, convenant que Dieu est un être *incompréhensible*, *inconnu*, ils *disputent* néanmoins sur

son essence, sur sa manière d'agir, sur ses attributs : convenant que la transformation qu'ils lui supposent en homme, est une énigme au-dessus de l'entendement, ils disputent cependant sur la confusion ou la distinction des *deux volontés* et des *deux natures*, sur le *changement de substance*, sur la *présence réelle* ou *feinte*, sur le *mode de l'incarnation*, etc.

Et de là des sectes innombrables dont deux ou trois cents ont déjà péri, et dont trois ou quatre cents autres, qui subsistent encore, t'offrent cette multitude de drapeaux où ta vue s'égare. Le premier en tête, qu'environne ce groupe d'un costume bizarre, ce mélange confus de robes violettes, rouges, blanches, noires, bigarrées, de têtes à tonsures, à cheveux courts ou rasés, à chapeaux rouges, à bonnets carrés, à mitres pointues, même à longues barbes, est l'étendard du pontife de Rome, qui appliquant au sacerdoce la prééminence de sa ville dans l'ordre civil, a érigé sa *suprématie* en point de religion, et a fait un article de foi de son orgueil.

A sa droite tu vois le pontife grec, qui, fier de la rivalité élevée par sa métropole, oppose d'égales prétentions, et les soutient contre l'église d'Occident par l'antériorité de l'église d'Orient. A gauche sont les étendards de deux chefs récents¹ qui, secouant un joug devenu tyrannique, ont, dans leur réforme, dressé autels contre autels, et soustrait au pape la moitié de l'Europe. Derrière eux sont les sectes subalternes qui subdivisent encore tous ces grands partis, les *nestoriens*, les *eutychéens*, les *jacobites*, les *iconoclastes*, les *anabaptistes*, les *presbytériens*, les *viclefites*, les *osiadriens*, les *manichéens*, les *methodistes*, les *adamites*, les *contemplatifs*, les *trembleurs*, les *pleureurs*, et cent autres semblables; tous partis distincts, se persécutant quand ils sont forts, se tolérant quand ils sont faibles, se haïssant au nom d'un Dieu de paix, se faisant chacun un paradis exclusif dans une religion de charité universelle, se vouant réciproquement dans l'autre monde à des peines sans fin, et réalisant dans celui-ci l'enfer que leurs cerveaux plaçant dans celui-là.

Après ce groupe, voyant un seul étendard de couleur hyacinthe, autour duquel étaient rassemblés des hommes de tous les costumes de l'Europe et de l'Asie : Du moins, dis-je au Génie, trouverons-nous ici l'humanité. — Oui, me répondit-il, au premier aspect, et par cas fortuit et momentané : ne reconnais-tu pas ce système de culte? Alors apercevant le monogramme du nom de Dieu en lettres hébraïques, et les palmes que tenaient en main les rabbins : Il est vrai, lui dis-je, ce sont les enfants de Moïse

¹ Luther et Calvin.

dispersés jusqu'à ce jour, et qui abhorrant toute nation, ont été partout abhorrés et persécutés. — Oui, reprit-il, et c'est par cette raison que n'ayant ni le temps ni la liberté de disputer, ils ont gardé l'apparence de l'unité; mais à peine, dans leur réunion, vont-ils confronter leurs principes et raisonner sur leurs opinions, qu'ils vont, comme jadis, se partager au moins en deux sectes principales¹, dont l'une s'autorisant du silence du législateur, et s'attachant au sens littéral de ses livres, niera tout ce qui n'y est point clairement exprimé, et, à ce titre, rejettera, comme invention des *circoncis*, la *survivance de l'âme* au corps, et sa *transmigration* dans des lieux de peines ou de délices, et sa *résurrection*, et le jugement final, et les bons et les mauvais anges, et la révolte du mauvais génie, et tout le système poétique d'un monde ultérieur : et ce peuple privilégié, dont la perfection consiste à se couper un petit morceau de chair, ce peuple atome, qui dans l'océan des peuples n'est qu'une petite vague, et qui veut que Dieu n'ait rien fait que pour lui seul, réduira encore de moitié, par son schisme, le poids déjà si léger qu'il établit dans la balance de l'univers.

Et me montrant un groupe voisin, composé d'hommes vêtus de robes blanches, portant un voile sur la bouche, et rangés autour d'un étendard de couleur aurore, sur lequel était peint un globe tranché en deux hémisphères, l'un noir et l'autre blanc : Il en sera ainsi, continua-t-il, de ces enfants de *Zoroastre*, restes obscurs de peuples jadis si puissants : maintenant persécutés comme les juifs, et dispersés chez les autres peuples, ils reçoivent sans discussion les préceptes du représentant de leur prophète; mais sitôt que le *mobed* et les *destours* seront rassemblés, la controverse s'établira sur le bon et le mauvais principe; sur les combats d'*Ormuzd*, dieu de lumière, contre *Ahrimanes*, dieu de ténèbres; sur leur sens direct ou allégorique; sur les bons et mauvais génies; sur le culte du feu et des éléments; sur les ablutions et sur les souillures; sur la *résurrection en corps* ou seulement en *âme*, et sur le *renouvellement du monde* existant, et sur le *monde nouveau* qui lui doit succéder. Et les *Parsis* se diviseront en sectes d'autant plus nombreuses, que dans leur dispersion les familles auront contracté les mœurs, les opinions des nations étrangères.

A côté d'eux, ces étendards à fond d'azur où sont peintes des figures monstrueuses de corps humains doubles, triples, quadruples, à tête de lion, de sanglier, d'éléphant, à queue de poisson, de tor-

¹ Les saducéens et les pharisiens.

tue, etc. sont les étendards des sectes indiennes, qui trouvent leurs dieux dans les animaux, et les âmes de leurs parents dans les reptiles et les insectes. Ces hommes fondent des hospices pour des éperviers, des serpents, des rats, et ils ont en horreur leurs semblables! Ils se purifient avec la fiente et l'urine de vache, et ils se croient souillés du contact d'un homme! Ils portent un réseau sur la bouche, de peur d'avalier, dans une mouche, une âme en souffrance, et ils laissent mourir de faim un paria! Ils admettent les mêmes divinités, et ils se partagent en drapeaux ennemis et divers.

Ce premier, isolé à l'écart, où tu vois une figure à quatre têtes, est celui de *Brahma*, qui, quoique *dieu créateur*, n'a plus ni sectateurs ni temples, et qui, réduit à servir de piédestal au *lingam*, se contente d'un peu d'eau que chaque matin le brâmane lui jette par-dessus l'épaule, en lui récitant un cantique stérile.

Ce second, où est peint un *milan* au corps roux et à la tête blanche, est celui de *Vichenou*, qui, quoique *dieu conservateur*, a passé une partie de sa vie en aventures malfaisantes. Considère-le sous les formes hideuses de *sanglier* et de *lion*, déchirant des entrailles humaines, ou sous la figure d'un cheval, devant venir, le sabre à la main, détruire l'âge présent, *obscurcir les astres*, *abattre les étoiles*, *ébranler la terre*, et *faire vomir au grand serpent un feu qui consumera les globes*.

Ce troisième est celui de *Chiven*, dieu de *destruction*, de ravage, et qui a cependant pour emblème le signe de la production : il est le plus *méchamment* des trois, et il compte le plus de sectateurs. Fiers de son caractère, ses partisans méprisent, dans leur dévotion¹, les autres dieux, ses égaux et ses frères; et par une imitation de sa bizarrerie, professant la pudeur et la chasteté, ils couronnent publiquement de fleurs et arrosent de lait et de miel l'image obscène du *lingam*.

Derrière eux viennent les moindres drapeaux d'une foule de dieux, mâles, femelles, hermaphrodites, qui, parents et amis des trois principaux, ont passé leur vie à se livrer des combats; et leurs adorateurs les imitent. Ces dieux n'ont besoin de rien, et sans cesse ils reçoivent des offrandes : ils sont tout-puissants, remplissent l'univers; et un brâmane, avec quelques paroles, les enferme dans une idole ou dans une cruche, pour vendre à son gré leurs faveurs.

Au delà, cette multitude d'autres étendards que,

¹ Quand un sectateur de Chiven entend prononcer le nom de Vichenou, il s'ensuit en se bouchant les oreilles, et va se purifier

sur un fond jaune qui leur est commun, tu vois porter des emblèmes différents, sont ceux d'un même *dieu*, lequel, sous des noms divers, règne chez les nations de l'Orient. Le Chinois l'adore dans *Fôl*, le Japonais le révère dans *Budso*, l'habitant de Ceylan dans *Bedhou* et *Boudah*, celui de Laos dans *Chekia*, le Pégouan dans *Phta*, le Siamois dans *Sommona Kodom*, le Tibétain dans *Boudd* et dans *La* : tous, d'accord sur le fond de son histoire, célèbrent sa *vie pénitente*, ses *mortifications*, ses *jeûnes*, ses fonctions de *médiateur* et d'*expiateur*, les haines d'un *dieu son ennemi*, leurs *combats* et son *ascendant*. Mais discords entre eux sur les moyens de lui plaire, ils disputent sur les rites et sur les pratiques, sur les dogmes de la *doctrine intérieure* et de la *doctrine publique*. Ici ce bonze japonais, à la robe jaune, à la tête nue, prêche l'éternité des âmes, leurs transmigrations successives dans divers corps; et près de lui le *sintoïste* niant leur existence séparée des sens, soutient qu'elles ne sont qu'un *effet* des organes auxquels elles sont liées, et avec qui elles périssent, comme le son avec l'instrument. Là le *Siamois*, aux sourcils rasés, l'écran *talipat* à la main, recommande l'aumône, les expiations, les offrandes; et cependant il croit au destin aveugle et à l'impassible fatalité. Le *hochang* chinois sacrifie aux âmes des ancêtres; et près de lui le sectateur de *Confutzée* cherche son horoscope dans des fiches jetées au hasard, et dans le mouvement des cieux. Cet enfant environné d'un essaim de prêtres à robes et à chapeaux jaunes, est le *grand lama*, en qui vient de passer le dieu que le *Tibet* adore. Un rival s'est élevé pour partager ce bienfait avec lui; et sur les bords du lac *Baikal*, le Calmouque a aussi son dieu comme l'habitant de *La-sa*; mais d'accord en ce point important, que Dieu ne peut habiter qu'un corps d'homme, tous deux rient de la grossièreté de l'Indien, qui honore la fiente de la vache, tandis qu'eux consacrent les excréments de leur pontife.

Après ces drapeaux, une foule d'autres que l'œil ne pouvait dénombrer, s'offrant encore à nos regards : Je ne terminerais point, dit le Génie, si je te détaillais tous les systèmes divers de croyance qui partagent encore les nations. Ici les hordes tartares adorent dans des figures d'animaux, d'oiseaux et d'insectes, les *bons* et les *mauvais génies* qui, sous un *dieu* principal, mais insouciant, régissent l'univers; dans leur idolâtrie, elles retracent le paganisme de l'ancien Occident. Tu vois l'habillement bizarre de leurs *chamans*, qui, sous une robe de cuir garnie de clochettes, de grelots, d'idoles de fer, de griffes d'oiseaux, de peaux de serpents, de

têtes de chouettes, s'agitent en convulsions factices, et par des cris magiques, évoquent les morts pour tromper les vivants. Là les peuples noirs de l'Afrique, dans le culte de leurs fétiches, offrent les mêmes opinions. Voici l'habitant de Juida, qui adore Dieu dans un grand serpent, dont par malheur les porcs sont avides.... Voilà le Téléute, qui se le représente vêtu de toutes couleurs, ressemblant à un soldat russe; voilà le Kamtschadale, qui trouvant que tout va mal dans ce monde et dans son climat, se le figure un *vieillard capricieux et chagrin*, fumant sa pipe, et chassant en traîneau les renards et les martres; enfin voilà cent nations sauvages qui n'ayant aucune des idées des peuples policés sur Dieu, ni sur l'âme, ni sur un monde ultérieur et une autre vie, ne forment aucun système de culte, et n'en jouissent pas moins des dons de la nature dans l'irréligion où elle-même les a créées.

CHAPITRE XXI.

Problème des contradictions religieuses.

Cependant les divers groupes s'étant placés, et un vaste silence ayant succédé à la rumeur de la multitude, le législateur dit : « Chefs et docteurs des peuples, vous voyez comment jusqu'ici les nations, vivant isolées, ont suivi des routes différentes : chacune croit suivre celle de la vérité ; et cependant si la vérité n'en a qu'une, et que les opinions soient opposées, il est bien évident que quelqu'un se trouve en erreur. Or si tant d'hommes se trompent, qui osera garantir que lui-même n'est pas abusé ? Commencez donc par être indulgents sur vos dissentiments et sur vos discordances. Cherchons tous la vérité comme si nul ne la possédait. Jusqu'à ce jour les opinions qui ont gouverné la terre, produites au hasard, accréditées par l'amour de la nouveauté et par l'imitation, propagées par l'enthousiasme et l'ignorance populaires, ont en quelque sorte usurpé clandestinement leur empire. Il est temps, si elles sont fondées, de donner à leur certitude un caractère de solennité, et de légitimer leur existence. Rappelons-les donc aujourd'hui à un examen général et commun ; que chacun expose sa croyance, et que tous devenant le juge de chacun, cela seul soit reconnu *vrai*, qui l'est pour le genre humain. »

Alors la parole ayant été déferée par ordre de position au premier étendard de la gauche : « Il n'est pas permis de douter, dirent les chefs, que notre doctrine ne soit la seule véritable, la seule infail-
lible. D'abord elle est révélée de Dieu même.... »

« Et la nôtre aussi, s'écrièrent tous les autres étendards ; il n'est pas permis d'en douter. »

« Mais du moins faut-il l'exposer, dit le législateur ;

car l'on ne peut croire ce que l'on ne connaît pas. »

« Notre doctrine est prouvée, reprit le premier étendard, par des *faits* nombreux, par une multitude de *miracles*, par des résurrections de morts, des torrents mis à sec, des montagnes transportées, etc. »

« Et nous aussi, s'écrièrent tous les autres, nous avons une foule de miracles ; » et ils commencèrent chacun à raconter les choses les plus incroyables.

« Leurs miracles, dit le premier étendard, sont des *prodiges supposés* ou des *prestiges de l'esprit malin*, qui les a trompés. »

« Ce sont les vôtres, répliquèrent-ils, qui sont supposés ; » et chacun parlant de soi, dit : « Il n'y a que les nôtres de véritables ; tous les autres sont des faussetés. »

Et le législateur dit : « Avez-vous des témoins vivants ? »

« Non, répondirent-ils tous : les faits sont anciens, les témoins sont morts, mais ils ont écrit. »

« Soit, reprit le législateur ; mais s'ils sont en contradiction, qui les conciliera ? »

« Juste arbitre ! s'écria un des étendards, la preuve que nos témoins ont vu la vérité, c'est qu'ils sont morts pour la *témoigner*, et notre croyance est scellée du sang des *martyrs*. »

« Et la nôtre aussi, dirent les autres étendards : nous avons des milliers de martyrs qui sont morts dans des tourments affreux, sans jamais se démentir. » Et alors les chrétiens de toutes les sectes, les musulmans, les Indiens, les Japonais, citèrent des légendes sans fin de confesseurs, de martyrs, de pénitents, etc.

Et l'un de ces partis ayant nié les martyrs des autres : « Eh bien ! dirent-ils, nous allons mourir pour prouver que notre croyance est vraie. »

Et dans l'instant une foule d'hommes de toute religion, de toute secte, se présentèrent pour souffrir des tourments et la mort. Plusieurs même commencèrent de se déchirer les bras, de se frapper la tête et la poitrine, sans témoigner de douleur.

Mais le législateur les arrêtant : « O hommes ! leur dit-il, écoutez de sang-froid mes paroles : si vous mouriez pour prouver que deux et deux font quatre, cela les ferait-il davantage être quatre ? »

« Non, » répondirent-ils tous.

« Et si vous mouriez pour prouver qu'ils font cinq, cela les ferait-il être cinq ? »

« Non, » dirent-ils tous encore.

« Eh bien ! que prouvedonc votre persuasion, si elle ne change rien à l'existence des choses ? La vérité est une, vos opinions sont diverses ; donc plusieurs de vous se trompent. Si, comme il est évident, ils

sont *persuadés* de l'erreur, que prouve la persuasion de l'homme?

« Si l'erreur a ses martyrs, où est le cachet de la vérité?

« Si l'esprit malin opère des miracles, où est le caractère distinctif de la Divinité?

« Et d'ailleurs, pourquoi toujours des miracles incomplets et insuffisants? Pourquoi, au lieu de ces bouleversements de la nature, ne pas changer plutôt les opinions? Pourquoi tuer les hommes ou les effrayer, au lieu de les instruire et de les corriger?

« O mortels crédules, et pourtant opiniâtres! nul de nous n'est certain de ce qui s'est passé hier, de ce qui se passe aujourd'hui sous ses yeux; et nous jurons de ce qui s'est passé il y a deux mille ans!

« Hommes faibles, et pourtant orgueilleux! les lois de la nature sont immuables et profondes, nos esprits sont pleins d'illusion et de légèreté; et nous voulons tout démontrer, tout comprendre! En vérité, il est plus facile à tout le genre humain de se tromper que de dénaturer un atome. »

« Eh bien! dit un docteur, laissons là les preuves de fait, puisqu'elles peuvent être équivoques; venons aux preuves du raisonnement, à celles qui sont inhérentes à la doctrine. »

Alors un *imam* de la loi de *Mahomet* s'avançant plein de confiance dans l'arène, après s'être tourné vers la *Mekke* et avoir proféré avec emphase la profession de foi : « *Louange à Dieu!* dit-il d'une voix grave et imposante. La lumière brille avec évidence, et la vérité n'a pas besoin d'examen : » et montrant le *Qóran* : « Voilà la lumière et la vérité dans leur propre essence. *Il n'y a point de doute en ce livre; il conduit droit celui qui marche aveuglément, qui reçoit sans discussion la parole divine descendue sur le prophète pour sauver le simple et confondre le savant. Dieu a établi Mahomet son ministre sur la terre; il lui a livré le monde pour soumettre par le sabre celui qui refuse de croire à sa loi : les infidèles disputent et ne veulent pas croire; leur endurcissement vient de Dieu; il a scellé leur cœur pour les livrer à d'affreux châtimens.....* »

A ces mots, un violent murmure, élevé de toutes parts, interrompit l'orateur. « Quel est cet homme, s'écrièrent tous les groupes, qui nous outrage aussi gratuitement? De quel droit prétend-il nous imposer sa croyance comme un vainqueur et comme un tyran? Dieu ne nous a-t-il pas donné comme à lui, des yeux, un esprit, une intelligence? et n'avons-nous pas droit d'en user également, pour sa-

voir ce que nous devons rejeter ou croire? S'il a le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas celui de nous défendre? S'il lui a plu de croire sans examen, ne sommes-nous pas *maîtres* de croire avec discernement?

« Et quelle est cette doctrine *lumineuse* qui craint la lumière? Quel est cet apôtre d'un Dieu *clément*, qui ne prêche que *meurtre et carnage*? Quel est ce Dieu de justice qui punit un aveuglement que lui-même cause? Si la violence et la persécution sont les arguments de la vérité, la douceur et la charité seront-elles les indices du mensonge? »

Alors un homme s'avançant d'un groupe voisin vers l'*imam*, lui dit : « Admettons que Mahomet soit l'apôtre de la meilleure doctrine, le prophète de la vraie religion; veuillez du moins nous dire qui nous devons suivre pour la pratiquer : sera-ce son gendre *Ali*, ou ses vicaires *Omar* et *Aboubekre*? »

A peine eut-il prononcé ces noms, qu'au sein même des musulmans éclata un schisme terrible : les partisans d'*Omar* et d'*Ali*, se traitant mutuellement d'*hérétiques*, d'*impies*, de *sacrilèges*, s'accablèrent de malédictions. La querelle même devint si violente, qu'il fallut que les groupes voisins s'interposassent pour les empêcher d'en venir aux mains.

Enfin le calme s'étant un peu rétabli, le législateur dit aux *imams* : « Voyez quelles conséquences résultent de vos principes! Si les hommes les mettaient en pratique, vous-mêmes, d'opposition en opposition, vous vous détruiriez jusques au dernier; et la première loi de Dieu n'est-elle pas que l'homme vive? » Puis s'adressant aux autres groupes : « Sans doute cet esprit d'intolérance et d'exclusion choque toute idée de justice, renverse toute base de morale et de société; cependant, avant de rejeter entièrement ce code de doctrine, ne conviendrait-il pas d'entendre quelques-uns de ses dogmes, afin de ne pas prononcer sur les formes, sans avoir pris connaissance du fond? »

Et les groupes y ayant consenti, l'*imam* commença d'exposer comment Dieu, après avoir envoyé vingt-quatre mille prophètes aux nations qui s'égarèrent dans l'idolâtrie, en avait enfin envoyé un dernier, le sceau et la perfection de tous, Mahomet, sur qui soit le salut de paix; comment, afin que les infidèles n'altérassent plus la parole divine, la suprême clémence avait elle-même tracé les feuillets du *Qóran* : et détaillant les dogmes de l'islamisme, l'*imam* expliqua comment, à titre de parole de Dieu, le *Qóran* était *incrée*, *éternel*, ainsi que

¹ Ces paroles sont le sens et presque le texte littéral du premier chapitre du *Qóran*.

² Ce sont ces deux grands partis qui divisent les musulmans. Les Turcs ont embrassé le second, les Persans le premier.

la source dont il émanait; comment *il avait été envoyé feuille par feuille en vingt-quatre mille apparitions nocturnes de l'ange Gabriel*; comment l'ange s'annonçait *par un petit cliquetis, qui saisissait le prophète d'une sueur froide*; comment, dans la vision d'une nuit, il avait parcouru *quatre-vingt-dix cieux, monté sur l'animal Boraq, moitié cheval, moitié femme*; comment, doué du don des miracles, *il marchait au soleil sans ombre, faisait reverdir d'un seul mot les arbres, remplissait d'eau les puits, les citernes, et avait fendu en deux le disque de la lune*; comment, *chargé des ordres du ciel, Mahomet* avait propagé, le sabre à la main, la religion *la plus digne de Dieu par sa sublimité*, et la plus propre aux hommes par la simplicité de ses pratiques, puisqu'elle ne consistait qu'en huit ou dix points : *professer l'unité de Dieu; reconnaître Mahomet pour son seul prophète; prier cinq fois par jour; jeûner un mois par an; aller à la Mekke une fois dans sa vie; donner la dime de ses biens; ne point boire de vin, ne point manger de porc, et faire la guerre aux infidèles*; qu'à ce moyen, tout musulman devenant lui-même apôtre et martyr, jouissait dès ce monde d'une foule de biens; et qu'à sa mort, son âme, *pesée dans la balance des œuvres*, et absoute par les *deux anges noirs*, traversait par-dessus l'enfer *le pont étroit comme un cheveu et tranchant comme un sabre*; et qu'enfin elle était reçue dans un *lieu de délices*, arrosé de fleuves de lait et de miel, embaumé de tous les parfums indiens et arabes, où des vierges toujours chastes, les célestes *houris*, comblaient de faveurs toujours renaissantes les élus toujours rajeunis.

A ces mots, un rire involontaire se traça sur tous les visages; et les divers groupes raisonnant sur ces articles de croyance, dirent unanimement : « Comment se peut-il que des hommes raisonnables admettent de telles rêveries? Ne dirait-on pas entendre un chapitre des *Mille et une nuits*? »

Et un *Samoyède* s'avançant dans l'arène : « Le paradis de Mahomet, dit-il, me paraît fort bon; mais un des moyens de le gagner m'embarrasse : car s'il ne faut ni boire ni manger *entre deux soleils*, ainsi qu'il l'ordonne, comment pratiquer un tel jeûne dans notre pays, où le soleil reste sur l'horizon *quatre mois entiers sans se coucher*? »

« Cela est impossible, » dirent les docteurs musulmans pour soutenir l'honneur du prophète; mais cent peuples ayant attesté le fait, l'infaillibilité de Mahomet ne laissa pas que de recevoir une fâcheuse atteinte.

« Il est singulier, dit un Européen, que Dieu ait sans

cesse révélé tout ce qui se passait dans le ciel, sans jamais nous instruire de ce qui se passe sur la terre! »

« Pour moi, dit un *Américain*, je trouve une grande difficulté au pèlerinage; car supposons vingt-cinq ans par génération, et seulement cent millions de mâles sur le globe : chacun étant obligé d'aller à la Mekke une fois dans sa vie, ce sera par an quatre millions d'hommes en route; on ne pourra pas revenir dans la même année; et le nombre devient double, c'est-à-dire de huit millions : où trouver les vivres, la place, l'eau, les vaisseaux pour cette procession universelle? Il faudrait bien là des miracles. »

« La preuve, dit un théologien catholique, que la religion de Mahomet n'est pas révélée, c'est que la plupart des idées qui en font la base existaient longtemps avant elle, et qu'elle n'est qu'un mélange confus des vérités altérées de notre sainte religion et de celle des juifs, qu'un homme ambitieux a fait servir à ses projets de domination et à ses vues mondaines. Parcourez son livre; vous n'y verrez que des histoires de la Bible et de l'Évangile, travesties en contes absurdes, et du reste un tissu de déclamations contradictoires et vagues, de préceptes ridicules ou dangereux. Analysez l'esprit de ces préceptes et la conduite de l'apôtre; vous n'y verrez qu'un caractère rusé et audacieux qui, pour arriver à son but, remue assez habilement, il est vrai, les passions du peuple qu'il veut gouverner. Il parle à des hommes simples et crédules, il leur suppose des prodiges; ils sont ignorants et jaloux, il flatte leur vanité en méprisant la science; ils sont pauvres et avides, il excite leur cupidité par l'espoir du pillage; il n'a rien à donner d'abord sur la terre, il se crée des trésors dans les cieux; il fait désirer la mort comme un bien suprême; il menace les lâches de l'enfer; il promet le paradis aux braves; il affermit les faibles par l'opinion de la fatalité; en un mot, il produit le dévouement dont il a besoin par tous les attrait des sens, par les mobiles de toutes les passions.

« Quel caractère différent dans notre doctrine! et combien son empire, établi sur la contradiction de tous les penchants, sur la ruine de toutes les passions, ne prouve-t-il pas son origine céleste! Combien sa morale douce, compatissante, et ses affections toutes spirituelles, n'attestent-elles pas son émanation de la Divinité! Il est vrai que plusieurs de ses dogmes s'élèvent au-dessus de l'entendement, et imposent à la raison un respectueux silence; mais par là même sa révélation n'est que mieux constatée, puisque jamais les hommes n'eussent imaginé de si grands mystères. » Et tenant d'une main la Bible, et de l'autre les quatre Évangiles, le docteur commença de ra-

conter que, dans l'origine, Dieu (après avoir passé une éternité sans rien faire) prit enfin le dessein, sans motif connu, de produire le monde de rien; qu'ayant créé l'univers entier en six jours, il se trouva fatigué le septième; qu'ayant placé un premier couple d'humains dans un lieu de délices, pour les y rendre parfaitement heureux, il leur défendit néanmoins de goûter d'un fruit qu'il leur laissa sous la main; que ces premiers parents ayant cédé à la tentation, toute leur race (qui n'était pas née) avait été condamnée à porter la peine d'une faute qu'elle n'avait pas commise; qu'après avoir laissé le genre humain se damner pendant quatre ou cinq mille ans, ce Dieu de miséricorde avait ordonné à un fils bien-aimé, qu'il avait engendré sans mère, et qui était aussi âgé que lui, d'aller se faire mettre à mort sur terre; et cela afin de sauver les hommes, dont cependant depuis ce temps-là le très-grand nombre continuait de se perdre; que pour remédier à ce nouvel inconvénient, ce dieu, né d'une femme restée vierge, après être mort et ressuscité, renaissait encore chaque jour, et sous la forme d'un peu de levain, se multipliait par milliers à la voix du dernier des hommes. Et de là passant à la doctrine des sacrements, il allait traiter à fond de la puissance de *lier* et de *délier*, des moyens de purger tout crime avec de l'eau et quelques paroles; quand ayant proféré les mots *indulgence*, pouvoir du *pape*, *grâce suffisante* ou *efficace*, il fut interrompu par mille cris. « C'est un *abus horrible*, dirent les luthériens, de *prétendre*, pour de l'*argent*, remettre les *péchés*. — C'est une chose contraire au texte de l'Évangile, dirent les calvinistes, de supposer une *présence véritable*. — Le pape n'a pas le droit de rien décider par lui-même, » dirent les jansénistes : et trente sectes à la fois s'accusant mutuellement d'hérésie et d'erreur, il ne fut plus possible de s'entendre.

Après quelque temps, le silence s'étant rétabli, les musulmans dirent au législateur : « Lorsque vous avez repoussé notre doctrine comme proposant des choses incroyables, pourrez-vous admettre celle des chrétiens? n'est-elle pas encore plus contraire au sens naturel et à la justice? Dieu *immatériel*, *infini*, se faire *homme*! avoir un fils aussi âgé que lui! ce dieu-homme devenir du pain que l'on mange et que l'on digère! avons-nous rien de semblable à cela? Les chrétiens ont-ils le *droit exclusif* d'exiger une foi aveugle? et leur accorderez-vous des *privileges* de croyance à notre détriment? »

Et des hommes sauvages s'étant avancés : « Quoi! dirent-ils, parce qu'un homme et une femme, il y a six mille ans, ont mangé une pomme, tout le genre humain se trouve damné, et vous dites Dieu juste!

Quel tyran rendit jamais les enfants responsables des fautes de leurs pères? Quel homme peut répondre des actions d'autrui! N'est-ce pas renverser toute idée de justice et de raison? »

« Et où sont, dirent d'autres, les témoins, les preuves de tous ces prétendus faits allégués? Peut-on les recevoir ainsi sans aucun examen de preuves? Pour la moindre action en justice il faut deux témoins; et l'on nous fera croire tout ceci sur des traditions, des ouï-dire! »

Alors un rabbin prenant la parole : « Quant aux faits, dit-il, nous en sommes garants pour le fond : à l'égard de la forme et de l'emploi que l'on en a fait, le cas est différent, et les chrétiens se condamnent ici par leurs propres arguments; car ils ne peuvent nier que nous ne soyons la source originelle dont ils dérivent, le tronc primitif sur lequel ils se sont entés; et de là un raisonnement péremptoire : ou notre loi est de Dieu, et alors la leur est une hérésie, puisqu'elle en diffère; ou notre loi n'est pas de Dieu, et la leur tombe en même temps. »

« Il faut distinguer, répondit le chrétien : votre loi est de Dieu, comme *figurée* et *préparative*, mais non pas comme *finale* et *absolue*; vous n'êtes que *le simulacre* dont nous sommes *la réalité*. »

« Nous savons, répartit le rabbin, que telles sont vos prétentions; mais elles sont absolument gratuites et fausses. Votre système porte tout entier sur des bases de *sens mystiques*, d'*interprétations visionnaires* et *allégoriques*; et ce système violentant la lettre de nos livres, substitue sans cesse au sens vrai les idées les plus chimériques, et y trouve tout ce qu'il lui plaît, comme une imagination vagabonde trouve des figures dans les nuages. Ainsi vous avez fait un *messie spirituel* de ce qui, dans l'esprit de nos prophètes, n'était qu'un *roi politique* : vous avez fait une rédemption du genre humain de ce qui n'était que le rétablissement de notre nation : vous avez établi une prétendue *conception virginale* sur une phrase prise à contre-sens. Ainsi vous supposez à votre gré tout ce qui vous convient; vous voyez dans nos livres même votre *trinité*, quoiqu'il n'en soit pas dit le mot le plus indirect, et que ce soit une idée des nations profanes, admise avec une foule d'autres opinions de tout culte et de toute secte, dont se composa votre système dans le chaos et l'anarchie de vos trois *premiers siècles*. »

A ces mots, transportés de fureur et criant au *sacrilège*, au *blasphème*, les docteurs chrétiens voulurent s'élaner sur le juif. Et des moines bigarés de noir et de blanc s'étant avancés avec un dra-

peau où étaient peints des *tenailles*, un *gril*, un *bûcher* et ces mots : *justice*, *charité* et *miséricorde* : « Il faut, dirent-ils, faire un *acte de foi* de ces *impies*, et les brûler pour la gloire de Dieu. » Et déjà ils traçaient le plan d'un bûcher, quand les musulmans leur dirent d'un ton ironique : « Voilà donc cette religion de *paix*, cette morale *humble* et *bienfaisante* que vous nous avez vantée? Voilà cette *charité évangélique* qui ne combat l'*incrédulité* que par la *douceur*, et n'oppose aux *injures* que la *patience*? Hypocrites! c'est ainsi que vous trompez les nations; c'est ainsi que vous avez propagé vos funestes erreurs! Avez-vous été faibles, vous avez prêché la *liberté*, la *tolérance*, la *paix* : êtes-vous devenus forts, vous avez pratiqué la *persécution*, la *violence*..... »

Et ils allaient commencer l'histoire des guerres et des meurtres du *christianisme*, quand le législateur réclamant le silence, suspendit ce mouvement de discorde.

« Ce n'est pas nous, répondirent les moines bigarrés, d'un ton de voix toujours humble et doux, ce n'est pas nous que nous voulons venger; c'est la cause de Dieu, c'est sa gloire que nous défendons. »

« Et de quel droit, repartirent les *imams*, vous constituez-vous ses représentants plus que nous? Avez-vous des *privileges* que nous n'ayons pas? Êtes-vous d'autres hommes que nous? »

« Défendre Dieu, dit un autre groupe, prétendre le venger, n'est-ce pas insulter sa sagesse, sa puissance? Ne sait-il pas mieux que les hommes ce qui convient à sa dignité? »

« Oui, mais ses voies sont cachées, » reprirent les moines.

« Et il vous restera toujours à prouver, repartirent les rabbins, que vous avez le privilège exclusif de les comprendre. » Et alors, fiers de trouver des soutiens de leur cause, les juifs crurent que leur loi allait triompher, lorsque le *môbed* (grand prêtre) des *Parsis*, ayant demandé la parole, dit au législateur :

« Nous avons entendu le récit des juifs et des chrétiens sur l'origine du monde; et quoique altéré, nous y avons reconnu beaucoup de choses que nous admettons: mais nous réclamons contre l'attribution qu'ils en font à leur prophète Moïse; d'abord parce qu'ils ne sauraient prouver que les livres inscrits de son nom soient réellement son ouvrage; qu'au contraire nous offrons de démontrer, par vingt passages positifs, que leur rédaction lui est postérieure de plus de six siècles, et qu'elle provient de la connivence manifeste d'un grand prêtre et d'un roi

désignés¹; qu'ensuite, si vous parcourez avec attention le détail des lois, des rites et des préceptes présumés venir directement de Moïse, vous ne trouverez en aucun article une indication, même tacite, de ce qui compose aujourd'hui la doctrine théologique des juifs et de leurs enfants les chrétiens. En aucun lieu vous ne verrez de trace, ni de l'*immortalité* de l'*âme*, ni d'une *vie ultérieure*, ni de l'*enfer* et du *paradis*, ni de la *révolte* de l'*ange*, *principal auteur des maux du genre humain*, etc.

« Moïse n'a point connu ces idées, et la raison en est péremptoire, puisque ce ne fut que plus de deux siècles après lui que notre prophète *Zerdoust*, dit *Zoroastre*, les évangélisa dans l'Asie.... Aussi, ajouta le *môbed* en s'adressant aux *rabbins*, n'est-ce que depuis cette époque, c'est-à-dire après le siècle de vos premiers rois, que ces idées apparaissent dans vos écrivains; et elles ne s'y montrent que par degrés, et d'abord furtivement, selon les relations politiques que vos pères eurent avec nos aïeux; ce fut surtout lorsque, vaincus et dispersés par les rois de Ninive et de Babylone, vos pères furent transportés sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, et qu'élevés pendant trois générations successives dans notre pays, ils s'imprégnèrent de mœurs et d'opinions jusqu'alors repoussées comme contraires à leur loi. Alors que notre roi *Kyrus* les eut délivrés de l'esclavage, leurs cœurs se rapprochèrent de nous par la reconnaissance; ils devinrent nos imitateurs, nos disciples; les familles les plus distinguées, que les rois de Babylone avaient fait élever dans les sciences chaldéennes, rapportèrent à Jérusalem des idées nouvelles, des dogmes étrangers.

« D'abord la masse du peuple, non émigrée, opposa le texte de la loi et le silence absolu du prophète; mais la doctrine *pharisienne* ou *parste* prévalut; et modifiée selon votre génie et les idées qui vous étaient propres, elle causa une nouvelle secte. Vous attendiez un *roi restaurateur* de votre puissance; nous annoncions un *Dieu réparateur* et *sauveur* : de la combinaison de ces idées, vos *esséniens* firent la base du *christianisme* : et quoi qu'en supposent vos prétentions, juifs, chrétiens, musulmans, vous n'êtes, dans votre système des *êtres spirituels*, que des *enfants égarés* de *Zoroastre*. »

Le *môbed* passant de suite au développement de sa religion, et s'appuyant du *Sad-der* et du *Zend-avesta*, raconta, dans le même ordre que la *Genèse*, la création du monde en *six gahans*; la formation

¹ Voyez à ce sujet les Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne, où cette question est développée à fond, depuis le chapitre V.

d'un premier homme et d'une première femme dans un lieu *céleste*, sous le règne du bien; l'introduction du mal dans le monde par la *grande couleur*, emblème d'*Ahrimanes*; la révolte et les combats de ce génie du mal et des ténèbres contre *Ormuzd*, dieu du bien et de la lumière; la division des anges en blancs et en noirs, en bons et en méchants; leur ordre hiérarchique en *chérubins*, *séraphins*, *trônes*, *dominations*, etc.; la fin du monde au bout de six mille ans; la venue de l'agneau réparateur de la nature; le monde nouveau; la vie future dans des lieux de délices ou de peines; le passage des âmes sur le pont de l'abîme; les cérémonies des mystères de *Mithras*; le pain *azyme* qu'y mangent les initiés; le baptême des enfants nouveau-nés; les onctions des morts, et les confessions de leurs péchés. En un mot, il exposa tant de choses analogues aux trois religions précédentes, qu'il semblait que ce fût un commentaire ou une continuation du *Qoran* et de l'*Apocalypse*.

Mais les docteurs juifs, chrétiens, musulmans, se récriant sur cet exposé, et traitant les *Parsis* d'idolâtres et d'adorateurs du feu, les taxèrent de mensonge, de supposition, d'altération de faits: et il s'éleva une violente dispute sur les dates des événements, sur leur succession et sur leur série; sur la source première des opinions, sur leur transmission de peuple à peuple; sur l'authenticité des livres qui les établissent, sur l'époque de leur composition, le caractère de leurs rédacteurs, la valeur de leurs témoignages: et les divers partis se démontrant réciproquement des contradictions, des invraisemblances, des apocryphités, s'accusèrent mutuellement d'avoir établi leur croyance sur des bruits populaires, sur des traditions vagues, sur des fables absurdes, inventées sans discernement, admises sans critique par des écrivains inconnus, ignorants ou partiaux, à des époques incertaines ou fausses.

D'autre part un grand murmure s'excita sous les drapeaux des sectes indiennes; et les brâmanes protestant contre les prétentions des juifs et des *Parsis*, dirent: « Quels sont ces peuples nouveaux et presque inconnus qui s'établissent ainsi, de leur droit privé, les auteurs des nations et les dépositaires de leurs archives? A entendre leurs calculs de cinq à six mille ans, il semblerait que le monde ne fût né que d'hier, tandis que nos monuments constatent une durée de plusieurs milliers de siècles. Et de quel droit leurs livres seraient-ils préférés aux nôtres? Les *Védas*, les *Chastras*, les *Pourans*, sont-ils donc inférieurs aux *Bibles*, au *Zend-avesta*, au *Sad-der*? Le témoignage de nos pères et de nos

dieux ne vaudra-t-il pas celui des dieux et des pères des Occidentaux? Ah! s'il nous était permis d'en révéler les mystères à des hommes profanes! si un voile sacré ne devait pas couvrir notre doctrine à tous les regards!... »

Et les brâmanes s'étant tus à ces mots: « Comment admettre votre doctrine, leur dit le législateur, si vous ne la manifestez pas? Et comment ses premiers auteurs l'ont-ils propagée, alors qu'étant seuls à la posséder, leur propre peuple leur était profane? Le ciel la révéla-t-il pour la taire? »

Mais les brâmanes persistant à ne pas s'expliquer: « Nous pouvons leur laisser les honneurs du secret, dit un homme d'Europe. Désormais leur doctrine est à découvert; nous possédons leurs livres, et je puis vous en résumer la substance. »

En effet, en analysant les quatre *Védas*, les dix-huit *Pourans* et les cinq ou six *Chastras*, il exposa comment un être immatériel, infini, éternel et rond, après avoir passé un temps sans bornes à se contempler, voulant enfin se manifester, sépara les facultés mâle et femelle qui étaient en lui, et opéra un acte de génération dont le *lingam* est resté l'emblème; comment de ce premier acte naquirent trois puissances divines, appelées *Brahma*, *Bichen* ou *Vichenou*, et *Chib* ou *Chiven*, chargées, la première de créer, la seconde de conserver, la troisième de détruire ou de changer les formes de l'univers: et détaillant l'histoire de leurs opérations et de leurs aventures, il expliqua comment *Brahma*, fier d'avoir créé le monde et les huit sphères de purifications, s'étant préféré à son égal *Chib*, ce mouvement d'orgueil causa entre eux un combat qui fracassa les globes ou orbites célestes, comme un panier d'œufs; comment *Brahma*, vaincu dans ce combat, fut réduit à servir de piédestal à *Chib*, métamorphosé en *lingam*; comment *Vichenou*, dieu médiateur, a pris, à des époques diverses, neuf formes animales et mortelles pour conserver le monde; comment d'abord, sous celle de poisson, il sauva du déluge universel une famille qui repeupla la terre; comment ensuite, sous la forme d'une tortue, il tira de la mer de lait la montagne *Mandreguiri* (le pôle); puis, sous celle de sanglier, déchira le ventre du géant *Erenntachsen*, qui submergeait la terre dans l'abîme du *Djôle*, dont il la retira sur ses défenses; comment incarné sous la forme de berger noir, et sous le nom de *Chrisen*, il délivra le monde du venimeux serpent *Calengam*, et parvint, après avoir été mordu au pied, à lui écraser la tête.

Puis passant à l'histoire des génies secondaires, il raconta comment l'Éternel, pour faire éclater sa

gloire, avait créé divers ordres d'anges, chargés de chanter ses louanges et de diriger l'univers; comment une partie de ces anges se révoltèrent sous la conduite d'un chef ambitieux, qui voulut usurper le pouvoir de Dieu et tout gouverner; comment Dieu les précipita dans le monde de ténèbres, pour y subir le traitement de leur *malfaisance*; comment ensuite, touché de compassion, il consentit à les en retirer, et à les rappeler en grâce après qu'ils eurent subi de longues épreuves; comment à cet effet ayant créé quinze orbites ou régions de planètes, et des corps pour les habiter, il soumit ces anges rebelles à y subir quatre-vingt-sept transmigrations: il expliqua comment les âmes ainsi purifiées retournaient à la source première, à l'océan de vie et d'animation dont elles étaient émanées; comment tous les êtres vivants contenant une portion de cette âme universelle, il était très-coupable de les en priver. Enfin il allait développer les rites et les cérémonies, lorsque ayant parlé des offrandes et des libations de lait et de beurre à des dieux de cuivre et de bois, et des purifications par la fiente et l'urine de vache, il s'éleva de toutes parts des murmures mêlés d'éclats de rire, qui interrompirent l'orateur.

Et chaque groupe raisonnant sur cette religion: « Ce sont des idolâtres, dirent les musulmans, il faut les exterminer. — Ce sont des cerveaux dérangés, dirent les sectateurs de Confutzée, qu'il faut tâcher de guérir. — Les plaisants dieux, disaient quelques autres, que ces marmousets graisseux et enfumés, qu'on lave comme des enfants malpropres, et dont il faut chasser les mouches friandes de miel, qui viennent les salir d'ordures! »

Et un brâmane indigné prenant la parole: « Ce sont des mystères profonds, s'écria-t-il, des emblèmes de vérités que vous n'êtes pas dignes d'entendre. »

« De quel droit, répondit un lama du Tibet, en êtes-vous plus dignes que nous! Est-ce parce que vous vous prétendez issus de la tête de Brahma, et que vous rejetez à de moins nobles parties le reste des humains? Mais pour soutenir l'orgueil de vos distinctions d'origines et de castes, prouvez-nous d'abord que vous êtes d'autres hommes que nous. Prouvez-nous ensuite, comme faits historiques, les allégories que vous nous racontez: prouvez-nous même que vous êtes les auteurs de toute cette doctrine; car nous, s'il le faut, nous prouverons que vous n'en êtes que les plagiaires et les corrupteurs; que vous n'êtes que les imitateurs de l'ancien paganisme des Occidentaux, auquel vous avez, par un mélange bizarre, allié la doctrine toute spirituelle de notre Dieu; cette doctrine dégagée des sens, en-

tièrement ignorée de la terre avant que Boudh l'eût enseignée aux nations. »

Et une foule de groupes ayant demandé quelle était cette doctrine et quel était ce Dieu, dont la plupart n'avaient jamais ouï le nom, le lama reprit la parole et dit:

Qu'au commencement un Dieu unique, existant par lui-même, après avoir passé une éternité absorbé dans la contemplation de son être, voulut manifester ses perfections hors de lui-même, et créa la matière du monde; que les quatre éléments étant produits, mais encore confus, il souffla sur les eaux, qui s'enflèrent comme une bulle immense de la forme d'un œuf, laquelle en se développant devint la voûte et l'orbe du ciel qui enceint le monde; qu'ayant fait la terre et les corps des êtres, ce Dieu, essence du mouvement, leur départit, pour les animer, une portion de son être; qu'à ce titre, l'âme de tout ce qui respire étant une fraction de l'âme universelle, aucune ne périt, mais que seulement elles changent de moule et de forme, en passant successivement en des corps divers; que de toutes les formes, celle qui plaît le plus à l'Être divin est celle de l'homme, comme approchant le plus de ses perfections; que quand un homme, par un dégagement absolu de ses sens, s'absorbe dans la contemplation de lui-même, il parvient à y découvrir la Divinité, et il la devient en effet; que parmi les incarnations de cette espèce que Dieu a déjà revêtues, l'une des plus saintes et des plus solennelles fut celle dans laquelle il parut il y a vingt-huit siècles dans le Kachemire, sous le nom de Fôt ou Boudh, pour enseigner la doctrine de l'anéantissement, du renoncement à soi-même. Et traçant l'histoire de Fôt, le lama dit qu'il était né du côté droit d'une vierge de sang royal, qui n'avait pas cessé d'être vierge en devenant mère; que le roi du pays, inquiet de sa naissance, voulut le faire périr, et qu'il fit massacrer tous les mâles nés à son époque; que sauvé par des pères, Boudh en mena la vie dans le désert jusqu'à l'âge de trente ans, où il commença sa mission d'éclairer les hommes, et de les délivrer des démons; qu'il fit une foule de miracles les plus étonnants; qu'il vécut dans le jeûne et dans les pénitences les plus rudes, et qu'il laissa en mourant un livre à ses disciples, où était contenue sa doctrine; et le lama commença de lire...

« Celui qui abandonne son père et sa mère pour me suivre, dit Fôt, devient un parfait samanéen (homme céleste).

« Celui qui pratique mes préceptes jusqu'au quatrième degré de perfection, acquiert la faculté de voler en l'air, de faire mouvoir le ciel et la terre, de

prolonger ou de diminuer la vie (de ressusciter).

« Le samanéen rejette les richesses, n'use que du plus étroit nécessaire; il mortifie son corps; ses passions sont muettes; il ne désire rien; il ne s'attache à rien; il médite sans cesse ma doctrine; il souffre patiemment les injures; il n'a point de haine contre son prochain.

« Le ciel et la terre périront, dit *Fôt* : méprisez donc votre corps composé de quatre éléments *périssables*, et ne songez qu'à votre âme *immortelle*.

« *N'écoutez pas la chair* : les passions produisent la crainte et le chagrin; étouffez les passions, vous détruisez la crainte et le chagrin.

« Celui qui meurt sans avoir embrassé ma religion, dit *Fôt*, revient parmi les hommes jusqu'à ce qu'il la pratique. »

Le lama allait continuer, lorsque les chrétiens rompant le silence, s'écrièrent que c'était leur propre religion que l'on altérait, que *Fôt* n'était que *Jésous* lui-même *défiguré*, et que les *lamas* n'étaient que des *nestoriens* et des *manichéens* déguisés et abâtardis.

Mais le lama, soutenu de tous les *chamans*, *bonzes*, *gonnis*, *talapoins* de *Siam*, de *Ceylan*, du *Japon*, de la *Chine*, prouva aux chrétiens, par leurs auteurs mêmes, que la doctrine des *samanéens* était répandue dans tout l'Orient plus de mille ans avant le christianisme; que leur nom était cité dès avant l'époque d'*Alexandre*, et que *Boutta* ou *Boudh* était mentionné longtemps avant *Jésous*. Et rétorquant contre eux leur prétention : « Prouvez-nous maintenant, leur dit-il, que vous-mêmes n'êtes pas des *samanéens dégénérés*; que l'homme dont vous faites l'auteur de votre secte n'est pas *Fôt* lui-même altéré. Démontrez-nous son existence par des monuments historiques à l'époque que vous nous citez; car pour nous, fondés sur l'absence de tout témoignage authentique, nous vous la nions formellement; et nous soutenons que vos Évangiles mêmes ne sont que les livres des *mithriaques* de *Perse* et des *esséniens* de *Syrie*, qui n'étaient eux-mêmes que des *samanéens* réformés. »

A ces mots, les chrétiens jetant de grands cris, une nouvelle dispute plus violente allait s'élever, lorsqu'un groupe de *chamans chinois* et de *talapoins de Siam* s'avancant en scène, dirent qu'ils allaient mettre d'accord tout le monde; et l'un d'eux prenant la parole : « Il est temps, dit-il, que nous terminions toutes ces contestations frivoles en levant pour vous le voile de la doctrine intérieure que *Fôt* lui-même, au lit de la mort, a révélée à ses disciples.

« Toutes ces opinions théologiques, a-t-il dit,

ne sont que des chimères; tous ces récits de la nature des dieux, de leurs actions, de leur vie, ne sont que des allégories, des emblèmes mythologiques, sous lesquels sont enveloppées des idées ingénieuses de morale, et la connaissance des opérations de la nature dans le jeu des éléments et la marche des astres.

« La vérité est que tout se réduit au néant; que tout est illusion, apparence, songe; que la *métempsychose morale* n'est que le sens figuré de la *métempsychose physique*, de ce mouvement successif par lequel les éléments d'un même corps qui ne périssent point, passent, quand il se dissout, dans d'autres milieux et forment d'autres combinaisons. L'âme n'est que le principe vital qui résulte des propriétés de la matière et du jeu des éléments dans les corps où ils créent un mouvement spontané. Supposer que ce produit du jeu des organes, né avec eux, développé avec eux, endormi avec eux, subsiste quand ils ne sont plus, c'est un roman peut-être agréable, mais réellement chimérique de l'imagination abusée. Dieu lui-même n'est autre chose que le principe moteur, que la force occulte répandue dans les êtres; que la somme de leurs lois et de leurs propriétés; que le principe animant, en un mot, l'âme de l'univers; laquelle, à raison de l'infinie variété de ses rapports et de ses opérations, considérée tantôt comme simple et tantôt comme multiple, tantôt comme active et tantôt comme passive; a toujours présenté à l'esprit humain une énigme insoluble. Tout ce qu'il peut y comprendre de plus clair, c'est que la matière ne périt point; qu'elle possède essentiellement des propriétés par lesquelles le monde est régi comme un être vivant et organisé; que la connaissance de ces lois, par rapport à l'homme, est ce qui constitue la sagesse; que la vertu et le mérite résident dans leur observation; et le mal, le péché, le vice, dans leur ignorance et leur infraction; que le bonheur et le malheur en sont le résultat, par la même nécessité qui fait que les choses pesantes descendent, que les légères s'élèvent, et par une fatalité de causes et d'effets dont la chaîne remonte depuis le dernier atome jusqu'aux astres les plus élevés. Voilà ce qu'a révélé au lit du trépas notre *Boudah Soumona Goutama*. »

A ces mots, une foule de théologiens de toute secte s'écrièrent que cette doctrine était un pur matérialisme; que ceux qui la professaient étaient des impies, des athées, ennemis de Dieu et des hommes, qu'il fallait exterminer. « Eh bien! répondirent les *chamans*, supposons que nous soyons en erreur; cela peut être, car le premier attribut

de l'esprit humain est d'être sujet à l'illusion ; mais de quel droit ôterez-vous à des hommes comme vous , la vie que le ciel leur a donnée ? Si ce ciel nous tient pour coupables , nous a en horreur , pourquoi nous distribue-t-il les mêmes biens qu'à vous ? Et s'il nous traite avec tolérance , quel droit avez-vous d'être moins indulgents ? Hommes pieux , qui parlez de Dieu avec tant de certitude et de confiance , veuillez nous dire ce qu'il est : faites-nous comprendre ce que sont ces êtres abstraits et métaphysiques que vous appelez Dieu et âme , substance sans matière , existence sans corps , vie sans organes ni sensations . Si vous connaissez ces êtres par vos sens ou par leur réflexion , rendez-nous-les de même perceptibles : que si vous n'en parlez que sur témoignage et par tradition , montrez-nous un récit uniforme , et donnez à notre croyance des bases identiques et fixes . »

Alors il s'éleva entre les théologiens une grande controverse sur Dieu et sur sa nature ; sur sa manière d'agir et de se manifester ; sur la nature de l'âme et son union avec le corps ; sur son existence avant les organes , ou seulement depuis leur formation ; sur la vie future et sur l'autre monde : et chaque secte , chaque école , chaque individu différant sur tous ces points , et motivant son dissentiment de raisons plausibles , d'autorités respectables , et cependant opposées , ils tombèrent tous dans un labyrinthe inextricable de contradictions .

Alors le législateur ayant réclamé le silence , et ramenant la question à son premier but : « Chefs et instituteurs des peuples , dit-il , vous êtes venus en présence pour la recherche de la vérité ; et d'abord chacun de vous croyant la posséder , a exigé une foi implicite ; mais apercevant la contrariété de vos opinions , vous avez conçu qu'il fallait les soumettre à un régulateur commun d'évidence , les rapporter à un terme général de comparaison , et vous êtes convenus d'exposer chacun vos preuves de croyance . Vous avez allégué des faits ; mais chaque religion , chaque secte ayant également ses miracles et ses martyrs , chacune produisant également des témoignages et les soutenant de son dévouement à la mort , la balance , par droit de parité , est restée égale sur ce premier point .

« Vous avez ensuite passé aux preuves de raisonnement : mais les mêmes arguments s'appliquant également à des thèses contraires ; les mêmes assertions , également gratuites , étant également avancées et repoussées ; l'assentiment de chacun étant dénié par les mêmes droits , rien ne s'est trouvé démontré . Bien plus , la confrontation de vos dogmes a suscité de nouvelles et plus grandes

difficultés : car , à travers les diversités apparentes ou accessoires , leur développement vous a présenté un fond ressemblant , un canevas commun ; et chacun de vous s'en prétendant l'inventeur autographe , le dépositaire premier , vous vous êtes taxés les uns les autres d'être des altérateurs et des plagiaires ; et il naît de là une question épineuse de transmission de peuple à peuple des idées religieuses .

« Enfin , pour combler l'embarras , ayant voulu vous rendre compte de ces idées elles-mêmes , il s'est trouvé qu'elles vous étaient à tous confuses et même étrangères ; qu'elles portaient sur des bases inaccessibles à vos sens ; que , par conséquent , vous étiez sans moyens d'en juger , et qu'à leur égard vous conveniez vous-mêmes de n'être que les échos de vos pères : de là cette autre question de savoir comment elles ont pu venir à vos pères , qui eux-mêmes n'avaient pas d'autres moyens que vous de les concevoir ; de manière que , d'une part , la succession de ces idées étant inconnue , d'autre part leur origine et leur existence dans l'entendement étant un mystère , tout l'édifice de vos opinions théologiques devient un problème compliqué de métaphysique et d'histoire.....

« Comme néanmoins ces opinions , quelque extraordinaires qu'elles puissent être , ont une origine quelconque ; comme les idées les plus abstraites et les plus fantastiques ont dans la nature un modèle physique , une cause , quelle qu'elle soit , il s'agit de remonter à cette origine , de découvrir quel fut ce modèle ; en un mot , de savoir d'où sont venues , dans l'entendement de l'homme , ces idées maintenant si obscures de la Divinité , de l'âme , de tous les êtres immatériels qui font la base de tant de systèmes , et de démêler la filiation qu'elles ont suivie , les altérations qu'elles ont éprouvées dans leur succession et leurs embranchements . Si donc il se trouve des hommes qui aient porté leurs études sur ces objets , qu'ils s'avancent et qu'ils tentent de dissiper , à la face des nations , l'obscurité des opinions où depuis si longtemps elles s'égarèrent . »

CHAPITRE XXII.

Origine et filiation des idées religieuses.

A ces mots , un groupe nouveau , formé à l'instant d'hommes de divers étendards , mais lui-même n'en arborant point , s'avança dans l'arène ; et l'un de ses membres portant la parole , dit :

« Législateur , ami de l'évidence et de la vérité !

« Il n'est pas étonnant que tant de nuages enveloppent le sujet que nous traitons , puisque ,

outre les difficultés qui lui sont propres, la pensée n'a, jusqu'à ce moment, cessé d'y rencontrer des obstacles accessoires, et que tout travail libre, toute discussion lui ont été interdits par l'intolérance de chaque système : mais puisque enfin il lui est permis de se développer, nous allons exposer au grand jour, et soumettre au jugement commun, ce que de longues recherches ont appris de plus raisonnable à des esprits dégagés de préjugés; et nous l'exposerons, non avec la prétention d'en imposer la croyance, mais avec l'intention de provoquer de nouvelles lumières et de plus grands éclaircissements.

« Vous le savez, docteurs et instituteurs des peuples! d'épaisses ténèbres couvrent la nature, l'origine, l'histoire des dogmes que vous enseignez : imposés par la force et l'autorité, inculqués par l'éducation, entretenus par l'exemple, ils se perpétuent d'âge en âge, et affermissent leur empire par l'habitude et l'inattention. Mais si l'homme, éclairé par la réflexion et l'expérience, rappelle à un mûr examen les préjugés de son enfance, il y découvre bientôt une foule de disparates et de contradictions qui éveillent sa sagacité et provoquent son raisonnement.

« D'abord, remarquant la diversité et l'opposition des croyances qui partagent les nations, il s'entendit contre l'infailibilité que toutes s'arrogent; et s'armant de leurs prétentions réciproques, il conçoit que les *sens* et la *raison*, émanés immédiatement de Dieu, ne sont pas une loi moins sainte, un guide moins sûr que les *codes médiats* et *contradictaires* des prophètes.

« S'il examine ensuite le tissu de ces codes eux-mêmes, il observe que leurs lois prétendues divines, c'est-à-dire *immuables* et *éternelles*, sont nées par *circonstances* de temps, de lieux et de personnes; qu'elles dérivent les unes des autres dans une espèce d'ordre généalogique, puisqu'elles s'empruntent mutuellement un fonds commun et ressemblant d'idées, que chacune modifie à son gré.

« Que s'il remonte à la source de ces idées, il trouve qu'elle se perd dans la nuit des temps, dans l'enfance des peuples, jusqu'à l'origine du monde même, à laquelle elles se disent liées; et là, placées dans l'obscurité du chaos et dans l'empire fabuleux des traditions, elles se présentent accompagnées d'un état de choses si prodigieux, qu'il semble interdire tout accès au jugement; mais cet état même suscite un premier raisonnement, qui en résout la difficulté : car si les faits prodigieux que nous présentent les systèmes théologiques ont réellement existé; si, par exemple, les métamorphoses, les apparitions, les conversations d'un seul ou de plusieurs dieux, tracées dans les *livres sacrés* des Indiens, des Hébreux, des Par-

sis, sont des événements historiques, il faut convenir que la *nature* d'alors différait entièrement de celle qui subsiste; que les hommes actuels n'ont rien de commun avec ceux de ces siècles-là, et qu'ils ne doivent plus s'en occuper.

« Si, au contraire, ces faits prodigieux n'ont pas réellement existé dans l'ordre physique, dès lors on conçoit qu'ils sont du genre des créations de l'entendement; et sa nature, capable encore aujourd'hui des compositions les plus fantastiques, rend d'abord raison de l'apparition de ces moustres dans l'histoire; il ne s'agit plus que de savoir comment et pourquoi ils se sont formés dans l'imagination : or en examinant avec attention les sujets de leurs tableaux, en analysant les idées qu'ils combinent et qu'ils associent, et pesant avec soin toutes les circonstances qu'ils allèguent, l'on parvient à découvrir, à ce premier état incroyable, une solution conforme aux lois de la nature; on s'aperçoit que ces récits d'un genre fabuleux ont un sens figuré autre que le sens apparent; que ces prétendus faits merveilleux sont des faits simples et physiques, mais qui, mal conçus ou mal peints, ont été dénaturés par des causes accidentelles dépendantes de l'esprit humain; par la confusion des signes qu'il a employés pour peindre les objets; par l'équivoque des mots, le vice du langage, l'imperfection de l'écriture; on trouve que ces dieux, par exemple, qui jouent des rôles si singuliers dans tous les systèmes, ne sont que les *puissances physiques* de la nature, les *éléments*, les *vents*, les *astres*, et les *météores*, qui ont été *personnifiés* par le mécanisme nécessaire du langage et de l'entendement; que leur *vie*, leurs *mœurs*, leurs *actions*, ne sont que le jeu de leurs *opérations*, de leurs *rappports*; et que toute leur prétendue histoire n'est que la description de leurs phénomènes, tracée par les premiers physiciens qui les observèrent, et prise à contre-sens par le vulgaire, qui ne l'entendit pas, ou par les générations suivantes, qui l'oublèrent. On reconnaît, en un mot, que tous les dogmes théologiques sur l'*origine du monde*, sur la *nature de Dieu*, la *révélation* de ses lois, l'*apparition* de sa personne, ne sont que des récits de faits astronomiques, que des *narrations figurées* et *emblématiques* du jeu des constellations. On se convaincra que l'idée même de la *Divinité*, cette idée aujourd'hui si obscure, n'est, dans son modèle primitif, que celle des *puissances physiques* de l'univers, considérées tantôt comme *multiples* à raison de leurs *agents* et de leurs *phénomènes*, et tantôt comme un être *unique* et *simple* par l'*ensemble* et le *rappport* de toutes leurs parties : en sorte que l'être appelé *Dieu* a été tantôt le *vent*, le *feu*, l'*eau*, tous les *éléments*; tantôt le *soleil*, les *astres*, les *planètes* et leurs influences; tantôt la *ma-*

tière du monde visible, la totalité de l'univers ; tantôt les qualités abstraites et métaphysiques, telles que l'espace, la durée, le mouvement et l'intelligence ; et toujours avec ce résultat, que l'idée de la Divinité n'a point été une révélation miraculeuse d'êtres invisibles, mais une production naturelle de l'entendement, une opération de l'esprit humain, dont elle a suivi les progrès et subi les révolutions dans la connaissance du monde physique et de ses agents.

« Oui, vainement les nations reportent leur culte à des inspirations célestes ; vainement leurs dogmes invoquent un premier état de choses surnaturel : la barbarie originelle du genre humain, attestée par ses propres monuments, dément d'abord toutes ces assertions ; mais de plus, un fait subsistant et irrécusable dépose victorieusement contre les faits incertains et douteux du passé. *De ce que l'homme n'acquiert et ne reçoit d'idées que par l'intermède de ses sens, il suit avec évidence que toute notion qui s'attribue une autre origine que celle de l'expérience et des sensations, est la supposition erronée d'un raisonnement dressé dans un temps postérieur : or il suffit de jeter un coup d'œil réfléchi sur les systèmes sacrés de l'origine du monde, l'action des dieux, pour découvrir à chaque idée, à chaque mot, l'anticipation d'un ordre de choses qui ne naquit que longtemps après ; et la raison, forte de ces contradictions, rejetant tout ce qui ne trouve pas sa preuve dans l'ordre naturel, et n'admettant pour bon système historique que celui qui s'accorde avec les vraisemblances, la raison établit le sien, et dit avec assurance :*

« Avant qu'une nation eût reçu d'une autre nation des dogmes déjà inventés ; avant qu'une génération eût hérité des idées acquises par une génération antérieure, nul de tous les systèmes composés n'existait encore dans le monde. Enfants de la nature, les premiers humains, antérieurs à tout événement, novices à toute connaissance, naquirent sans aucune idée, ni de dogmes issus de disputes scolastiques ; ni de rites fondés sur des usages et des arts à naître ; ni de préceptes qui supposent un développement de passions ; ni de codes qui supposent un langage, un état social encore au néant ; ni de Divinité, dont tous les attributs se rapportent à des choses physiques, et toutes les actions à un état despotique de gouvernement ; ni enfin d'âme et de tous ces êtres métaphysiques que l'on dit ne point tomber sous les sens, et à qui cependant par toute autre voie l'accès à l'entendement demeure impossible. Pour arriver à tant de résultats, il fallut parcourir un cercle nécessaire de faits préalables ; il fallut que des essais répétés et lents apprissent à l'homme brut l'usage

de ses organes ; que l'expérience accumulée de générations successives eût inventé et perfectionné les moyens de la vie, et que l'esprit, dégagé de l'entrave des premiers besoins, s'élevât à l'art compliqué de comparer des idées, d'asseoir des raisonnements, et de saisir des rapports abstraits.

§ I. Origine de l'idée de Dieu : culte des éléments et des puissances physiques de la nature.

« Ce ne fut qu'après avoir franchi ces obstacles et parcouru déjà une longue carrière dans la nuit de l'histoire, que l'homme méditant sur sa condition, commença de s'apercevoir qu'il était soumis à des forces supérieures à la sienne et indépendantes de sa volonté. Le soleil l'éclairait, l'échauffait, le feu le brûlait, le tonnerre l'effrayait, l'eau le suffoquait, le vent l'agitait ; tous les êtres exerçaient sur lui une action puissante et irrésistible. Longtemps automate, il subit cette action sans en rechercher la cause ; mais du moment qu'il voulut s'en rendre compte, il tomba dans l'étonnement ; et passant de la surprise d'une première pensée à la rêverie de la curiosité, il forma une série de raisonnements.

« D'abord, considérant l'action des éléments sur lui, il conclut de sa part une idée de faiblesse, d'assujettissement, et de leur part une idée de puissance, de domination ; et cette idée de puissance fut le type primitif et fondamenta de toute idée de la Divinité.

« Secondement, les êtres naturels, dans leur action, excitaient en lui des sensations de plaisir ou de douleur, de bien ou de mal : par un effet naturel de son organisation, il conçut pour eux de l'amour ou de l'aversion ; il désira ou redouta leur présence : et la crainte ou l'espoir furent le principe de toute idée de religion.

« Ensuite, jugeant de tout par comparaison, et remarquant dans ces êtres un mouvement spontané comme le sien, il supposa à ce mouvement une volonté, une intelligence de l'espèce de la sienne ; et de là, par induction, il fit un nouveau raisonnement. Ayant éprouvé que certaines pratiques envers ses semblables avaient l'effet de modifier à son gré leurs affections et de diriger leur conduite, il employa ces pratiques avec les êtres puissants de l'univers ; il se dit : « Quand mon semblable, plus fort que moi, veut me faire du mal, je m'abaisse devant lui, et ma prière a l'art de le calmer. Je prierai les êtres puissants qui me frappent ; je supplierai les intelligences des vents, des astres, des eaux, et elles m'entendront ; je les conjurerai de détourner les maux, de me donner les biens dont elles disposent ; je les toucherai par mes larmes, je les fléchirai par mes dons, et je jouirai du bien-être. »

« Et l'homme, simple dans l'enfance de sa raison, parla au soleil, à la lune; il anima de son esprit et de ses passions les *grands agents* de la nature; il crut, par de vains sons, par de vaines pratiques, changer leurs lois inflexibles : erreur funeste! Il pria la pierre de monter, l'eau de s'élever, les montagnes de se transporter; et substituant un monde fantastique au monde véritable, il se constitua des *êtres d'opinion*, pour l'épouvantail de son esprit et le tourment de sa race.

« Ainsi les idées de *Dieu* et de *religion*, à l'égal de toutes les autres, ont pris leur origine dans les objets physiques, et ont été, dans l'entendement de l'homme, le produit de ses sensations, de ses besoins, des circonstances de sa vie et de l'état progressif de ses connaissances.

« Or, de ce que les *idées* de la *Divinité* eurent pour premiers *modèles* les êtres physiques, il résulta que la *Divinité* fut d'abord variée et *multiple*, comme les formes sous lesquelles elle parut agir : chaque être fut une *puissance*, un *génie*; et l'univers pour les premiers hommes fut rempli de dieux innombrables.

« Et de ce que les *idées* de la *Divinité* eurent pour *moteurs* les *affections* du cœur humain, elles subirent un ordre de division calqué sur ses sensations de *douleur* et de *plaisir*, d'*amour* ou de *haine*; les *puissances* de la *nature*, les dieux, les génies, furent partagés en *bienfaisants* et en *malfaisants*, en *bons* et en *mauvais*; et de là l'universalité de ces deux caractères dans tous les systèmes de religion.

« Dans le principe, ces idées analogues à la condition de leurs inventeurs, furent longtemps confuses et grossières. Errants dans les bois, obsédés de besoins, dénués de ressources, les hommes sauvages n'avaient pas le loisir de combiner des rapports et des raisonnements : affectés de plus de maux qu'ils n'éprouvaient de jouissances, leur sentiment le plus habituel était la crainte, leur théologie la *terreur*; leur culte se bornait à quelques pratiques de salut, et d'offrande à des êtres qu'ils se peignaient *féroces* et *avides* comme eux. Dans leur état d'*égalité* et d'*indépendance*, nul ne s'établissait médiateur auprès de dieux *insubordonnés* et *pauvres* comme lui-même. Nul n'ayant de superflu à donner, il n'existait ni parasite sous le nom de *prêtre*, ni tribut sous le nom de *victime*, ni empire sous le nom d'*autel*; le dogme et la *morale* confondus n'étaient que la *conservation* de soi-même; et la religion, idée arbitraire sans influence sur les rapports des hommes entre eux, n'était qu'un vain hommage rendu aux *puissances visibles* de la *nature*.

« Telle fut l'origine nécessaire et première de toute idée de la *Divinité*. »

Et l'orateur s'adressant aux nations sauvages :

« Nous vous le demandons, hommes qui n'avez pas reçu d'idées étrangères et factices; dites-nous si jamais vous vous en êtes formé d'autres. Et vous, docteurs, nous vous en attestons; dites-nous si tel n'est pas le témoignage unanime de tous les anciens monuments.

§ II. Second système. Culte des astres, ou sabéisme.

« Mais ces mêmes monuments nous offrent ensuite un système plus méthodique et plus compliqué, celui du culte de tous les astres, adorés tantôt sous leur forme propre, tantôt sous des emblèmes et des symboles figurés; et ce culte fut encore l'effet des connaissances de l'homme en physique, et dérivait immédiatement des causes premières de l'état social, c'est-à-dire, des besoins et des arts de premier degré qui entrèrent comme éléments dans la formation de la société.

« En effet, alors que les hommes commencèrent de se réunir en société, ce fut pour eux une nécessité d'étendre leurs moyens de subsistance, et par conséquent de s'adonner à l'agriculture : or l'agriculture, pour être exercée, exigea l'observation et la connaissance des cieux. Il fallut connaître le retour périodique des mêmes opérations de la nature, des mêmes phénomènes de la voûte des cieux; en un mot, il fallut régler la durée, la succession des saisons et des mois de l'année. Ce fut donc un besoin de connaître d'abord la marche du *soleil*, qui dans sa révolution *zodiacale*, se montrait le premier et suprême agent de toute création; puis de la lune, qui par ses phases et ses retours, réglait et distribuait le temps; enfin des étoiles et même des planètes, qui par leurs apparitions et disparitions sur l'horizon et l'hémisphère nocturnes, formaient de moindres divisions. Enfin il fallut dresser un système entier d'astronomie, un calendrier; et de ce travail résulta bientôt et spontanément une manière nouvelle d'envisager les *puissances dominatrices* et *gouvernantes*. Ayant observé que les *productions terrestres* étaient dans des rapports réguliers et constants avec les *êtres célestes*; que la *naissance*, l'*accroissement*, le *dépérissement* de chaque plante étaient liés à l'*apparition*, à l'*exaltation*, au *déclin* d'un même astre, d'un même groupe d'étoiles; qu'en un mot la langueur ou l'activité de la végétation semblaient dépendre d'*influences célestes*, les hommes en conclurent une idée d'*action*, de *puissance* de ces *êtres célestes*, *supérieurs*, sur les corps terrestres; et les astres dispensateurs d'abondance ou de disette de-

vinrent des *puissances*, des *génies*, des *dieux* auteurs des *biens* et des *maux*.

« Or, comme l'état social avait déjà introduit une hiérarchie méthodique de rangs, d'emplois, de conditions, les hommes continuant de raisonner par comparaison, transportèrent leurs nouvelles notions dans leur théologie; et il en résulta un système compliqué de *divinités graduelles*, dans lequel le *soleil*, *dieu premier*, fut un *chef* militaire, un *roi* politique; la *lune*, une *reine* sa compagne; les *planètes*, des serviteurs, des porteurs d'ordre, des messagers; et la multitude des *étoiles*, un *peuple*, une *armée* de héros, de *génies* chargés de *régir* le monde sous les ordres de leurs officiers; et chaque individu eut des noms, des fonctions, des attributs tirés de ses rapports et de ses influences, enfin même un sexe tiré du genre de son appellation.

« Et comme l'état social avait introduit des usages et des pratiques composés, le culte marchant de front, en prit de semblables : les cérémonies, d'abord simples et privées, devinrent publiques et solennelles; les offrandes furent plus riches et plus nombreuses, les rites plus méthodiques; on établit des lieux d'assemblée, et l'on eut des chapelles, des temples; on institua des officiers pour administrer, et l'on eut des pontifes, des prêtres; on convint de formules, d'époques, et la religion devint un acte civil, un lien politique. Mais dans ce développement, elle n'altéra point ses premiers principes, et l'idée de Dieu fut toujours l'idée d'*êtres physiques* agissant en *bien* ou en *mal*, c'est-à-dire, imprimant des sensations de *peine* ou de *plaisir*; le *dogme* fut la connaissance de *leurs lois* ou manières d'agir; la *vertu* et le *péché*, l'observation ou l'infraction de ces lois; et la *morale*, dans sa simplicité native, fut une *pratique* judicieuse de tout ce qui contribue à la conservation de l'existence, au bien-être de soi et de ses semblables.

« Si l'on nous demande à quelle époque naquit ce système, nous répondrons, sur l'autorité des monuments de l'astronomie elle-même, que ses principes paraissent remonter avec certitude au delà de quinze mille ans : et si l'on demande à quel peuple il doit être attribué, nous répondrons que ces mêmes monuments, appuyés de traditions unanimes, l'attribuent aux premières peuplades de l'*Égypte* : et lorsque le raisonnement trouve réunies dans cette contrée toutes les circonstances physiques qui ont pu le susciter; lorsqu'il y rencontre à la fois une zone du ciel, voisine du tropique, également purgée des pluies de l'équateur et des brumes du Nord; lorsqu'il y trouve le point central de la sphère anti-

quant docile, une terre fertile sans art, sans fatigue, inondée sans exhalaisons morbifiques, placée entre deux mers qui touchent aux contrées les plus riches, il conçoit que l'habitant du Nil, *agricole* par la nature de son sol, *géomètre* par le besoin annuel de mesurer ses possessions, *commerçant* par la facilité de ses communications, *astronome* enfin par l'état de son ciel, sans cesse ouvert à l'observation, dut le premier passer de la condition *sauvage* à l'état social, et par conséquent arriver aux connaissances physiques et morales qui sont propres à l'homme civilisé.

« Ce fut donc sur les bords supérieurs du Nil, et chez un peuple de race noire, que s'organisa le système compliqué du *culte des astres*, considérés dans leurs rapports avec les productions de la terre et les travaux de l'agriculture; et ce premier culte, caractérisé par leur adoration sous leurs *formes* ou leurs *attributs naturels*, fut une marche simple de l'esprit humain : mais bientôt la multiplicité des objets, de leurs rapports, de leurs actions réciproques, ayant compliqué les idées et les signes qui les représentaient, il survint une confusion aussi bizarre dans sa cause que pernicieuse dans ses effets.

§ III. Troisième système. Culte des symboles, ou idolâtrie.

« Dès l'instant où le peuple agricole eut porté un regard observateur sur les astres, il sentit le besoin d'en distinguer les individus ou les groupes, et de les dénommer chacun proprement, afin de s'entendre dans leur désignation; or une grande difficulté se présenta pour cet objet : car d'un côté les corps célestes, semblables en formes, n'offraient aucun caractère spécial pour être dénommés; de l'autre, le langage, pauvre en sa naissance, n'avait point d'expressions pour tant d'idées neuves et *métaphysiques*. Le mobile ordinaire du génie, le *besoin*, sut tout surmonter. Ayant remarqué que dans la révolution annuelle, le renouvellement et l'apparition périodiques des productions terrestres étaient constamment *associés* au lever ou au coucher de certaines étoiles et à leur position relativement au soleil, terme fondamental de toute comparaison, l'esprit, par un mécanisme naturel, lia dans sa pensée les objets terrestres et célestes qui étaient liés dans le fait; et leur appliquant un même signe, il donna aux *étoiles* ou aux *groupes* qu'il en formait, les noms mêmes des objets terrestres qui leur répondaient.

« Ainsi l'Éthiopien de Thèbes appela *astres* de l'inondation ou du *verse-eau*, ceux sous lesquels le fleuve commençait son débordement; *astres* du bœuf ou du *taureau*, ceux sous lesquels il convenait d'appliquer la charrue à la terre; *astres* du lion, ceux où

cet animal, chassé des déserts par la soif, se montrait sur les bords du fleuve, *astres* de l'épi ou de la *vièrgè moissonneuse*, ceux où se recueillait la moisson; *astres* de l'agneau, *astres* des chevreaux, ceux où naissent ces animaux précieux : et ce premier moyen résolut une première partie des difficultés.

« D'autre part, l'homme avait remarqué dans les êtres qui l'environnaient, des qualités distinctives et propres à chaque espèce; et par une première opération, il en avait retiré un nom pour les désigner; par une seconde, il y trouva un moyen ingénieux de généraliser ses idées; et transportant le nom déjà inventé à tout ce qui présentait une propriété, une action analogue ou semblable, il enrichit son langage d'une métaphore perpétuelle.

« Ainsi le même *Éthiopien* ayant observé que le retour de l'inondation répondait constamment à l'apparition d'une très-belle étoile qui, à cette époque, se montrait vers la *source du Nil*, et semblait *avertir* le laboureur de se garder de la surprise des eaux, il compara cette action à celle de l'animal qui par son *aboïement* avertit d'un danger, et il appela cet astre le *chien*, l'*aboyeur* (Sirius); de même il nomma *astres* du *crabe* ceux où le soleil, parvenu à la borne du tropique, revenait sur ses pas, en marchant à reculons et de côté, comme le *crabe* ou *cancer*; *astres* du *bouc sauvage*, ceux où, parvenu au point le plus *culminant* du ciel, au faite du *gnomon* horaire, le soleil imitait l'action de l'animal qui se plaît à *grimper* aux faîtes des *rochers*; *astres* de la *balance* ceux où les jours et les nuits *égaux* semblaient en *équilibre* comme cet instrument; *astres* du *scorpion*, ceux où certains vents réguliers apportaient une *vapeur brûlante* comme le *venin* du scorpion. Ainsi encore, il appela *anneaux* et *serpents* la trace figurée des orbites des astres et des planètes; et tel fut le moyen général d'appellation de toutes les étoiles, et même des planètes prises par groupes ou par individus, selon leurs rapports aux opérations champêtres et terrestres, et selon les analogies que chaque nation y trouva avec les travaux agricoles et avec les objets de son climat et de son sol.

« De ce procédé il résulta que des êtres abjects et terrestres entrèrent en *association* avec les *êtres supérieurs* et *puissants* des cieux; et cette *association* se resserra chaque jour par la constitution même du langage et le mécanisme de l'esprit. On disait, par une métaphore naturelle : « Le *taureau* répand « sur la terre les germes de la fécondité (au printemps); il ramène l'abondance et la création des « plantes (qui nourrissent). L'agneau (ou bélier) « *délivre* les cieux des *génies malfaisants* de l'hiver; « il *sauve* le monde du *serpent* (emblème de l'hu-

« mide saison), et il ramène le règne du *bien* (de « l'été, saison de toute jouissance). Le *scorpion* « verse son venin sur la terre, et répand les maladies « et la mort, etc.; » et ainsi de tous les effets semblables.

« Ce langage, compris de tout le monde, subsista d'abord sans inconvénient; mais par le laps du temps, lorsque le calendrier eut été réglé, le peuple, qui n'eut plus besoin de l'observation du ciel, perdit de vue le motif de ces expressions; et leur allégorie, restée dans l'usage de la vie, y devint un écueil fatal à l'entendement et à la raison. Habitué à joindre aux *symboles* les idées de leurs *modèles*, l'esprit finit par les confondre : alors ces mêmes animaux, que la pensée avait transportés aux cieux, en redescendirent sur la terre; mais dans ce retour, vêtus des livrées des astres, ils s'en arrogèrent les attributs, et ils en imposèrent à leurs propres auteurs. Alors le peuple croyant voir près de lui ses *dieux*, leur adressa plus facilement sa prière; il demanda au *bélier* de son troupeau les influences qu'il attendait du *bélier céleste*; il pria le *scorpion* de ne point répandre son venin sur la nature; il révéra le *crabe* de la mer, le *scarabée* du limon, le *poisson* du fleuve; et par une série d'analogies vicieuses, mais enchaînées, il se perdit dans un labyrinthe d'absurdités *conséquentes*.

« Voilà quelle fut l'origine de ce *culte antique* et bizarre des *animaux*; voilà par quelle marche d'idées le caractère de la divinité passa aux plus viles des brutes, et comment se forma le système *théologique* très-vaste, très-compiqué, très-savant, qui des bords du Nil porté de contrée en contrée par le commerce, la guerre et les conquêtes, envahit tout l'ancien monde; et qui modifié par les temps, par les circonstances, par les préjugés, se montre encore à découvert chez cent peuples, et subsiste comme base intime et secrète de la théologie de ceux-là mêmes qui le méprisent et le rejettent. »

A ces mots, quelques murmures s'étant fait entendre dans divers groupes : « Oui, continua l'orateur, voilà d'où vient, par exemple, chez vous, peuples *africains*! l'adoration de vos *féliches*, *plantes*, *animaux*, *cailloux*, *morceaux de bois*, devant qui vos ancêtres n'eussent pas eu le délire de se courber, s'ils n'y eussent vu des *talismans* en qui la *vertu des astres* s'était *insérée*. Voilà, nations tartares! l'origine de vos *marmousets* et de tout cet appareil d'animaux dont vos *chamans* bigarrent leurs robes magiques. Voilà l'origine de ces *figures* d'oiseaux, de serpents, que toutes les nations sauvages s'impriment sur la peau avec des cérémonies mystérieuses et sacrées. Vous, Indiens! vainement

vous enveloppez-vous du voile du mystère : l'épervier de votre dieu Vichenou n'est que l'un des mille emblèmes du soleil en Égypte ; et vos incarnations d'un dieu en poisson, en sanglier, en lion, en tortue, et toutes ses monstrueuses aventures, ne sont que les métamorphoses de l'astre qui passant successivement dans les signes des douze animaux, fut censé en prendre les figures et en remplir les rôles astronomiques. Vous, Japonais ! votre taureau qui brise l'œuf du monde, n'est que celui du ciel, qui jadis ouvrait l'âge de la création, l'équinoxe du printemps. C'est ce même bœuf Apis qu'adorait l'Égypte, et que vos ancêtres, ô rabbins juifs ! adorèrent aussi dans l'idole du veau d'or. C'est encore votre taureau, enfants de Zoroastre ! qui, sacrifié dans les mystères symboliques de *Mithra*, versait un sang fécond pour le monde. Et vous, chrétiens ! votre bœuf de l'Apocalypse, avec ses ailes, symbole de l'air, n'a pas une autre origine ; et votre agneau de Dieu, immolé, comme le taureau de *Mithra*, pour le salut du monde, n'est encore que ce même soleil au signe du bélier céleste, lequel, dans un âge postérieur, ouvrant à son tour l'équinoxe, fut censé délivrer le monde du règne du mal, c'est-à-dire, de la constellation du serpent, de cette grande couleuvre, mère de l'hiver, et emblème de l'*Ahrimanes* ou *Satan des Perses*, vos instituteurs. Oui, vainement votre zèle imprudent dévoue les idolâtres aux tourments du Tartare qu'ils ont inventé ; toute la base de votre système n'est que le culte du soleil, dont vous avez rassemblé les attributs sur votre principal personnage. C'est le soleil qui, sous le nom d'*Orus*, naissait, comme votre dieu, au solstice d'hiver, dans les bras de la vierge céleste, et qui passait une enfance obscure, dénuée, disetteuse, comme l'est la saison des frimas. C'est lui qui, sous le nom d'*Osiris*, persécuté par *Typhon* et par les tyrans de l'air, était mis à mort, renfermé dans un tombeau obscur, emblème de l'hémisphère d'hiver, et qui ensuite se relevant de la zone inférieure vers le point culminant des cieux, ressuscitait vainqueur des géants et des anges destructeurs.

« Vous, prêtres ! qui murmurez, vous portez ses signes sur tout votre corps : votre tonsure est le disque du soleil, votre étole est son zodiaque, vos chapelets sont l'emblème des astres et des planètes. Vous, pontifes et prélats ! votre mitre, votre crosse, votre manteau, sont ceux d'*Osiris* ; et cette croix dont vous vantez le mystère sans le comprendre, est la croix de *Sérapis*, tracée par la main des prêtres égyptiens sur le plan d'un monde figuré, laquelle passant par les équinoxes et par les tropiques, devenait l'emblème de la vie future et de la résurrec-

tion, parce qu'elle touchait aux portes d'ivoire et de corne par où les âmes passaient aux cieux. »

A ces mots, les docteurs de tous les groupes commencèrent de se regarder avec étonnement ; mais nul ne rompant le silence, l'orateur continua :

« Et trois causes principales concoururent à cette confusion des idées. Premièrement, les expressions figurées par lesquelles le langage naissant fut contraint de peindre les rapports des objets ; expressions qui passant ensuite d'un sens propre à un sens général, d'un sens physique à un sens moral, causèrent, par leurs équivoques et leurs synonymes, une foule de méprises.

« Ainsi, ayant dit d'abord que le soleil surmontait, venait à bout de douze animaux, on crut par la suite qu'il les tuait, les combattait, les domptait ; et l'on en fit la vie historique d'*Hercule*.

« Ayant dit qu'il réglait le temps des travaux, des semailles, des moissons, qu'il distribuait les saisons, les occupations ; qu'il parcourait les climats, qu'il dominait sur la terre, etc. on le prit pour un roi législateur, pour un guerrier conquérant ; et l'on en composa l'histoire d'*Osiris*, de *Bacchus* et de leurs semblables.

« Ayant dit qu'une planète entrait dans un signe, on fit de leur conjonction un mariage, un adultère, un inceste. Ayant dit qu'elle était cachée, ensevelie, parce qu'après avoir disparu elle revenait à la lumière et remontait en exaltation, on la dit morte, ressuscitée, enlevée au ciel, etc.

« Une seconde cause de confusion fut les figures matérielles elles-mêmes par lesquelles on peignit d'abord les pensées, et qui, sous le nom d'*hiéroglyphes* ou *caractères sacrés*, furent la première invention de l'esprit. Ainsi, pour avertir de l'inondation et du besoin de s'en préserver, l'on avait peint une nacelle, le navire *Argo* ; pour désigner le vent, l'on avait peint une aile d'oiseau ; pour spécifier la saison, le mois, l'on avait peint l'oiseau de passage, l'insecte, l'animal qui apparaissait à cette époque ; pour exprimer l'hiver, on peignit un porc, un serpent, qui se plaisent dans les lieux humides ; et la réunion de ces figures avait des sens convenus de phrases et de mots. Mais comme ce sens ne portait par lui-même rien de fixe et de précis ; comme le nombre de ces figures et de leurs combinaisons devint excessif, et surchargea la mémoire, il en résulta d'abord des confusions, des explications fausses. Ensuite le génie ayant inventé l'art plus simple d'appliquer les signes aux sons, dont le nombre est limité, et de peindre la parole au lieu des pensées, l'écriture alphabétique fit tomber en désuétude les

peintures hiéroglyphiques; et de jour en jour leurs significations oubliées donnèrent lieu à une foule d'illusions, d'équivoques et d'erreurs.

« Enfin une troisième cause de confusion fut l'organisation civile des anciens États. En effet, lorsque les peuples commencèrent de se livrer à l'agriculture, la formation du calendrier rural exigeant des observations astronomiques continues, il fut nécessaire d'y préposer quelques individus chargés de veiller à l'apparition et au coucher de certaines étoiles; d'avertir du retour de l'inondation, de certains vents, de l'époque des pluies, du temps propre à semer chaque espèce de grain : ces hommes, à raison de leur service, furent dispensés des travaux vulgaires, et la société pourvut à leur entretien. Dans cette position, uniquement occupés de l'observation, ils ne tardèrent pas de saisir les grands phénomènes de la nature, de pénétrer même le secret de plusieurs de ses opérations : ils connurent la marche des astres et des planètes; le concours de leurs phases et de leurs retours avec les productions de la terre et le mouvement de la végétation; les propriétés médicinales ou nourrissantes des fruits et des plantes; le jeu des éléments et leurs affinités réciproques. Or, parce qu'il n'existait de moyens de communiquer ces connaissances que par le soin pénible de l'instruction orale, ils ne les transmettaient qu'à leurs amis et à leurs parents; et il en résulta une concentration de toute science et de toute instruction dans quelques familles, qui s'en arrogèrent le privilège exclusif, prirent un esprit de *corps* et d'*isolement* funeste à la chose publique. Par cette succession continue des mêmes recherches et des mêmes travaux, le progrès des connaissances fut à la vérité plus hâtif; mais par le mystère qui l'accompagnait, le peuple, plongé de jour en jour dans de plus épaisses ténèbres, devint plus superstitieux et plus asservi. Voyant des mortels produire certains phénomènes, *annoncer*, comme à volonté, des éclipses et des comètes, guérir des maladies, manier des serpents, il les crut en communication avec les *puissances célestes*; et pour obtenir les biens ou repousser les maux qu'il en attendait, il les prit pour ses *médiateurs* et ses *interprètes*; et il s'établit au sein des États des *corporations sacrilèges* d'hommes *hypocrites* et *trompeurs*, qui attirèrent à eux tous les pouvoirs; et les *prêtres*, à la fois *astronomes*, *théologues*, *physiciens*, *médecins*, *magiciens*, *interprètes des dieux*, *oracles des peuples*, *rivaux des rois*, ou leurs *complices*, établirent sous le nom de *religion*, un *empire de mystère* et un *monopole d'instruction*, qui ont perdu jusqu'à ce jour les nations..... »

A ces mots, les *prêtres* de tous les groupes in-

terrompirent l'orateur; et jetant de grands cris, ils l'accusèrent d'impiété, d'irréligion, de blasphème, et voulurent l'empêcher de continuer : mais le législateur ayant observé que ce n'était qu'une *exposition de faits historiques*; que si ces faits étaient faux ou controuvés, il serait aisé de les démentir; que jusque-là l'énoncé de toute *opinion* était libre, sans quoi il était impossible de découvrir la vérité, l'orateur reprit.

« Or, de toutes ces causes et de l'association continuelle d'idées disparates, résultèrent une foule de désordres dans la théologie, dans la morale, dans les traditions; et d'abord, parce que les *animaux* figurèrent les *astres*, il arriva que les qualités des brutes, leurs penchants, leurs sympathies, leurs aversions passèrent aux dieux, et furent supposés être leurs actions : ainsi le dieu *ichneumon* fit la guerre au dieu *crocodile*, le dieu *loup* voulut manger le dieu *mouton*, le dieu *ibis* dévora le dieu *serpent*; et la *Divinité* devint un être *bizarre*, *capricieux*, *féroce*, dont l'idée dérégla le jugement de l'homme, et corrompit sa morale avec sa raison.

« Et parce que, dans l'esprit de leur culte, chaque famille, chaque nation avait pris pour *patron* spécial un *astre*, une *constellation*, les affections et les antipathies de l'*animal-symbole* passèrent à ses sectateurs; et les partisans du dieu *chien* furent ennemis de ceux du dieu *loup*; les adorateurs du dieu *bœuf* eurent en horreur ceux qui le mangeaient; et la religion devint un mobile de haines et de combats, une cause insensée de délire et de superstition.

« D'autre part, les noms des *astres-animaux* ayant, par cette même raison de patronage, été imposés à des peuples, à des pays, à des montagnes, à des fleuves, ces objets furent pris pour des *dieux*, et il en résulta un mélange d'êtres géographiques, historiques et mythologiques, qui confondit toutes les traditions.

« Enfin, par l'analogie des actions qu'on leur supposa, les *dieux-astres* ayant été pris pour des *hommes*, pour des *héros*, pour des *rois*, les rois et les héros prirent à leur tour les actions des *dieux* pour modèles, et devinrent par imitation guerriers, conquérants, sanguinaires, orgueilleux, lubriques, paresseux; et la religion consacra les crimes des despotes, et pervertit les principes des gouvernements.

§ IV. Quatrième système. Culte des deux principes, ou dualisme.

« Cependant les *prêtres astronomes*, dans l'abondance et la paix de leurs temples, firent de jour en jour de nouveaux progrès dans les sciences; et

le système du monde s'étant développé graduellement à leurs yeux, ils élevèrent successivement diverses hypothèses de ses effets et de ses agents, qui devinrent autant de systèmes théologiques.

« Et d'abord les navigations des peuples maritimes et les caravanes des nomades d'Asie et d'Afrique leur ayant fait connaître la terre depuis les îles Fortunées jusqu'à la Sérique, et depuis la Baltique jusqu'aux sources du Nil, la comparaison des phénomènes de diverses zones leur découvrit la rondeur du globe, et fit naître une nouvelle théorie. Ayant remarqué que toutes les opérations de la nature, dans la période annuelle, se résumaient en deux principales, celle de produire et celle de détruire; que, sur la majeure partie du globe, chacune de ces opérations s'accomplissait également de l'un à l'autre équinoxe; c'est-à-dire que pendant les six mois d'été tout se procréait, se multipliait, et que pendant les six mois d'hiver tout languissait, était presque mort, ils supposèrent dans la NATURE des puissances contraires en un état continuel de lutte et d'effort; et considérant sous ce rapport la sphère céleste, ils divisèrent les tableaux qu'ils en figuraient en deux moitiés ou hémisphères tels, que les constellations qui se trouvaient dans le ciel d'été formèrent un empire direct et supérieur, et celles qui se trouvaient dans le ciel d'hiver formèrent un empire antipode et inférieur. Or, de ce que les constellations d'été accompagnaient la saison des jours longs, brillants et chauds, ainsi que des fruits et des moissons, elles furent censées des puissances de lumière, de fécondité, de création, et par transition du sens physique au moral, des génies, des anges de science, de bienfaisance, de pureté et de vertu : et de ce que les constellations d'hiver se liaient aux longues nuits, aux brumes polaires, elles furent des génies de ténèbres, de destruction, de mort, et par transition, des anges d'ignorance, de méchanceté, de péché et de vice. Par une telle disposition, le ciel se trouva partagé en deux domaines, en deux factions : et déjà l'analogie des idées humaines ouvrait une vaste carrière aux écarts de l'imagination; mais une circonstance particulière détermina, si même elle n'occasionna, la méprise et l'illusion. (Suivez la planche.)

« Dans la projection de la sphère céleste que traçaient les prêtres astronomes, le zodiaque et les constellations, disposés circulairement, présentaient leurs moitiés en opposition diamétrale, l'hémisphère d'hiver, antipode à celui d'été, lui était adverse, contraire, opposé. Par la métaphore perpétuelle, ces mots passèrent au sens moral; et les anges, les génies adverses devinrent des révoltés,

des ennemis. Dès lors toute l'histoire astronomique des constellations se changea en histoire politique; le ciel fut un État humain où tout se passa ainsi que sur la terre. Or, comme les États, la plupart despotiques, avaient leur monarque, et que déjà le soleil en était un apparent des cieux, l'hémisphère d'été, empire de lumière et ses constellations, peuple d'anges blancs, eurent pour roi un dieu éclairé, intelligent, créateur et bon. Et comme toute faction rebelle doit avoir son chef, le ciel d'hiver, empire souterrain de ténèbres et de tristesse, et ses astres, peuple d'anges noirs, géants ou démons, eurent pour chef un génie malfaisant, dont le rôle fut attribué à la constellation la plus remarquée par chaque peuple. En Égypte, ce fut d'abord le scorpion, premier signe zodiacal après la balance, et longtemps chef des signes de l'hiver; puis ce fut l'ours, ou l'âne polaire, appelé Typhon, c'est-à-dire déluge, à raison des pluies qui inondent la terre pendant que cet astre domine. Dans la Perse, en un temps postérieur, ce fut le serpent qui, sous le nom d'Ahrimanes, forma la base du système de Zoroastre; et c'est lui, ô chrétiens et juifs! qui est devenu votre serpent d'Ève (la vierge céleste) et celui de la croix, dans les deux cas, emblème de Satan, l'ennemi, le grand adversaire de l'ancien des jours, chanté par Daniel.

« Dans la Syrie, ce fut le porc ou le sanglier ennemi d'Adonis, parce que dans cette contrée le rôle de l'ours boréal fut rempli par l'animal dont les inclinations fangeuses sont emblématiques de l'hiver; et voilà pourquoi, enfants de Moïse et de Mahomet! vous l'avez pris en horreur, à l'imitation des prêtres de Memphis et de Baalbek, qui détestaient en lui le meurtrier de leur dieu soleil. C'est aussi le type premier de votre Chib-en, ô Indiens! lequel fut jadis le Pluton de vos frères les Romains et les Grecs : ainsi que votre Brahma, ce dieu créateur n'est que l'Ormuzd persan et l'Osiris égyptien, dont le nom même exprime un pouvoir créateur, producteur de formes. Et ces dieux reçurent un culte analogue à leurs attributs vrais ou feints, lequel, à raison de leur différence, se partagea en deux branches diverses. Dans l'une, le dieu bon reçut le culte d'amour et de joie, d'où dérivent tous les actes religieux du genre gai, les fêtes, les danses, les festins, les offrandes de fleurs, de lait, de miel, de parfums, en un mot, de tout ce qui flatte les sens et l'âme. Dans l'autre, le dieu mauvais reçut, au contraire, un culte de crainte et de douleur, d'où dérivent tous les actes religieux du genre triste, les pleurs, la désolation, le deuil,

les privations, les offrandes sanglantes et les sacrifices cruels.

« De là vient encore ce partage des êtres terrestres en *purs* ou *impurs*, en *sacrés* ou *abominables*, selon que leurs espèces se trouvèrent du nombre des constellations de l'un des deux dieux, et firent partie de leur domaine : ce qui produisit d'une part les superstitions de souillures et de purifications, et de l'autre les prétendues *vertus* efficaces des amulettes et des *talismans*.

« Vous concevez maintenant, continua l'orateur en s'adressant aux Indiens, aux Perses, aux juifs, aux chrétiens, aux musulmans; vous concevez l'origine de ces idées de *combats*, de *rébellions*, qui remplissent également vos *mythologies*. Vous voyez ce que signifient les *anges blancs* et les *anges noirs*, les *chérubins* et les *séraphins à la tête d'aigle, de lion ou de taureau*; les *déus*, *diabes* ou *démons à cornes de bouc, à queue de serpent*; les *trônes* et les *dominations* rangés en *sept ordres* ou *gradations* comme les *sept sphères des planètes*; tous êtres jouant les mêmes rôles, ayant les mêmes attributs dans les *Védas*, les *Bibles* ou le *Zend-avesta*, soit qu'ils aient pour chef *Ormuzd* ou *Brahma*, *Typhon* ou *Chiven*, *Michel* ou *Satan*; soit qu'ils se présentent sous la forme de *géants à cent bras* et à *pieds de serpent*, ou de dieux métamorphosés en *lions*, en *ibis*, en *taureaux*, en *chats*, comme dans les contes sacrés des Grecs et des Égyptiens; vous apercevez la filiation successive de ces idées, et comment, à mesure qu'elles se sont éloignées de leurs sources, et que les esprits se sont policés, ils en ont adouci les formes grossières pour les rapprocher d'un état moins choquant.

« Or, de même que le système des deux *principes*, ou *dieux opposés*, naquit de celui des *symboles*, entrés tous dans sa contexture, de même vous allez voir naître de lui un système nouveau, auquel il servit à son tour de base et d'échelon. »

§ V. Culte mystique et moral, ou système de l'autre monde.

« En effet, alors que le vulgaire entendit parler d'un *nouveau ciel* et d'un *autre monde*, il donna bientôt un corps à ces *fictiones*; il y plaça un théâtre solide, des scènes réelles; et les notions géographiques et astronomiques vinrent favoriser, si même elles ne provoquèrent cette illusion.

« D'une part, les navigateurs phéniciens, ceux qui passant les *colonnes d'Hercule*, allaient chercher l'étain de *Thulé* et l'ambre de la *Baltique*, racontaient qu'à l'extrémité du monde, au bout de l'Océan (la Méditerranée), où le soleil se couche

pour les contrées asiatiques, étaient des *îles fortunées*, séjour d'un printemps éternel, et plus loin des *régions hyperboréennes* placées *sous terre* (relativement aux tropiques), où régnait une *éternelle nuit*¹. Sur ces récits mal compris, et sans doute confusément faits, l'imagination du peuple composa les champs *Élysées*², *lieux de délices placés dans un monde inférieur*, ayant leur ciel, leur soleil, leurs astres, et le *Tartare*, *lieu de ténèbres, d'humidité, de fange, de frimas*. Or, parce que l'homme, curieux de tout ce qu'il ignore et avide d'une longue existence, s'était déjà interrogé sur ce qu'il devenait après sa mort, parce qu'il avait de bonne heure raisonné sur le *principe de vie* qui anime son corps, qui s'en sépare sans le déformer, et qu'il avait imaginé les *substances déliées*, les *fantômes*, les *ombres*, il aimait à croire qu'il continuerait, dans le monde *souterrain*, cette vie qu'il lui coûtait trop de perdre; et les *lieux infernaux* furent un emplacement commode pour recevoir les objets chéris auxquels il ne pouvait renoncer.

« D'autre part, les *prêtres astrologues* et *physiciens* faisaient de leurs cieux des récits, et ils en traçaient des tableaux qui s'encadraient parfaitement dans ces *fictiones*. Ayant appelé, dans leur langage métaphorique, les *équinoxes* et les *solstices*, les *portes des cieux* ou *entrées des saisons*, ils expliquaient les phénomènes terrestres en disant « que par la *porte de corne* (d'abord le taureau, puis le bélier) et par celle du *cancer*, *descendaient* les *feux vivifiants* qui animent au printemps la végétation, et les *esprits aqueux* qui causent au solstice le *débordement* du Nil; que par la *porte d'ivoire* (la *balance*, et auparavant l'*arc* ou *sagittaire*) et par celle du *capricorne* ou de l'*urne*, s'en retournaient à leur source et remontaient à leur origine les *émanations* ou *influences* des cieux; » et la *voie lactée*, qui passait par ces *portes* des solstices, leur semblait placée là exprès pour leur servir de *route* et de *véhicule*; de plus, dans leur atlas, la scène céleste présentait un *fleuve* (le Nil, figuré par les plis de l'*hydre*), une *barque* (le navire *Argo*) et le *chien Sirius*, tous deux relatifs à ce *fleuve*, dont ils présageaient l'*inondation*. Ces circonstances, associées aux premières et y ajoutant des détails, en augmentèrent les vraisemblances; et pour arriver au *Tartare* ou à l'*Élysée*, il fallut que les âmes traversassent les fleuves du *Styx* et de l'*Achéron* dans la *nacelle* du nocher *Caron*, et qu'elles passassent par les *portes de corne* ou d'*ivoire*, que gardait le chien *Cerbère*. Enfin un usage civil se joignit à

¹ Les nuits de six mois.

² Aliz, en phénicien ou hébreu, signifie dansant et joyeux

toutes ces fictions, et acheva de leur donner de la consistance.

« Ayant remarqué que dans leur climat brûlant la putréfaction des cadavres était un levain de peste et de maladies, les habitants de l'Égypte avaient, dans plusieurs États, institué l'usage d'inhumier les morts hors de la terre habitée, dans le désert qui est au couchant. Pour y arriver, il fallait passer les canaux du fleuve, et par conséquent être reçu dans une barque, payer un salaire au nocher, sans quoi le corps privé de sépulture eût été la proie des bêtes féroces. Cette coutume inspira aux législateurs civils et religieux un moyen puissant d'influer sur les mœurs; et saisissant par la piété filiale et par le respect pour les morts, des hommes grossiers et féroces, ils établirent pour condition nécessaire, d'avoir subi un jugement préalable qui décidât si le mort méritait d'être admis au rang de sa famille dans la noire cité. Une telle idée s'adaptait trop bien à toutes les autres pour ne pas s'y incorporer; le peuple ne tarda pas de l'y associer, et les enfers eurent leur Minos et leur Rhadamanthe, avec la baguette, le siège, les huissiers et l'urne, comme dans l'état terrestre et civil. Alors la Divinité devint un être moral et politique, un législateur social d'autant plus redouté, que ce législateur suprême, ce juge final, fut inaccessible aux regards : alors ce monde fabuleux et mythologique, si bizarrement composé de membres épars, se trouva un lieu de châtement et de récompense, où la justice divine fut censée corriger ce que celle des hommes eut de vicieux, d'erroné; et ce système spirituel et mystique acquit d'autant plus de crédit, qu'il s'empara de l'homme par tous ses penchants : le faible opprimé y trouva l'espoir d'une indemnité, la consolation d'une vengeance future; l'oppresser comptant par de riches offrandes arriver toujours à l'impunité, se fit de l'erreur du vulgaire une arme de plus pour le subjuguier, et les chefs des peuples, les rois et les prêtres, y virent de nouveaux moyens de le maîtriser, par le privilège qu'ils se réservèrent de répartir les grâces ou les châtements du grand juge, selon des délits ou des actions méritoires qu'ils caractérisèrent à leur gré.

« Voilà comment s'est introduit, dans le monde visible et réel, un monde invisible et imaginaire; voilà l'origine de ces lieux de délices et de peines dont vous, Perses! avez fait votre terre rajeunie, votre ville de résurrection placée sous l'équateur, avec l'attribut singulier que les heureux n'y donneront point d'ombre. Voilà, juifs et chrétiens, disciples des Perses! d'où sont venus votre

Jérusalem de l'Apocalypse, votre paradis, votre ciel, caractérisés par tous les détails du ciel astrologique d'Hermès. Et vous, musulmans! votre enfer, abîme souterrain, surmonté d'un pont; votre balance des âmes et de leurs œuvres, votre jugement par les anges Monkir et Nékir, ont également pris leurs modèles dans les cérémonies mystérieuses de l'ancre de Mithra; et votre ciel ne diffère en rien de celui d'Osiris, d'Ormuzd et de Brahma.

§ VI. Sixième système. Monde animé, ou culte de l'univers sous divers emblèmes.

« Tandis que les peuples s'égarèrent dans le labyrinthe ténébreux de la mythologie et des fables, les prêtres physiciens poursuivant leurs études et leurs recherches sur l'ordre et la disposition de l'univers, arrivèrent à de nouveaux résultats, et dressèrent de nouveaux systèmes de puissances et de causes motrices.

« Longtemps bornés aux simples apparences, ils n'avaient vu dans les mouvements des astres qu'un jeu inconnu de corps lumineux, qu'ils croyaient rouler autour de la terre, point central de toutes les sphères; mais alors qu'ils eurent découvert la rondeur de notre planète, les conséquences de ce premier fait les conduisirent à des considérations nouvelles; et d'induction en induction, ils s'élevèrent aux plus hautes conceptions de l'astronomie et de la physique.

« En effet, ayant conçu cette idée lumineuse et simple, que le globe terrestre est un petit cercle inscrit dans le cercle plus grand des cieux, la théorie des cercles concentriques s'offrit d'elle-même à leur hypothèse, pour résoudre le cercle inconnu du globe terrestre par des points connus du cercle céleste; et la mesure d'un ou de plusieurs degrés du méridien donna avec précision la circonférence totale. Alors saisissant pour compas le diamètre obtenu de la terre, un génie heureux l'ouvrit d'une main hardie sur les orbites immenses des cieux; et par un phénomène inouï, du grain de sable qu'à peine il couvrait, l'homme embrassant les distances infinies des astres, s'élança dans les abîmes de l'espace et de la durée : là se présenta à ses regards un nouvel ordre de l'univers; le globe atome qu'il habitait ne lui en parut plus le centre : ce rôle important fut déferé à la masse énorme du soleil; et cet astre devint le pivot enflammé de huit sphères environnantes, dont les mouvements furent désormais soumis à la précision du calcul.

« C'était déjà beaucoup pour l'esprit humain, d'avoir entrepris de résoudre la disposition et l'ordre des grands êtres de la NATURE; mais non con-

tent de ce premier effort, il voulut encore en résoudre le mécanisme, en deviner l'origine et le principe moteur; et c'est là qu'engagés dans les profondeurs abstraites et métaphysiques du mouvement et de sa cause première, des propriétés inhérentes ou communiquées de la matière, de ses formes successives, de son étendue, c'est-à-dire de l'espace et du temps sans bornes, les physiciens théologues se perdirent dans un chaos de raisonnements subtils et de controverses scolastiques.

« Et d'abord l'action du soleil sur les corps terrestres leur ayant fait regarder sa substance comme un feu pur et élémentaire, ils en firent le foyer et le réservoir d'un océan de fluide igné, lumineux, qui, sous le nom d'éther, remplit l'univers et alimenta les êtres. Ensuite les analyses d'une physique savante leur ayant fait découvrir ce même feu, ou un autre parfaitement semblable, dans la composition de tous les corps, et s'étant aperçus qu'il était l'agent essentiel de ce mouvement spontané que l'on appelle vie dans les animaux et végétation dans les plantes, ils conçurent le jeu et le mécanisme de l'univers comme celui d'un tout homogène, d'un corps identique, dont les parties, quoique distantes, avaient cependant une liaison intime; et le monde fut un être vivant, animé par la circulation organique d'un fluide igné ou même électrique, qui par un premier terme de comparaison pris dans l'homme et les animaux, eut le soleil pour cœur ou foyer.

« Alors, parmi les philosophes théologues, les uns partant de ces principes, résultats de l'observation, « que rien ne s'anéantit dans le monde; que les éléments sont indestructibles; qu'ils changent de combinaisons, mais non de nature; que la vie et la mort des êtres ne sont que des modifications variées des mêmes atomes; que la matière possède par elle-même des propriétés d'où résultent toutes ses manières d'être; que le monde est éternel, sans bornes d'espace et de durée; » les uns dirent que l'univers entier était Dieu; et selon eux, Dieu fut un être à la fois effet et cause, agent et patient, principe moteur et chose mue, ayant pour lois les propriétés invariables qui constituent la fatalité. Et ceux-là peignirent leur pensée tantôt par l'emblème de PAN (le GRAND TOUT), ou de Jupiter au front d'étoiles, au corps planétaire, aux pieds d'animaux, ou de l'œuf orphique, dont le jaune, suspendu au milieu d'un liquide enceint d'une voûte, figura le globe du soleil nageant dans l'éther au milieu de la voûte des cieux: tantôt par celui d'un grand serpent rond, figurant les cieux où ils plaçaient le premier mobile; par cette raison de couleur d'azur, parsemé de ta-

ches d'or (les étoiles), dévorant sa queue, c'est-à-dire, rentrant en lui-même et se repliant éternellement comme les révolutions des sphères: tantôt par celui d'un homme ayant les pieds liés et joints, pour signifier l'existence immuable; enveloppé d'un manteau de toutes les couleurs, comme le spectacle de la nature, et portant sur la tête une sphère d'or, emblème de la sphère des étoiles: ou par celui d'une autre homme quelquefois assis sur la fleur du lotos portée sur l'abîme des eaux, quelquefois couché sur une pile de douze carreaux, figurant les douze signes célestes. Et voilà, Indiens, Japonais, Siamois, Tibétains, Chinois! la théologie qui, fondée par les Égyptiens, s'est transmise et gardée chez vous dans les tableaux que vous tracez de Brahma, de Beddou, de Sommonacodom, d'Omito: voilà même, Hébreux et chrétiens! l'opinion dont vous avez conservé une parcelle dans votre Dieu, souffle porté sur les eaux, par une allusion au vent, qui à l'origine du monde, c'est-à-dire au départ des sphères du signe du cancer, annonçait l'inondation du Nil, et semblait préparer la création.

§ VII. Septième système. Culte de l'ÂME DU MONDE, c'est-à-dire de l'élément du feu, principe vital de l'univers.

« Mais d'autres répugnant à cette idée d'un être à la fois effet et cause, agent et patient, et rassemblant en une même nature des natures contraires, distinguèrent le principe moteur de la chose mue; et posant que la matière était inerte en elle-même, ils prétendirent que ses propriétés lui étaient communiquées par un agent distinct, dont elle n'était que l'enveloppe et le fourreau. Cet agent pour les uns fut le principe igné, reconnu l'auteur de tout mouvement; pour les autres ce fut le fluide appelé éther, cru plus actif et plus subtil: or, comme ils appelaient dans les animaux le principe vital et moteur, une âme, un esprit, et comme ils raisonnaient sans cesse par comparaison, surtout par celle de l'être humain, ils donnèrent au principe moteur de tout l'univers le nom d'âme, d'intelligence, d'esprit; et Dieu fut l'esprit vital qui, répandu dans tous les êtres, anima le vaste corps du monde. Et ceux-là peignirent leur pensée tantôt par Youpiter, essence du mouvement et de l'animation, principe de l'existence, ou plutôt l'existence elle-même; tantôt par Vulcain ou Phtha, feu-principe et élémentaire, ou par l'autel de l'esta, placé centralement dans son temple, comme le soleil dans les sphères; et tantôt par Kncph, être humain vêtu de bleu foncé, ayant en main un sceptre et une ceinture (le zodiaque), coiffé d'un bonnet de plumes,

pour exprimer la fugacité de sa pensée, et produisant de sa bouche le grand œuf.

« Or, par une conséquence de ce système, chaque être contenant en soi une portion du fluide igné ou éthérien, moteur universel et commun; et ce fluide *âme du monde* étant la divinité, il s'ensuivit que les âmes de tous les êtres furent une portion de Dieu même, participant à tous ses attributs, c'est-à-dire, étant une substance indivisible, simple, immortelle; et de là tout le système de l'immortalité de l'âme, qui d'abord fut éternité. De là aussi ses transmigrations connues sous le nom de *métempsychose*, c'est-à-dire, de passage du principe vital d'un corps à un autre; idée née de la transmigration véritable des éléments matériels. Et voilà, Indiens, bouddhistes, chrétiens, musulmans! d'où dérivent toutes vos opinions sur la spiritualité de l'âme : voilà quelle fut la source des rêveries de Pythagore et de Platon, vos instituteurs, qui eux-mêmes ne furent que les échos d'une dernière secte de philosophes visionnaires qu'il faut développer.

§ VIII. Huitième système. MONDE-MACHINE : culte du Demiourgos ou Grand Ouvrier.

« Jusque-là les théologiens, en s'exerçant sur les substances déliées et subtiles de l'éther et du feu-principe, n'avaient cependant pas cessé de traiter d'êtres palpables et perceptibles aux sens, et la théologie avait continué d'être la théorie des puissances physiques, placées tantôt spécialement dans les astres, tantôt disséminées dans tout l'univers; mais à cette époque, des esprits superficiels perdant le fil des idées qui avaient dirigé ces études profondes, ou ignorant les faits qui leur servaient de base, en dénaturèrent tous les résultats par l'introduction d'une chimère étrange et nouvelle. Ils prétendirent que cet univers, ces cieux, ces astres, ce soleil, n'étaient qu'une machine d'un genre ordinaire; et à cette première hypothèse appliquant une comparaison tirée des ouvrages de l'art, ils élevèrent l'édifice des sophismes les plus bizarres. « Une machine, dirent-ils, ne se fabrique point elle-même : elle a un ouvrier antérieur, elle l'indique par son existence. Le monde est une machine : donc il existe un fabricant. »

« De là le *demiourgos* ou grand ouvrier, constitué divinité autocratrice et suprême. Vainement l'ancienne philosophie objecta que l'ouvrier même avait besoin de parents et d'auteurs, et que l'on ne faisait qu'ajouter un échelon en ôtant l'éternité au monde pour la lui donner. Les innovateurs, non contents de ce premier paradoxe, passèrent à un

second; et appliquant à leur ouvrier la théorie de l'entendement humain, ils prétendirent que le *demiourgos* avait fabriqué sa machine sur un plan ou idée résidant en son entendement. Or, comme leurs maîtres, les physiciens, avaient placé dans la sphère des fixes le grand mobile régulateur, sous le nom d'intelligence, de raisonnement, les spiritualistes, leurs mînes, s'emparant de cet être, l'attribuèrent au *demiourgos*, en en faisant une substance distincte, existante par elle-même, qu'ils appelèrent *mens ou logos* (parole et raisonnement). Et comme d'ailleurs ils admettaient l'existence de l'âme du monde, ou principe solaire, ils se trouvèrent obligés de composer trois grades ou échelons de personnes divines, qui furent, 1° le *demiourgos* ou dieu-ouvrier; 2° le *logos*, parole et raisonnement; et 3° l'esprit ou l'âme (du monde). Et voilà, chrétiens! le roman sur lequel vous avez fondé votre Trinité; voilà le système qui, né hérétique dans les temples égyptiens, transporté païen dans les écoles de l'Italie et de la Grèce, se trouve aujourd'hui catholique orthodoxe par la conversion de ses partisans, les disciples de Pythagore et de Platon devenus chrétiens.

« Et c'est ainsi que la Divinité, après avoir été dans son origine l'action sensible, multiple, des météores et des éléments;

« Puis la puissance combinée des astres considérés sous leurs rapports avec les êtres terrestres;

« Puis ces êtres terrestres eux-mêmes par la confusion des symboles avec leurs modèles;

« Puis la double puissance de la nature dans ses deux opérations principales de production et de destruction;

« Puis le monde animé sans distinction d'agent et de patient, d'effet et de cause;

« Puis le principe solaire ou l'élément du feu reconnu pour moteur unique;

« C'est ainsi que la Divinité est devenue, en dernier résultat, un être chimérique et abstrait; une subtilité scolastique de substance sans forme, de corps sans figure; un vrai délire de l'esprit, auquel la raison n'a plus rien compris. Mais vainement dans ce dernier passage veut-elle se dérober aux sens : le cachet de son origine lui demeure ineffaçablement empreint; et ses attributs, tous calqués, ou sur les attributs physiques de l'univers, tels que l'immensité, l'éternité, l'indivisibilité, l'incompréhensibilité; ou sur les affections morales de l'homme, telles que la bonté, la justice, la majesté, etc.; ses noms mêmes, tous dérivés des êtres physiques qui lui ont servi de types, et spécialement du soleil, des planètes et du monde,

retracent incessamment, en dépit de ses corrupteurs, les traits indélébiles de sa véritable nature.

« Telle est la chaîne des idées que l'esprit humain avait déjà parcourue à une époque antérieure aux récits positifs de l'histoire; et puisque leur continuité prouve qu'elles ont été le produit d'une même série d'études et de travaux, tout engage à en placer le théâtre dans le berceau de leurs éléments primitifs, dans l'Égypte : et leur marche y put être rapide, parce que la curiosité oiseuse des prêtres physiiciens n'avait pour aliment, dans la retraite des temples, que l'énigme toujours présente de l'univers; et que, dans la division politique qui longtemps partagea cette contrée, chaque État eut son collège de prêtres, lesquels tour à tour auxiliaires ou rivaux, hâtèrent par leurs disputes les progrès des sciences et des découvertes.

« Et déjà il était arrivé sur les bords du Nil ce qui depuis s'est répété par toute la terre. A mesure que chaque système s'était formé, il avait suscité dans sa nouveauté des querelles et des schismes; puis accrédité par la persécution même, tantôt il avait détruit les idoles antérieures, tantôt il se les était incorporées en les modifiant : et les révolutions politiques étant survenues, l'agrégation des États et le mélange des peuples confondirent toutes les opinions; et le fil des idées s'étant perdu, la théologie tomba dans le chaos, et ne fut plus qu'un logogriphe de vieilles traditions, qui ne furent plus comprises. La religion, égarée d'objet, ne fut plus qu'un moyen politique de conduire un vulgaire crédule, dont s'emparèrent tantôt des hommes crédules eux-mêmes et dupes de leurs propres visions, et tantôt des hommes hardis et d'une âme énergique, qui se proposèrent de grands objets d'ambition.

§ IX. Religion de Moïse, ou culte de l'âme du monde (Youpiter).

« Tel fut le législateur des Hébreux, qui voulant séparer sa nation de toute autre, et se former un empire isolé et distinct, conçut le dessein d'en asseoir les bases sur les préjugés religieux, et d'élever autour de lui un rempart sacré d'opinions et de rites. Mais vainement proscrit-il le culte des symboles régnant dans la basse Égypte et la Phénicie; son Dieu n'en fut pas moins un dieu égyptien de l'invention de ces prêtres dont Moïse avait été le disciple; et *Yahouh*, décelé par son propre nom, l'essence (des êtres), et par son symbole, le *buisson de feu*, n'est que l'âme du monde, le principe moteur que, peu après, la Grèce adopta sous la même dénomination dans son *Youpiter*, être générateur, et sous celle d'*Ei*, l'existence; que les

Thébains consacraient sous le nom de *Kneph*; que *Sais* adorait sous l'emblème d'*Isis voilée*, avec cette inscription : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, et nul mortel n'a levé mon voile*; que Pythagore honorait sous le nom de *Vesta*, et que la philosophie stoïcienne définissait avec précision en l'appelant le principe du feu. Moïse voulut en vain effacer de sa religion tout ce qui rappelait le culte des astres : une foule de traits restèrent malgré lui pour le retracer; et les sept *lumières* ou *planètes* du grand chandelier, les *douze pierres* ou *signes* de l'*urim* du grand prêtre, la fête des deux *équinoxes*, *ouvertures* et *portes* de deux *hémisphères*, la cérémonie de l'*agneau* ou *bélier céleste*; enfin le nom d'*Osiris* même conservé dans son *cantique*, et l'*arche* ou coffre imité du tombeau où ce dieu fut enfermé, demeurent pour servir de témoins à la filiation de ses idées et à leur extraction de la source commune.

§ X. Religion de Zoroastre.

« Tel fut aussi Zoroastre, qui, deux siècles après Moïse, rajeunit et moralisa chez les *Mèdes* et les *Bactriens* tout le système égyptien d'*Osiris* et de *Typhon*, sous le nom d'*Ormuzd* et d'*Ahrimanes*; qui pour expliquer le système de la nature, supposa deux grands dieux ou pouvoirs, l'un occupé à créer, à produire, dans un empire de lumière et de douce chaleur (dont le type est l'été), et par cela dieu de science, de bienfaisance, de vertu; l'autre occupé à détruire dans un empire de ténèbres et de froid (dont le type est le pôle d'hiver), et par cela dieu d'ignorance, de malfaisance et de péché; qui par des expressions figurées, ensuite méconnues, appela création du monde le renouvellement de la scène physique à chaque printemps; appela résurrection le renouvellement des périodes des astres dans leurs conjonctions; *vie future*, *enfer*, *paradis*, ce qui n'était que le *Tartare* et l'*Élysée* des astrologues et des géographes; en un mot, qui ne fit que consacrer les rêveries déjà existantes du système mystique.

§ XI. Brahmeisme, ou système indien.

« Tel encore fut le législateur indien qui, sous le nom de *Ménou*, antérieur à Zoroastre et à Moïse, consacra, sur les bords du Gange, la doctrine des trois principes ou dieux que connut la Grèce, l'un desquels, nommé *Brahma* ou *Youpiter*, fut l'auteur de toute production ou création (le soleil du printemps); le second, nommé *Chiven* ou *Pluton*, fut le dieu de toute destruction (le soleil d'hiver); et le troisième, nommé *Vichenou* ou *Neptune*, fut

le dieu *conservateur* de l'état stationnaire (le soleil solsticial, *stator*), tous trois distincts, et cependant tous trois ne formant qu'un seul dieu ou *pouvoir*, lequel, chanté dans les *Védas* comme dans les hymnes *orphiques*, n'est autre chose que le *Youpiter aux trois yeux*¹, ou soleil aux trois formes d'action, dans les trois *ritous* ou *saisons* : là vous avez la source de tout le système *trinitaire* subtilisé par Pythagore et Platon, totalement défiguré par leurs interprètes.

§ XII. Bouddisme, ou systèmes mystiques.

« Tels enfin ont été les réformateurs moralistes révéérés depuis Ménou, sous les noms de *Boudah*, *Gaspa*, *Chekia*, *Goutama*, etc. qui des principes de la métempsychose, diversement modifiés, ont déduit des doctrines mystiques d'abord utiles en ce qu'elles inspièrent à leurs sectateurs l'*horreur du meurtre*, la *compassion pour tout être sensible*, la *crainte des peines* et l'*espoir des récompenses destinées à la vertu et au vice, dans une autre vie, sous une forme nouvelle*; mais ensuite devenues pernicieuses par l'abus d'une métaphysique visionnaire, qui prenant à tâche de contrarier l'ordre naturel, voulut que le *monde palpable et matériel fût une illusion fantastique*; que l'existence de l'homme fût *un rêve dont la mort était le vrai réveil*; que son corps fût une prison impure dont il devait se hâter de sortir, ou une enveloppe grossière que pour rendre perméable à la lumière interne, il devait atténuer, *diaphaniser* par le jeûne, les macérations, les contemplations, et par une foule de pratiques anachorétiques si étranges, que le vulgaire étonné ne put s'expliquer le caractère de leurs auteurs qu'en les considérant comme des êtres surnaturels, avec cette difficulté de savoir s'ils furent *Dieu devenu homme*, ou *l'homme devenu Dieu*.

« Voilà les matériaux qui, depuis des siècles nombreux, existaient épars dans l'Asie, quand un concours fortuit d'événements et de circonstances vint, sur les bords de l'Euphrate et de la Méditerranée, en former de nouvelles combinaisons.

§ XIII. Christianisme, ou culte allégorique du soleil, sous ses noms cabalistiques de *Chris-en* ou *Christ*, et d'*Iesus* ou *Jésus*.

« En constituant un peuple séparé, Moïse avait vainement prétendu le défendre de l'invasion de toute idée étrangère : un penchant invincible, fondé sur les affinités d'une même origine, avait sans cesse ramené les Hébreux vers le culte des nations voisines; et les relations indispensables du commerce

et de la politique qu'il entretenait avec elles, en avaient de jour en jour fortifié l'ascendant. Tant que le régime national se maintint, la force coercitive du gouvernement et des lois, en s'opposant aux innovations retarda leur marche; et cependant les *hauts lieux étaient pleins d'idoles*, et le *dieu soleil avait son char* et ses chevaux peints dans les palais des rois et jusque dans le temple d'*Yahouh*; mais lorsque les conquêtes des sultans de *Ninive* et de *Babylone* eurent dissous le lien de la puissance publique, le peuple, livré à lui-même, et sollicité par ses conquérants, ne contraignit plus son penchant pour les opinions profanes, et elles s'établirent publiquement en Judée. D'abord les colonies assyriennes, transportées à la place des tribus, remplirent le royaume de Samarie des dogmes des mages, qui bientôt pénétrèrent dans le royaume de Juda; ensuite Jérusalem ayant été subjuguée, les *Égyptiens*, les *Syriens*, les *Arabes*, accourus dans ce pays ouvert, y apportèrent de toutes parts leurs, et la religion de Moïse fut déjà doublement altérée. D'autre part, les prêtres et les grands transportés à Babylone et élevés dans les sciences des Kaldéens, s'imburent, pendant un séjour de cinquante ans, de toute leur théologie; et de ce moment se naturalisèrent chez les Juifs les dogmes du génie ennemi (Satan), de l'archange *Michel*, de l'*ancien des jours* (Ormuzd), des *anges rebelles*, du *combat des cieux*, de l'*âme immortelle*, et de la *résurrection*; toutes choses inconnues à Moïse, ou condamnées par le silence même qu'il en avait gardé.

« De retour dans leur patrie, les émigrés y rapportèrent ces idées; et d'abord leur innovation y suscita les disputes de leurs partisans les *pharisiens*, et de leurs opposants les *saducéens*, représentants de l'ancien culte national. Mais les premiers, secondés du penchant du peuple et de ses habitudes déjà contractées, appuyés de l'autorité des *Perses*, leurs libérateurs et leurs maîtres, terminèrent par prendre l'ascendant sur les seconds, et les enfants de Moïse consacèrent la théologie de Zoroastre.

« Une analogie fortuite entre deux idées principales favorisa surtout cette coalition, et devint la base d'un dernier système, non moins étonnant dans sa fortune que dans les causes de sa formation.

« Depuis que les Assyriens avaient détruit le royaume de *Samarie*, des esprits judicieux, *prévoyant* la même destinée pour *Jérusalem*, n'avaient cessé de l'*annoncer*, de la *prédire*; et leurs *prédications* avaient toutes eu ce caractère particulier,

¹ OEil et soleil s'expriment par un même mot dans la plupart des anciennes langues d'Asie.

d'être terminées par des *vœux de rétablissement et de régénération*, énoncés sous la forme de *prophéties* : les hiérophantes, dans leur enthousiasme, avaient peint un *roi libérateur* qui *devait rétablir la nation dans son ancienne gloire*; le *peuple hébreu* devait redevenir un *peuple puissant, conquérant*, et Jérusalem la capitale d'un *empire étendu sur tout l'univers*.

« Les événements ayant réalisé la première partie de ces prédictions, la *ruine de Jérusalem*, le peuple attacha à la seconde une croyance d'autant plus entière, qu'il tomba dans le malheur; et les Juifs affligés attendirent avec l'impatience du besoin et du désir, le *roi victorieux et libérateur* qui *devait* venir sauver la nation de Moïse et relever l'empire de David.

« D'autre part, les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement analogue. On n'y parlait que d'un *grand médiateur*, d'un *juge final*, d'un *sauveur futur*, qui, *roi, dieu conquérant et législateur*, devait ramener l'*âge d'or* sur la terre, la délivrer de l'*empire du mal*, et rendre aux hommes le *règne du bien*, la *paix* et le *bonheur*. Ces idées occupaient d'autant plus les peuples, qu'ils y trouvaient des consolations de l'état funeste et des maux réels où les avaient plongés les dévastations successives des conquêtes et des conquérants, et le barbare despotisme de leurs gouvernements. Cette conformité entre les *oracles des nations* et ceux des *prophètes*, excita l'attention des Juifs; et sans doute les *prophètes* avaient eu l'art de calquer leurs tableaux sur le style et le génie des livres sacrés employés aux *mystères païens* : c'était donc en Judée une attente générale que celle du grand *envoyé*, du *sauveur final*, lorsqu'une circonstance singulière vint déterminer l'époque de sa venue.

« Il était écrit dans les *livres sacrés* des Perses et des Kaldéens, que le *monde*, composé d'une *révolution totale de douze mille*, était partagé en deux *révolutions* partielles, dont l'une, *âge et règne du bien*, se terminait au bout de *six mille*, et l'autre, *âge et règne du mal*, se terminait au bout de *six autres mille*.

« Par ces récits, les premiers auteurs avaient entendu la *révolution annuelle du grand orbe céleste*, appelé le *monde* (*révolution* composée de *douze mois* ou *signes*, divisés chacun en *mille parties*); et les deux périodes systématiques de l'*hiver* et de l'*été*, composées chacune également de *six mille*. Ces expressions, toutes équivoques, ayant été mal expliquées, et ayant reçu un sens *absolu* et *moral*, au lieu de leur sens *physique* et *astrologique*,

il arriva que le *monde annuel* fut pris pour un *monde séculaire*, les *mille* de temps pour des *mille d'années*; et supposant, d'après les faits, que l'on vivait dans l'*âge du malheur*, on en inféra qu'il devait finir au bout des *six mille ans* prétendus.

« Or, dans les calculs admis par les Juifs, on commençait à compter près de six mille ans depuis la création (fictive) du *monde*. Cette coïncidence produisit de la fermentation dans les esprits. On ne s'occupa plus que d'une *fin prochaine*; on interrogea les *hiérophantes* et leurs livres *mystiques*, qui en assignèrent divers termes; on attendit le *réparateur*; à force d'en parler, quelqu'un dit l'avoir vu, ou même un individu exalté crut l'être et se fit des partisans, lesquels, privés de leur chef par un incident vrai sans doute, mais passé obscurément, donnèrent lieu par leurs récits à une rumeur graduellement organisée en histoire : sur ce premier canevas établi, toutes les *circonstances des traditions mythologiques* vinrent bientôt se placer, et il en résulta un système *authentique* et *complet*, dont il ne fut plus permis de douter.

« Elles portaient, ces traditions mythologiques : « Que dans l'*origine* une *femme* et un *homme* « *avaient*, par leur *chute*, *introduit dans le monde* « le *mal* et le *péché*. » (*Suivez la pl. III.*)

« Et par là elles indiquaient le fait *astronomique* de la *vierge céleste* et de l'*homme bouvier* (Bootes), qui, en se *couchant* héliquement à l'*équinoxe* d'automne, livraient le *ciel* aux constellations de l'*hiver*, et semblaient, en *tombant* sous l'horizon, *introduire dans le monde* le génie du *mal*, *Ahrimanes*, figuré par la constellation du *serpent*.

• Elles portaient, ces traditions : « Que la *femme* « *avait entraîné*, séduit l'*homme*. »

« Et en effet, la *vierge* se *couchant* la *première*, semble *entraîner* à sa *suite* le *bouvier*.

« Que la *femme* l'*avait tenté* en lui *présentant* « *des fruits beaux à voir et bons à manger*, qui « *donnaient* la science du *bien* et du *mal*. »

« Et en effet, la *vierge* tient en main une *branche* de *fruits* qu'elle semble étendre vers le *bouvier*; et le *rameau*, emblème de l'automne, placé dans le *tableau de Mithra*, sur la frontière de l'*hiver* et de l'*été*, semble ouvrir la porte et donner la *science*, la *clef du bien* et du *mal*.

• Elles portaient : « Que ce *couple* *avait été* « *chassé du jardin céleste*, et qu'un *chérubin* à « *épée flamboyante* *avait été placé* à la *porte* pour « le *garder*. »

« Et en effet, quand la *vierge* et le *bouvier* *tombent* sous l'horizon du couchant, *Persée* *monte* de

l'autre côté, et, l'épée à la main, ce génie semble les chasser du ciel de l'été, jardin et règne des fruits et des fleurs.

« Elles portaient : « Que de cette vierge devait naître, sortir un rejeton, un enfant qui écraserait la tête du serpent, et délivrerait le monde du péché. »

« Et par là elles désignaient le soleil, qui à l'époque du solstice d'hiver, au moment précis où les mages des Perses tiraient l'horoscope de la nouvelle année, se trouvait placé dans le sein de la vierge, en lever héliaque à l'horizon oriental, et qui, à ce titre, était figuré dans leurs tableaux astrologiques sous la forme d'un enfant allaité par une vierge chaste, et devenait ensuite, à l'équinoxe du printemps, le bélier ou l'agneau, vainqueur de la constellation du serpent, qui disparaissait des cieux.

« Elles portaient : « Que, dans son enfance, ce réparateur de nature divine ou céleste vivrait abaissé, humble, obscur, indigent. »

« Et cela, parce que le soleil d'hiver est abaissé sous l'horizon, et que cette période première de ses quatre âges ou saisons, est un temps d'obscurité, de disette, de jeûne, de privations.

« Elles portaient : « Que, mis à mort par des méchants, il était ressuscité glorieusement; qu'il était remonté des enfers aux cieux, où il régnerait éternellement. »

« Et par là elles retraçaient la vie du soleil, qui terminant sa carrière au solstice d'hiver, lorsque dominaient Typhon et les anges rebelles, semblait être mis à mort par eux; mais qui, bientôt après, renaissait, résurgeait dans la voûte des cieux, où il est encore.

« Enfin ces traditions citant jusqu'à ses noms astrologiques et mystérieux, disaient qu'il s'appelait tantôt Chris, c'est-à-dire le conservateur; et voilà ce dont vous, Indiens, avez fait votre dieu Chris-en ou Chris-na; et vous, chrétiens, Grecs et Occidentaux, votre Chris-tos, fils de Marie: et tantôt, qu'il s'appelait Yés, par la réunion de trois lettres, lesquelles, en valeur numérale, formaient le nombre 608, l'une des périodes solaires; et voilà, ô Européens! le nom qui, avec la finale latine, est devenu votre Iés-us ou Jésus, nom ancien et cabalistique attribué au jeune Bacchus, fils clandestin (nocturne) de la vierge Minerve, lequel, dans toute l'histoire de sa vie et même de sa mort, retrace l'histoire du dieu des chrétiens, c'est-à-dire de l'astre du jour, dont ils sont tous les deux l'emblème. »

A ces mots, un grand murmure s'éleva de la

part des groupes chrétiens: mais les musulmans, les lamas, les Indiens, les rappelèrent à l'ordre, et l'orateur achevant son discours:

« Vous savez maintenant, dit-il, comment le reste de ce système se composa dans le chaos et l'anarchie des trois premiers siècles; comment une foule d'opinions bizarres partagèrent les esprits, et les partagèrent avec un enthousiasme et une opiniâtreté réciproques, parce que, fondées également sur des traditions anciennes, elles étaient également sacrées. Vous savez comment, après trois cents ans, le gouvernement s'étant associé à l'une de ces sectes, en fit la religion orthodoxe, c'est-à-dire dominante, à l'exclusion des autres, lesquelles, par leur infériorité, devinrent des hérésies; comment et par quels moyens de violence et de séduction cette religion s'est propagée, accrue, puis divisée et affaiblie; comment, six cents ans après l'innovation du christianisme, un autre système se forma encore de ses matériaux et de ceux des Juifs, et comment Mahomet sut se composer un empire politique et théologique aux dépens de ceux de Moïse et des vicaires de Jésus....

« Maintenant, si vous résumez l'histoire entière de l'esprit religieux, vous verrez que dans son principe il n'a eu pour auteur que les sensations et les besoins de l'homme; que l'idée de Dieu n'a eu pour type et modèle que celle des puissances physiques, des êtres matériels agissant en bien ou en mal, c'est-à-dire, en impressions de plaisir ou de douleur sur l'être sentant; que dans la formation de tous ces systèmes, cet esprit religieux a toujours suivi la même marche, les mêmes procédés; que dans tous, le dogme n'a cessé de représenter, sous le nom des dieux, les opérations de la nature, les passions des hommes et leurs préjugés; que dans tous, la morale a eu pour but le désir du bien-être et l'aversion de la douleur; mais que les peuples et la plupart des législateurs, ignorant les routes qui y conduisaient, se sont fait des idées fausses, et par là même opposées, du vice et de la vertu, du bien et du mal, c'est-à-dire, de ce qui rend l'homme heureux ou malheureux; que dans tous, les moyens et les causes de propagation et d'établissement ont offert les mêmes scènes de passions et d'événements, toujours des disputes de mots, des prétextes de zèle, des révolutions et des guerres suscitées par l'ambition des chefs, par la fourberie des promulgateurs, par la crédulité des prosélytes, par l'ignorance du vulgaire, par la cupidité exclusive et l'orgueil intolérant de tous: enfin vous verrez que l'histoire entière de l'esprit religieux n'est que celle des incertitudes de l'esprit humain, qui, placé

dans un monde qu'il ne comprend pas, veut cependant en deviner l'énigme; et qui, spectateur toujours étonné de ce prodige mystérieux et visible, imagine des causes, suppose des fins, bâtit des systèmes; puis en trouvant un défaut, le détruit pour un autre non moins vicieux, hait l'erreur qu'il quitte, méconnaît celle qu'il embrasse, repousse la vérité qui l'appelle, compose des chimères d'êtres disparates, et rêvant sans cesse sagesse et bonheur, s'égare dans un labyrinthe de peines et de folies. »

CHAPITRE XXIII.

Identité du but des religions.

Ainsi parla l'orateur des hommes qui avaient recherché l'origine et la filiation des idées religieuses....

Et les théologiens des divers systèmes raisonnant sur ce discours : « C'est un exposé impie, dirent les uns, qui ne tend à rien moins qu'à renverser toute croyance, à jeter l'insubordination dans les esprits, à anéantir notre ministère et notre puissance. — C'est un roman, dirent les autres, un tissu de conjectures dressées avec art, mais sans fondement. » Et les gens modérés et prudents ajoutaient : « Supposons que tout cela soit vrai, pourquoi révéler ces mystères? Sans doute nos opinions sont pleines d'erreurs; mais ces erreurs sont un frein nécessaire à la multitude. Le monde va ainsi depuis deux mille ans, pourquoi le changer aujourd'hui? »

Et déjà la rumeur du blâme qui s'élève contre toute nouveauté, commençait de s'accroître, quand un groupe nombreux d'hommes des classes du peuple et de sauvages de tout pays et de toute nation, sans prophètes, sans docteurs, sans code religieux, s'avançant dans l'arène, attirèrent sur eux l'attention de toute l'assemblée; et l'un d'eux portant la parole, dit au législateur :

« Arbitre et médiateur des peuples! depuis le commencement de ce débat, nous entendons des récits étranges, inouïs pour nous jusqu'à ce jour; notre esprit, surpris, confondu de tant de choses, les unes savantes, les autres absurdes, qu'également il ne comprend pas, reste dans l'incertitude et le doute. Une seule réflexion nous frappe : en résumant tant de faits prodigieux, tant d'assertions opposées, nous nous demandons : « Que nous importent toutes ces discussions? Qu'avons-nous besoin de savoir ce qui s'est passé il y a cinq ou six mille ans, dans des pays que nous ignorons, chez des hommes qui nous resteront inconnus? Vrai ou faux, à quoi nous sert de savoir si le monde existe depuis six ou depuis vingt mille ans; s'il s'est fait de rien ou de quelque chose, de

lui-même ou par un ouvrier, qui, à son tour, exige un auteur? Quoi! nous ne sommes pas assurés de ce qui se passe près de nous, et nous répondrons de ce qui peut se passer dans le soleil, dans la lune ou dans les espaces imaginaires? Nous avons oublié notre enfance, et nous connaissons celle du monde? Et qui attestera ce que nul n'a vu? qui certifiera ce que personne ne comprend?

« Qu'ajoutera d'ailleurs ou que diminuera à notre existence de dire oui ou non sur toutes ces chimères? Jusqu'ici nos pères et nous n'en avons pas eu la première idée, et nous ne voyons pas que nous en ayons eu plus ou moins de soleil, plus ou moins de subsistance, plus ou moins de mal ou de bien.

« Si la connaissance en est nécessaire, pourquoi avons-nous aussi bien vécu sans elle que ceux qui s'en inquiètent si fort? Si elle est superflue, pourquoi en prendrons-nous aujourd'hui le fardeau? » Et s'adressant aux docteurs et aux théologiens : « Quoi! il faudra que nous, hommes ignorants et pauvres, dont tous les moments suffisent à peine aux soins de notre subsistance et aux travaux dont vous profitez, il faudra que nous apprenions tant d'histoires que vous racontez, que nous lisions tant de livres que vous nous citez, que nous apprenions tant de diverses langues dans lesquelles ils sont composés? Mille ans de vie n'y suffiraient pas.... »

« Il n'est pas nécessaire, dirent les docteurs, que vous acquériez tant de science : nous l'avons pour vous..... »

« Mais vous-mêmes, répliquèrent les hommes simples, avec toute votre science vous n'êtes pas d'accord! à quoi sert de la posséder?

« D'ailleurs, comment pouvez-vous répondre pour nous? Si la foi d'un homme s'applique à plusieurs, vous-mêmes quel besoin avez-vous de croire? Vos pères auront cru pour vous, et cela sera raisonnable, puisque c'est pour vous qu'ils ont vu.

« Ensuite, qu'est-ce que croire, si croire n'influe sur aucune action? Et sur quelle action influe, par exemple, de croire le monde éternel ou non? »

« Cela offense Dieu, dirent les docteurs. — Où en est la preuve? dirent les hommes simples. — Dans nos livres, répondirent les docteurs. — Nous ne les entendons pas, » répliquèrent les hommes simples.

« Nous les entendons pour vous, » dirent les docteurs.

« Voilà la difficulté, reprirent les hommes simples. De quel droit vous établissez-vous médiateurs entre Dieu et nous? »

« Par ses ordres, » dirent les docteurs.

« Où est la preuve de ses ordres? dirent les hommes simples. — *Dans nos livres*, dirent les docteurs. — *Nous ne les entendons pas*, dirent les hommes simples; et comment ce Dieu juste vous donne-t-il ce privilège sur nous? Comment ce père commun nous oblige-t-il de croire à un moindre degré d'évidence que vous? Il vous a parlé, soit; il est infallible, et il ne vous trompe pas; vous nous parlez, vous! qui nous garantit que vous n'êtes pas en erreur, ou que vous ne sauriez nous y induire? Et si nous sommes trompés, comment ce Dieu juste nous sauvera-t-il contre la loi, ou nous condamnera-t-il sur celle que nous n'avons pas connue? »

« Il vous a donné la loi naturelle, » dirent les docteurs.

« Qu'est-ce que la loi naturelle? répondirent les hommes simples. Si cette loi suffit, pourquoi en a-t-il donné d'autres? si elle ne suffit pas, pourquoi l'a-t-il donnée imparfaite? »

« Ses jugements sont des mystères, reprirent les docteurs, et sa justice n'est pas comme celle des hommes. — Si sa justice, répliquèrent les hommes simples, n'est pas comme la nôtre, quel moyen avons-nous d'en juger? et de plus, pourquoi toutes ces lois, et quel est le but qu'elles se proposent? »

« De vous rendre plus heureux, reprit un docteur, en vous rendant meilleurs et plus vertueux : c'est pour apprendre aux hommes à user de ses bienfaits, et à ne point se nuire entre eux, que Dieu s'est manifesté par tant d'oracles et de prodiges. »

« En ce cas, dirent les hommes simples, il n'est pas besoin de tant d'études ni de raisonnements : montrez-nous quelle est la religion qui remplit le mieux le but qu'elles se proposent toutes. »

Aussitôt chacun des groupes vantant sa morale, et la préférant à toute autre, il s'éleva de culte à culte une nouvelle dispute plus violente. « C'est nous, dirent les musulmans, qui possédons la morale par excellence, qui enseignons toutes les vertus utiles aux hommes et agréables à Dieu. Nous professons la *justice*, le *désintéressement*, le *dévouement* à la *Providence*, la *charité pour nos frères*, l'*aumône*, la *résignation*; nous ne tourmentons point les âmes par des craintes superstitieuses; nous vivons sans alarmes, et nous mourons sans remords. »

« Comment osez-vous, répondirent les prêtres chrétiens, parler de morale, vous dont le chef a pratiqué la licence et prêché le scandale? vous dont le premier précepte est l'homicide et la guerre? Nous en prenons à témoin l'expérience : depuis douze cents ans votre zèle fanatique n'a cessé de

répandre chez les nations le trouble et le carnage; et si aujourd'hui l'Asie, jadis florissante, languit dans la barbarie et l'anéantissement, c'est à votre doctrine qu'il en faut attribuer la cause; à cette doctrine ennemie de toute instruction, qui d'un côté sanctifiant l'ignorance et consacrant le despotisme le plus absolu dans celui qui commande, de l'autre imposant l'obéissance la plus aveugle et la plus passive à ceux qui sont gouvernés, a engourdi toutes les facultés de l'homme, étouffé toute industrie, et plongé les nations dans l'abrutissement.

« Il n'en est pas ainsi de notre morale sublime et céleste : c'est elle qui a retiré la terre de sa barbarie primitive, des superstitions insensées ou cruelles de l'idolâtrie, des sacrifices humains, des orgies honteuses des mystères païens; qui a épuré les mœurs, proscrit les incestes, les adultères, policé les nations sauvages, fait disparaître l'esclavage, introduit des vertus nouvelles et inconnues, la *charité* pour les hommes, leur *égalité* devant Dieu, le pardon, l'oubli des injures, la répression de toutes les passions, le mépris des grandeurs mondaines; en un mot, une vie toute sainte et toute spirituelle. »

« Nous admirons, répliquèrent les musulmans, comment vous savez allier cette charité, cette douceur évangélique, dont vous faites tant d'ostentation, avec les injures et les outrages dont vous blessez sans cesse votre prochain. Quand vous inculpez si gravement les mœurs du grand homme que nous révérons, nous pourrions trouver des représailles dans la conduite de celui que vous adorez; mais dédaignant de tels moyens, et nous bornant au véritable objet de la question, nous soutenons que votre morale évangélique n'a point la perfection que vous lui attribuez; qu'il n'est point vrai qu'elle ait introduit dans le monde des vertus inconnues, nouvelles : et par exemple, cette *égalité des hommes devant Dieu*, cette *fraternité* et cette *bienveillance* qui en sont la suite, étaient des dogmes formels de la secte des *hermétiques* ou *samanéens*, dont vous descendez. Et quant au pardon des injures, les païens mêmes l'avaient enseigné; mais dans l'extension que vous lui donnez, loin d'être une vertu, il devient une immoralité, un vice. Votre précepte si vanté de *tendre une joue après l'autre*, n'est pas seulement contraire à tous les sentiments de l'homme, il est encore opposé à toute idée de justice; il enhardit les méchants par l'impunité; il avilit les bons par la servitude; il livre le monde au désordre, à la tyrannie; il dissout la société; et tel est l'esprit véritable de votre doctrine : vos Évangiles, dans leurs préceptes et leurs paraboles, ne représentent jamais Dieu que comme un *despote* sans règle d'équité; c'est un père

partial, qui traite un *enfant débauché, prodigue*, avec plus de faveur que ses autres enfants respectueux et de bonnes mœurs; c'est un maître capricieux, qui donne le même *salaire* aux *ouvriers* qui ont travaillé une heure et à ceux qui ont fatigué pendant toute la journée, et qui *préfère les derniers venus aux premiers*: partout c'est une morale *misanthropique, antisociale*, qui dégoûte les hommes de la vie, de la société, et ne tend qu'à faire des ermites et des célibataires.

« Et quant à la manière dont vous l'avez pratiquée, nous en appelons à notre tour au témoignage des faits : nous vous demandons si c'est la *douceur évangélique* qui a suscité vos interminables guerres de sectes, vos persécutions atroces de prétendus *hérétiques*, vos croisades contre l'*arianisme*, le *manichéisme*, le *protestantisme*, sans parler de celles que vous avez faites contre nous, et de vos associations sacrilèges, encore subsistantes, d'hommes assermentés pour les continuer. Nous vous demandons si c'est la *charité évangélique* qui vous a fait exterminer les peuples entiers de l'Amérique, anéantir les empires du Mexique et du Pérou; qui vous fait continuer de dévaster l'*Afrique*, dont vous vendez les habitants comme des animaux, malgré votre *abolition* de l'*esclavage*; qui vous fait ravager l'Inde, dont vous usurpez les domaines; enfin, si c'est elle qui depuis trois siècles vous fait troubler dans leurs foyers les peuples des trois continents, dont les plus prudents, tels que le Chinois et le Japonais, ont été obligés de vous chasser pour éviter vos fers et recouvrer la paix intérieure. »

Et à l'instant les brames, les rabbins, les bonzes, les chamans, les prêtres des îles Moluques et des côtes de la Guinée, accablant les docteurs chrétiens de reproches : « Oui! s'écrièrent-ils, ces hommes sont des brigands, des hypocrites, qui prêchent la *simplicité* pour surprendre la *confiance*; l'*humilité*, pour asservir plus facilement; la *pauvreté*, pour s'approprier *toutes les richesses*; ils promettent un *autre monde* pour mieux *envahir celui-ci*; et tandis qu'ils vous parlent de *tolérance* et de *charité*, ils brûlent au nom de *Dieu* les hommes qui ne l'adorent pas comme eux. »

« Prêtres menteurs, répondirent des missionnaires, c'est vous qui abusez de la crédulité des nations ignorantes pour les subjuguier; c'est vous qui de votre ministère faites un art d'imposture et de fourberie : vous avez converti la religion en un négoce d'avarice et de cupidité. Vous feignez d'être en communication avec des esprits, et ils ne rendent pour oracles que vos volontés; vous prétendez lire dans les astres, et le destin ne dé-

crète que vos désirs; vous faites parler les idoles, et les dieux ne sont que les instruments de vos passions; vous avez inventé les sacrifices et les libations pour attirer à vous le lait des troupeaux, la chair et la graisse des victimes; et sous le manteau de la piété, vous dévorez les offrandes des dieux, *qui ne mangent point*, et la substance des peuples, *qui travaillent*. »

« Et vous, répliquèrent les brames, les bonzes, les chamans, vous vendez aux vivants crédules de vaines prières pour les âmes des morts; avec vos *indulgences* et vos *absolutions*, vous vous êtes arrogé la puissance et les fonctions de Dieu même; et faisant un trafic de ses grâces et de ses pardons, vous avez mis le ciel à l'encan, et fondé, par votre système d'*expiation*, un *tarif* de crimes qui a perverti toutes les consciences. »

« Ajoutez, dirent les *imams*, que ces hommes ont inventé la plus profonde des scélératesses : l'obligation absurde et impie de leur raconter les secrets les plus intimes des actions, des pensées, des *vellétés* (la confession); en sorte que leur curiosité insolente a porté son inquisition jusque dans le sanctuaire sacré du lit nuptial, dans l'asile inviolable du cœur. »

Alors, de reproche en reproche, les docteurs des différents cultes commencèrent à révéler tous les délits de leur ministère, tous les vices cachés de leur état; et il se trouva que chez tous les peuples l'*esprit des prêtres*, leur *système de conduite*, leurs *actions*, leurs *mœurs*, étaient absolument les mêmes;

Que partout ils avaient composé des *associations secrètes*, des *corporations ennemies* du reste de la société;

Que partout ils s'étaient *attribué des prérogatives*, des *immunités*, au moyen desquelles ils vivaient à l'abri de tous les fardeaux des autres classes;

Que partout ils n'essuyaient ni les fatigues du laboureur, ni les dangers du militaire, ni les revers du commerçant;

Que partout ils vivaient célibataires, afin de s'épargner jusqu'aux embarras domestiques;

Que partout, sous le manteau de la *pauvreté*, ils trouvaient le secret d'être riches et de se procurer toutes les jouissances;

Que, sous le nom de *mendicité*, ils percevaient des *impôts* plus forts que les princes;

Que, sous celui de dons et offrandes, ils se procuraient des revenus certains et exempts de frais;

Que, sous celui de *recueillement* et de *dévotion*, ils vivaient dans l'oisiveté et dans la licence.

Qu'ils avaient fait de l'*almoné* une *vertu*, afin de vivre tranquillement du travail d'autrui ;

Qu'ils avaient inventé des cérémonies du culte, afin d'attirer sur eux le respect du peuple, en jouant le rôle des dieux dont ils se disaient les *interprètes* et les *médiateurs*, pour s'en attribuer toute la puissance ; que dans ce dessein, selon les lumières ou l'ignorance des peuples, ils s'étaient faits tour à tour *astrologues*, *tireurs d'horoscopes*, *devins*, *magiciens*, *nécromanciens*, *charlatans*, *médecins*, *courtisans*, *confesseurs* de princes, toujours tendant au but de gouverner pour leur propre avantage ;

Que tantôt ils avaient élevé le pouvoir des rois et consacré leurs personnes, pour s'attirer leurs faveurs ou participer à leur puissance ;

Et que tantôt ils avaient prêché le *meurtre* des *tyrans* (se réservant de spécifier la tyrannie), afin de se venger de leur mépris ou de leur désobéissance ;

Que toujours ils avaient appelé *impiété* ce qui nuisait à leurs intérêts ; qu'ils résistaient à toute instruction publique, pour exercer le monopole de la science ; qu'enfin en tout temps, en tout lieu, ils avaient trouvé le secret de vivre en paix au milieu de l'anarchie qu'ils causaient, en sûreté sous le despotisme qu'ils favorisaient, en repos au milieu du travail qu'ils prêchaient, dans l'abondance au sein de la disette ; et cela, en exerçant le commerce singulier de *vendre des paroles* et *des gestes* à des gens crédules, qui les payent comme des denrées du plus grand prix.

Alors les peuples, saisis de fureur, voulurent mettre en pièces les hommes qui les avaient abusés ; mais le législateur arrêtant ce mouvement de violence, et s'adressant aux chefs et aux docteurs : « Quoi ! leur dit-il, instituteurs des peuples, est-ce donc ainsi que vous les avez trompés ? »

Et les prêtres troublés répondirent : « O législateur ! nous sommes hommes ; et les peuples sont si *superstitieux* ! ils ont eux-mêmes provoqué nos erreurs. »

Et les rois dirent : « O législateur ! les peuples sont si *serviles* et si *ignorants* ! eux-mêmes se sont prosternés devant le joug, qu'à peine nous osions leur montrer. »

Alors le législateur se tournant vers les peuples : « Peuples ! leur dit-il, souvenez-vous de ce que vous venez d'entendre : ce sont deux *profondes vérités*. Oui, vous-mêmes causez les maux dont vous vous plaignez ; c'est vous qui encouragez les tyrans par une lâche adulation de leur puissance, par un engouement imprudent de leurs fausses

bontés, par l'avilissement dans l'obéissance, par la licence dans la liberté, par l'accueil crédule de toute imposture : sur qui punirez-vous les fautes de votre ignorance et de votre cupidité ? »

Et les peuples interdits demeurèrent dans un morne silence.

CHAPITRE XXIV.

Solution du problème des contradictions.

Et le législateur reprenant la parole, dit : « O nations ! nous avons entendu les débats de vos opinions ; et les dissentiments qui vous partagent nous ont fourni plusieurs réflexions, et nous présentent plusieurs questions à éclaircir et à vous proposer.

« D'abord, considérant la diversité et l'opposition des croyances auxquelles vous êtes attachés, nous vous demandons sur quels motifs vous en fondez la persuasion : est-ce par un choix réfléchi que vous suivez l'étendard d'un prophète plutôt que celui d'un autre ? Avant d'adopter telle doctrine plutôt que telle autre, les avez-vous d'abord comparées ? en avez-vous fait un mûr examen ? ou bien ne les avez-vous reçues que du hasard de la naissance, que de l'empire de l'habitude et de l'éducation ? Ne naissez-vous pas chrétiens sur les bords du Tibre, musulmans sur ceux de l'Euphrate, idolâtres aux rives de l'Indus, comme vous naissez blonds dans les régions froides, et brûlés sous le soleil africain ? Et si vos opinions sont l'effet de votre position fortuite sur la terre, de la parenté, de l'imitation, comment le hasard vous devient-il un motif de conviction, un argument de vérité ?

« En second lieu, lorsque nous méditons sur l'exclusion respectueuse et l'intolérance arbitraire de vos prétentions, nous sommes effrayés des conséquences qui découlent de vos propres principes. Peuples ! qui vous dévouez tous réciproquement aux traits de la colère céleste, supposez qu'en ce moment l'*Être universel* que vous révérez, descendit des cieux sur cette multitude, et qu'investi de toute sa puissance, il s'assit sur ce trône pour vous juger tous ; supposez qu'il vous dit : « Mortels ! c'est votre propre justice que je vais exercer sur vous. Oui, de tant de cultes qui vous partagent, un seul aujourd'hui sera préféré ; tous les autres, toute cette multitude d'étendards, de peuples, de prophètes, seront condamnés à une perte éternelle. Et ce n'est point assez : parmi les sectes du *culte choisi*, une seule peut me plaire, et toutes les autres seront condamnées. « Mais ce n'est point encore assez : de ce petit groupe réservé, il faut que j'exclue tous ceux qui n'ont pas rempli les conditions qu'imposent

« ses préceptes. O hommes! à quel petit nombre
« d'élus avez-vous borné votre race! à quelle pé-
« nurie de bienfaits réduisez-vous mon immense
« bonté! à quelle solitude d'admirateurs condam-
« nez-vous ma grandeur et ma gloire! »

Et le législateur se levant : « N'importe; vous
l'avez voulu; peuples! voilà l'urne où vos noms
sont placés : un seul sortira.... Osez tirer cette lote-
rie terrible.... » Et les peuples, saisis de frayeur,
s'écrièrent : « Non, non; nous sommes tous frères,
tous égaux; nous ne pouvons nous condamner. »

Alors le législateur s'étant rassis, reprit : « O
hommes! qui disputez sur tant de sujets, prêtez
une oreille attentive à un problème que vous m'of-
frez, et que vous devez résoudre vous-mêmes. »
Et les peuples ayant prêté une grande attention,
le législateur leva un bras vers le ciel; et mon-
trant le soleil : « Peuples, dit-il, ce soleil qui vous
éclaire vous paraît-il carré ou triangulaire? — Non,
répondirent-ils unanimement, il est rond. »

Puis prenant la balance d'or qui était sur l'autel :
« Cet or que vous maniez tous les jours, est-il plus
pesant qu'un même volume de cuivre? — Oui, ré-
pondirent unanimement tous les peuples, l'or est
plus pesant que le cuivre. »

Et le législateur prenant l'épée : « Ce fer est-il
moins dur que du plomb? — Non, » dirent les peuples.

« Le sucre est-il doux et le fiel amer? — Oui. »

« Aimez-vous tous le plaisir, et haïssez-vous la
douleur? — Oui. »

« Ainsi vous êtes tous d'accord sur ces objets et
sur une foule d'autres semblables.

« Maintenant, dites, y a-t-il un gouffre au cen-
tre de la terre et des habitants dans la lune? »

A cette question, ce fut une rumeur universelle;
et chacun y répondant diversement, les uns disaient
oui, d'autres disaient *non*; ceux-ci, que *cela était*
probable; ceux-là, que la question *était oiseuse*,
ridicule; et d'autres, que *cela était bon à savoir* :
et ce fut une discordance générale.

Après quelque temps, le législateur ayant rétabli
le silence : « Peuples, dit-il, expliquez-nous ce
problème. Je vous ai proposé plusieurs questions,
sur lesquelles vous avez tous été d'accord, sans dis-
tinction de race ni de secte : *hommes blancs*, *hom-*
mes noirs, sectateurs de *Mahomet* ou de *Moïse*,
adorateurs de *Bouddha* ou de *Jésous*, vous avez tous
fait la même réponse. Je vous en propose une au-
tre, et vous êtes tous discordants! *Pourquoi cette*
unanimité dans un cas, et cette discordance dans
un autre? »

Et le groupe des hommes simples et sauvages
prenant la parole, répondit : « La raison en est

simple : dans le premier cas, nous voyons, nous
sentons les objets, nous en parlons par sensation;
dans le second, ils sont hors de la portée de nos
sens; nous n'en parlons que par conjecture. »

« Vous avez résolu le problème, dit le législa-
teur; ainsi votre propre aveu établit cette première
vérité :

« *Que toutes les fois que les objets peuvent être*
soumis à vos sens, vous êtes d'accord dans votre
prononcé;

« *Et que vous ne différez d'opinion, de senti-*
ment, que quand les objets sont absents et hors de
votre portée.

« Or de ce premier fait en découle un second,
également clair et digne de remarque. De ce que
vous êtes d'accord sur ce que vous connaissez avec
certitude, il s'ensuit que vous n'êtes *discordants*
que sur ce que vous ne connaissez pas bien, sur
ce dont vous n'êtes pas assurés; c'est-à-dire que
vous vous disputez, que vous vous querellez, que
vous vous battez pour ce qui est incertain, pour
ce dont vous doutez. O hommes! n'est-ce pas là
folie?

« Et n'est-il pas alors démontré que ce n'est
point pour la vérité que vous contestez; que ce
n'est point sa cause que vous défendez, mais celle
de vos affections, de vos préjugés; que ce n'est
point l'objet tel qu'il est en lui que vous voulez
prouver, mais l'objet tel que vous le voyez; c'est-
à-dire que vous voulez faire prévaloir, non pas
l'évidence de la chose, mais l'opinion de votre per-
sonne, votre manière de voir et de juger. C'est une
puissance que vous voulez exercer, un intérêt que
vous voulez satisfaire, une prérogative que vous
vous arrosez; c'est la lutte de votre vanité. Or,
comme chacun de vous, en se comparant à tout
autre, se trouve son égal, son semblable, il résiste
par le sentiment d'un même droit. Et vos disputes,
vos combats, votre intolérance, sont l'effet de ce
droit que vous vous déniez, et de la conscience
inhérente de votre égalité.

« Or le seul moyen d'être d'accord est de reve-
nir à la nature, et de prendre pour arbitre et ré-
gulateur l'ordre de choses qu'elle-même a posé;
et alors votre accord prouve encore cette autre
vérité :

« *Que les êtres réels ont en eux-mêmes une ma-*
nière d'exister identique, constante, uniforme, et
qu'il existe dans vos organes une manière sembla-
ble d'en être affectés.

« Mais en même temps, à raison de la mobilité
de ces organes par votre volonté, vous pouvez
concevoir des affections différentes, et vous trou-

ver avec les mêmes objets dans des rapports divers, en sorte que vous êtes à leur égard comme une glace réfléchissante, capable de les rendre tels qu'ils sont en effet, mais capable aussi de les défigurer et de les altérer.

« D'où il suit que, toutes les fois que vous percevez les objets tels qu'ils sont, vous êtes d'accord entre vous et avec eux-mêmes; et cette similitude entre vos sensations et la manière dont existent les êtres, est ce qui constitue pour vous leur vérité;

« Qu'au contraire, toutes les fois que vous différez d'opinions, votre dissentiment est la preuve que vous ne représentez pas les objets tels qu'ils sont, que vous les changez.

« Et de là se déduit encore, que les causes de vos dissentiments n'existent pas dans les objets eux-mêmes, mais dans vos esprits, dans la manière dont vous percevez ou dont vous jugez.

« Pour établir l'unanimité d'opinion, il faut donc préalablement bien établir la certitude, bien constater que les tableaux que se peint l'esprit sont exactement ressemblants à leurs modèles; qu'il réfléchit les objets correctement tels qu'ils existent. Or cet effet ne peut s'obtenir qu'autant que ces objets peuvent être rapportés au témoignage et soumis à l'examen des sens. Tout ce qui ne peut subir cette épreuve est par là même impossible à juger; il n'existe à son égard aucune règle, aucun terme de comparaison, aucun moyen de certitude.

« D'où il faut conclure que, pour vivre en concorde et en paix, il faut consentir à ne point prononcer sur de tels objets, à ne leur attacher aucune importance; en un mot, qu'il faut tracer une ligne de démarcation entre les objets vérifi-

bles et ceux qui ne peuvent être vérifiés, et séparer d'une barrière inviolable le monde des êtres fantastiques du monde des réalités; c'est-à-dire qu'il faut ôter tout effet civil aux opinions théologiques et religieuses.

« Voilà, ô peuples! le but que s'est proposé une grande nation affranchie de ses fers et de ses préjugés; voilà l'ouvrage que nous avons entrepris sous ses regards et par ses ordres, quand vos rois et vos prêtres sont venus le troubler.... O rois et prêtres! vous pouvez suspendre encore quelque temps la publication solennelle des lois de la nature, mais il n'est plus en votre pouvoir de les anéantir ou de les renverser. »

Alors un cri immense s'éleva de toutes les parties de l'assemblée; et l'universalité des peuples, par un mouvement unanime, témoignant son adhésion aux paroles du législateur : « Reprenez, lui dirent-ils, votre saint et sublime ouvrage, et portez-le à sa perfection! Recherchez des lois que la nature a posées en nous pour nous diriger, et dressez-en l'authentique et immuable code; mais que ce ne soit plus pour une seule nation, pour une seule famille : que ce soit pour nous tous sans exception! Soyez le législateur de tout le genre humain, ainsi que vous serez l'interprète de la même nature; montrez-nous la ligne qui sépare le monde des chimères de celui des réalités, et enseignez-nous, après tant de religions et d'erreurs, la religion de l'évidence et de la vérité! »

Alors le législateur ayant repris la recherche et l'examen des attributs physiques et constitutifs de l'homme, des mouvements et des affections qui le régissent dans l'état individuel et social, développa en ces mots les lois sur lesquelles la nature elle-même a fondé son bonheur.

NOTES

SERVANT D'ÉCLAIRCISSEMENTS ET D'AUTORITÉS A DIVERS PASSAGES DU TEXTE.

Page 10, colonne 3, ligne 20. (*Le fil de la Sérique.*) C'est-à-dire la soie, originaire du pays montueux où se termine la grande muraille, pays qui paraît avoir été le berceau de l'empire chinois, connu des Latins sous le nom de *Regio Serarum*, *Serica*.

Ibid. (*Les tissus de Kachemire.*) C'est-à-dire les châles, qu'Ézéchiel, cinq siècles avant notre ère, paraît avoir désignés sous le nom de *Choud-Choud*.

Pag. 14, col. 2, lig. 26. (*La presque île trop célèbre de l'Inde.*) Quel bien véritable le commerce de l'Inde, entièrement com-

posé d'objets de luxe, procure-t-il à la masse d'une nation? quels sont ses effets, sinon d'en exporter, par une marine dispendieuse en hommes, des matières de besoin et d'utilité, pour y importer des denrées inutiles, qui ne servent qu'à marquer mieux la distinction du riche et du pauvre? et quelle masse de superstitions l'Inde n'a-t-elle pas ajoutées à la superstition générale?

Pag. 14, col. 2, lig. 44. (*Voilà Thèbes aux cent palais.*) L'expédition française en Égypte a prouvé que Thèbes, divisée en quatre grandes cités, sur les deux bords du Nil, ne put avoir

les cent portes dont parle Homère. (Voy. le tome II de la *Commission d'Égypte*.) L'historien Diodore de Sicile avait déjà indiqué la cause de l'erreur, en observant que le mot oriental *porte* signifiait aussi palais (à cause du vestibule public qui en forme toujours l'entrée); et cet auteur semble avoir saisi la cause de cette tradition grecque, quand il ajoute : « Depuis Thèbes jusqu'à Memphis, il a existé le long du fleuve cent vastes écuries royales, dont on voit encore les ruines, et qui contenaient chacune deux cents chevaux (pour le service du monarque) : » tous ces nombres sont exactement ceux d'Homère. (Voy. Diodore de Sicile, liv. I, sect. II, § des *premiers rois d'Égypte*.) Le nom d'*Éthiopiens* appliqué ici aux *Thébains*, est justifié par l'exemple d'Homère, et par la peau réellement noire de ces peuples. Les expressions d'Hérodote, lorsqu'il dit que les *Égyptiens* avaient la *peau noire* et les *cheveux crépus*, d'accord avec la tête du sphinx des pyramides, ont pu et dû faire croire à l'auteur du *Voyage en Syrie*, que cet ancien peuple fut de race *noire*; mais tout ce que l'expédition française a fait connaître de momies et de têtes sculptées est venu démentir cette idée; et le voyageur, docile aux leçons des faits, a délaissé son opinion, avec plusieurs autres qu'il avait consignées dans un mémoire chronologique, composé à l'âge de vingt-deux ans, et qui, mal à propos, occupe une place dans l'*Encyclopédie in-4^o*, tome III des *Antiquités*. L'expérience et l'étude lui ont procuré le mérite de se redresser lui-même sur bien des points, dans un dernier ouvrage publié à Paris, en 1814 et 1815, sous le titre de *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*.

Pag. 15, col. 1, lig. 10. (*Ici étaient ces ports iduméens*.) Les villes d'*Ailah* et d'*Atsiom Gaber*, d'où les Juifs de Salomon, guidés par les *Tyriens rois d'Hiram*, partaient pour se rendre à *Ophir*, lieu inconnu sur lequel on a beaucoup écrit, mais qui paraît avoir laissé sa trace dans *Ofor*, canton arabe, à l'entrée du golfe Persique. (Voy. à ce sujet les *Recherches nouvelles*, et le *Voyage en Syrie*.)

Pag. 20, col. 2, lig. 14. (*Ainsi, parce qu'un homme fut plus fort, cette inégalité, accident de la nature, fut prise pour sa loi*.) Presque tous les anciens philosophes et politiques ont établi en principe et en dogme, que les *hommes naissent inégaux*; que *la nature a créé les uns pour être libres, les autres pour être esclaves*. Ce sont les expressions positives d'Aristote dans sa *Politique*, et de Platon, appelé *divin*, sans doute dans le sens des rêveries mythologiques qu'il a débitées. Le *droit du plus fort* a été le *droit des gens* de tous les anciens peuples, des Gaulois, des Romains, des Athéniens; et c'est de là précisément que sont dérivés les grands désordres politiques et les crimes publics des nations.

Ibid. lig. 24. (*Et le despotisme paternel fonda le despotisme politique*.) Qu'est-ce qu'une famille? C'est la *portion élémentaire* dont se compose le grand corps appelé *nation*. L'esprit de ce grand corps n'est que la somme de ses fractions; telles les mœurs de la famille, telles celles du tout. Les grands vices de l'Asie sont : 1^o le *despotisme paternel*; 2^o la polygamie, qui démoralise toute la maison, et qui, chez les rois et les princes, cause le massacre des frères à chaque succession, et ruine le peuple en apanages; 3^o le défaut de propriété des biens-fonds, par le droit tyranique que s'arrogé le despote; 4^o l'inégalité de partage entre les enfants; 5^o le droit abusif de tester; 6^o et l'exclusion donnée aux femmes dans l'héritage. Changez ces lois, vous changerez l'Asie.

Pag. 21, col. 2, lig. 17. (*L'autre (effet de l'égoïsme), que tendant toujours à concentrer le pouvoir en une seule main*.) Il est très-remarquable que la marche constante des sociétés a été dans ce sens, que commençant toutes par un état anarchique ou *démocratique*, c'est-à-dire par une grande division des pouvoirs, elles ont ensuite passé à l'*aristocratie*, et de l'*aristocratie* à la monarchie. De ce fait historique il résulterait que ceux qui *constituent des États sous la forme démocratique*, les destinent à subir tous les troubles qui doivent amener la *monarchie*; mais il faudrait en même temps prouver que les *expériences sociales* sont déjà épuisées pour l'es-

pece humaine, et que ce mouvement spontané n'est pas l'effet même de son ignorance et de ses habitudes.

Pag. 22, col. 1, lig. 22. (*Sous prétexte de religion, leur orgueil fonda des temples, dotés des prêtres oisifs, bâti pour de vains squelettes d'extravagants tombeaux, mausolées et pyramides*.) Le savant Dupuis n'a pu croire que les pyramides fussent des tombeaux; mais outre le témoignage positif des historiens, lisez ce que dit Diodore de l'importance religieuse et superstitieuse que tout Égyptien attachait à bâtir sa demeure éternelle, liv. I.

« Pendant vingt ans, dit Hérodote, cent mille hommes travaillèrent chaque jour à bâtir la pyramide du roi égyptien *Cheops*. » — Supposons par an seulement trois cents jours, à cause du *sabbat*; ce sera 30 millions de journées de travail en une année, et 600 millions de journées en vingt ans; à 15 sous par jour, ce sera 450 millions de francs perdus sans aucun produit ultérieur. — Avec cette somme, si ce roi eût fermé l'isthme de Suez d'une forte muraille, comme celle de la *Chine*, la destinée de l'Égypte eût été tout autre : les invasions étrangères eussent été arrêtées, anéanties, et les Arabes du désert n'eussent ni conquis ni vexé ce pays. — *Travaux stériles!* que de milliards perdus à mettre pierre sur pierre, en forme de *temples* et d'*églises!* Les alchimistes changent les pierres en or; les architectes changent l'or en pierres. Malheur aux rois (comme aux bourgeois) qui livrent leur bourse à ces deux classes d'empiriques!

Pag. 25, col. 1, lig. 40. (*A prononcer mystérieusement Aum*.) Ce mot pour le sens, et presque pour le son, ressemble à l'*Aeuum* (ævum) des Latins, l'*éternité*, le *temps sans bornes*. Selon les Indiens, ce mot est l'emblème de la divinité tripartite : *A* désigne *Brahma* (le temps passé, qui a créé); *U*, *Vichnou* (le temps présent, qui conserve); *M*, *Chiven* (le temps futur, qui détruira).

Ibid. lig. 43. (*S'il faut commencer par le coude*.) C'est un des grands points de schisme entre les partisans d'Omar et ceux d'Ali. Supposons que deux musulmans se rencontrent en voyage, et qu'ils s'abordent fraternellement; l'heure de la prière venue, l'un commence l'ablution par le bout des doigts, l'autre par le coude, et les voilà ennemis à mort. En d'autres pays, qu'un homme veuille manger de la viande tel jour plutôt que tel autre, ce sera un cri d'indignation. Quel nom donner à de telles folies?

Pag. 27, col. 2, lig. 53. (*La horde des Oguzians*.) Avant que les Turcs eussent pris le nom de leur chef Othman I^{er}, ils portaient celui d'*Oguzians*; et c'est sous cette dénomination qu'ils furent chassés de la Tartarie par Gengiz, et vinrent des bords du *Gihoun* s'établir dans l'Anadolu.

Pag. 29, col. 1, lig. 20. (*Qu'il régnait de peuple à peuple... des haines implacables*.) Lisez l'histoire des guerres de Rome et de Carthage, de Sparte et de Messène, d'Athènes et de Syracuse, des Hébreux et des Phéniciens; et voilà cependant ce que l'antiquité vante de plus policé!

Pag. 31, col. 1, lig. 37. (*Le Chinois, avili par le despotisme du bambou*.) Les jésuites se sont efforcés de peindre sous de belles couleurs le gouvernement chinois; aujourd'hui l'on sait que c'est un pur despotisme oriental (entravé par le vice d'une langue et surtout d'une écriture mal construites). Le peuple chinois est pour nous la preuve que dans l'antiquité, jusqu'à l'invention de l'écriture alphabétique, l'esprit humain eut beaucoup de peine à se déployer, comme avant les chiffres arabes on avait beaucoup de peine à compter. Tout dépend des méthodes : on ne changera la Chine qu'en changeant sa langue.

Pag. 33, col. 1, lig. 42. (*Reconnaissez l'autorité légitime*.) Pour apprécier le sens du mot *légitime*, il faut remarquer qu'il vient du latin *legi-intimus*, *intrinsèque à la loi*, écrit en elle. Si donc la loi est faite par le *prince seul*, le prince seul se fait lui-même légitime : alors il est purement despote; sa volonté est la loi. Ce n'est pas là ce qu'on veut dire; car le même droit serait acquis à tout pouvoir qui le renverserait. Qu'est-ce que la loi (source du droit)? Le latin va encore nous le

dire : le radical *leg-ere*, lire, *lectio*, a fait *lex*, res *lecta*, chose lue : cette chose lue est un ordre de faire ou de ne pas faire telle action désignée, et ce, sous la condition d'une peine ou d'une récompense attachées à l'observation ou à l'infraction. Cet ordre est lu à ceux qu'il concerne, afin qu'ils n'en ignorent. Il a été écrit, afin d'être lu sans altération : tel est le sens, et telle fut l'origine du mot *loi*. De là les diverses épithètes dont il est susceptible : *loi sage*, *loi absurde*, *loi juste*, *loi injuste*, selon l'effet qui en résulte ; et c'est cet effet qui caractérise le pouvoir d'où elle émane. Or, dans l'état social, dans le gouvernement des hommes, qu'est-ce que le juste et l'injuste ? Le juste est de maintenir ou de rendre à chaque individu ce qui lui appartient : par conséquent, d'abord la vie, qu'il tient d'un pouvoir au-dessus de tout ; 2° l'usage des sens et des facultés qu'il tient de ce même pouvoir ; 3° la jouissance des fruits de son travail ; et tout cela, en ce qui ne blesse pas les mêmes droits en autrui ; car s'il les blesse, il y a injustice, c'est-à-dire, rupture d'égalité et d'équilibre d'homme à homme. Or plus il y a de lésés, plus il y a d'injustices ; par conséquent, si, comme il est de fait, ce qu'on appelle le peuple compose l'immense majorité de la nation, c'est l'intérêt, c'est le bien-être de cette majorité qui constitue la justice : ainsi la vérité se trouve dans l'axiome qui a dit : *Salus populi suprema lex esto*. Le salut du peuple, voilà la loi, voilà la légitimité. Et remarquez que le salut ne veut pas dire la volonté, comme l'ont supposé quelques fanatiques ; car d'abord le peuple peut se tromper ; puis comment exprimer cette volonté collective et abstraite ? l'expérience nous l'a prouvé. *Salus populi !* L'art est de le connaître et de l'effectuer.

Pag. 35, col. 1, lig. 2. (*L'idée de liberté contient essentiellement celle de justice, qui naît de l'égalité.*) Les mots retracent eux-mêmes cette connexion ; car *æquilibrium*, *æquitas*, *æqualitas*, sont tous d'une même famille, et l'idée de l'égalité matérielle, de la balance, est le type de toutes ces idées abstraites. La liberté elle-même, bien analysée, n'est encore que la justice : car si un homme, parce qu'il se dit libre, en attaque un autre, celui-ci, par le même droit de liberté, peut et doit le repousser ; le droit de l'un est égal au droit de l'autre : la force peut rompre cet équilibre, mais elle devient injustice et tyrannie de la part du plus bas démocrate comme de celle du plus haut potentat.

Pag. 38, col. 1, lig. 53. (*Et cette religion (de Mahomet) n'a cessé d'inonder de sang la terre.*) Lisez l'histoire de l'islamisme par ses propres écrivains, et vous vous convaincrez que toutes les guerres qui ont désolé l'Asie et l'Afrique depuis Mahomet, ont eu pour cause principale le fanatisme apostolique de sa doctrine. On a calculé que César avait fait périr trois millions d'hommes : il serait curieux de faire le même calcul sur chaque fondateur de religion.

Pag. 39, col. 1, lig. 34. (*Et cent autres sectes.*) Lisez à ce sujet le *Dictionnaire des hérésies*, par l'abbé Pluquet, qui en a omis un grand nombre ; 2 vol. in-8°, petit caractère.

Ibid. col. 2, lig. 45. (*Et les Parsis se diviseront.*) Les sectateurs de Zoroastre, nommés *Parsis*, comme descendants des Perses, sont plus connus en Asie sous le nom injurieux de *Gares* ou *Guèbres*, qui veut dire *infidèles* ; ils y sont ce que sont les Juifs en Europe. *Môbed* est le nom de leur pape ou grand prêtre. Voy. Henri Lord, Hyde, et le *Zend-avesta*, sur les rites de cette religion.

Pag. 40, col. 1, lig. 14. (*Brahma... réduit à servir de piédestal au lingam.*) Voy. le tome I^{er} in-4° du *Voyage de Sonnerat aux Indes*.

Ibid. col. 2, lig. 4. (*Le Chinois l'adore dans Fôt.*) La langue chinoise n'ayant ni le B ni le D, ce peuple a prononcé *Fôt* ce que les Indiens et les Persans prononcent *Bodd*, ou *Boudd* (par où bref). *Fôt*, au Pégou, est devenu *Fota* et *Fta*, etc. Ce n'est que depuis peu d'années que l'on commence d'avoir des notions exactes de la doctrine de Boudd et de ses divers sectaires : nous devons ces notions aux savants anglais, qui, à mesure que leur nation subjugué les peuples de l'Inde, en étudient les religions et les mœurs, pour les faire connaître.

L'ouvrage intitulé *Asiatic Researches* est une collection précieuse en ce genre : on trouve dans le tome VI, pag. 163, dans le tome VII, pag. 32 et pag. 399, trois mémoires instructifs sur les boudistes de Ceylan et de Birmanie ou Avq. Un écrivain anonyme, mais qui paraît avoir médité ce sujet, a publié dans l'*Asiatic Journal* de 1816, mois de janvier et suivants, jusqu'en mai, des lettres qui font désirer de plus grands développements. Nous reviendrons à cet article dans une note du chapitre XXI.

Pag. 40, col. 2, lig. 19. (*Le sintoïste nie l'existence.*) Voyez dans Kempfer la doctrine des sintoïstes, qui est celle d'Épictète mêlée à celle des stoïciens.

Ibid. lig. 23. (*Le Siamois, l'écran talipot à la main.*) C'est une feuille de palmier *latanier* ; de là est venu aux bonzes le nom de *talapoins*. L'usage de cet écoran est un privilège exclusif.

Ibid. lig. 27. (*Le sectateur de Confucius cherche son horoscope.*) Les sectateurs de Confucius ne sont pas moins adonnés à l'astrologie que les bonzes : c'est la maladie morale de tout l'Orient.

Ibid. lig. 31. *Le dalaï-lama*, ou l'immense prêtre de *La*, est ce que nos vieilles relations appelaient le prêtre *Jean*, par l'abus du mot persan *Djehân*, qui veut dire le monde. Ainsi le prêtre *Monde*, le dieu *Monde*, se lient parfaitement.

Dans une expédition récente, les Anglais ont trouvé des idoles des *lamas* qui contenaient des *pastilles sacrées* de la garde-robe du grand prêtre. On peut citer pour témoins Hastings, et le colonel Poller, qui a péri dans les troubles d'Avignon. On sera bien étonné d'apprendre que cette idée si révoltante tient à une idée profonde, celle de la *métempsychose*, qu'admettent les *lamas*. Lorsque les Tartares avalent les reliques du pontife (comme ils le pratiquent), ils imitent le jeu de l'univers, dont les parties s'absorbent et passent sans cesse les unes dans les autres. C'est le serpent qui dévore sa queue ; et ce serpent est Boudd ou le monde.

Pag. 41, col. 1, lig. 5. (*Qui adore un serpent dont les porcs sont avides.*) Il arrive souvent que les porcs dévorent des serpents de l'espèce que les nègres adorent, et c'est une grande désolation dans le pays. Le président de Brosses a rassemblé, dans son *Histoire des fétiches*, un tableau curieux de toutes ces folies.

Ibid. lig. 7. (*Voilà le Téléute.*) Les Téléutes, nation tartare, se peignent Dieu portant un vêtement de toutes les couleurs, et surtout des couleurs rouge et verte ; et parce qu'ils les trouvent dans un habit de dragon russe, ils en font la comparaison à ce genre de soldat. Les Égyptiens habillaient aussi le dieu *Monde* d'un habit de toutes couleurs. Eusèbe, *Prép. evang.* p. 115, liv. III. Les Téléutes appellent Dieu *Bou*, ce qui n'est qu'une altération de *Boudd*, le dieu *Oëuf* et *Monde*.

Ibid. lig. 9. (*Voilà le Kamtschadale.*) Consultez à ce sujet l'ouvrage intitulé *Description des peuples soumis à la Russie*, et vous verrez que le tableau n'est point chargé.

Pag. 44, col. 2, lig. 29. (*Votre système porte tout entier sur des sens allégoriques.*) Quand on lit les Pères de l'église, et que l'on voit sur quels arguments ils ont élevé l'édifice de la religion, l'on a peine à comprendre tant de crédulité ou de mauvaise foi ; mais c'était alors la manie des allégories : les païens s'en servaient pour expliquer les actions des dieux ; et les chrétiens ne firent que suivre l'esprit de leur siècle, en le tournant vers un autre côté. Il serait curieux de publier aujourd'hui de tels livres, ou seulement leurs extraits.

Pag. 45, col. 2, lig. 29. (*Les Juifs devinrent nos imitateurs, nos disciples.*) Voyez à ce sujet les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, où il est démontré que le Pentateuque n'est point l'ouvrage de Moïse : cette opinion était répandue dans les premiers temps du christianisme, comme on le voit dans les *Clémentines*, homélie I, § 51, et homélie VIII, § 42 ; mais personne n'avait démontré que le véritable auteur fut le grand prêtre *Helkias*, l'an 618 avant Jésus-Christ.

Pag. 46, col. 1, lig. 18. (*Tant de choses analogues aux trois religions.*) Les *Parsis* modernes et les *mithriaques* anciens, qui

sont la même chose, ont tous les sacrements des chrétiens, même le soufflet de la confirmation. « Le prêtre de Mithra, dit Tertullien, de *Præscriptione*, c. 40, promet la délivrance des péchés par leur aveu et par le baptême; et, s'il m'en souvient bien, Mithra marque ses soldats au front (avec le *chrême*, Kouphi égyptien); il célèbre l'oblation du pain, l'image de la résurrection, et présente la couronne, en menaçant de l'épée, etc. »

Dans ces mystères on éprouvait l'initié par mille terreurs, par la menace du feu, de l'épée, etc. et on lui présentait une couronne, qu'il refusait, en disant : *Dieu est ma couronne*. (Voyez cette couronne dans la sphère céleste, à côté de *Bootes*.) Les personnages de ces mystères portaient tous des noms d'animaux constellés. La messe n'est pas autre chose que la célébration de ces mystères et de ceux d'Eleusis. Le *Dominus vobiscum* est à la lettre la formule de réception, *chon-k, am, p-ak*. Voy. Beausobre, *Histoire du manichéisme*, tom. II.

Pag. 46, col. 1, lig. 51. Les *Védas* ou *Védams* sont les livres sacrés des Indous, comme les Bibles chez nous. On en compte trois : le *Rick Veda*, le *Yadjour Veda* et le *Sama Veda*. Ils sont si rares dans l'Inde, que les Anglais ont eu beaucoup de peine à en trouver l'original dont ils ont fait faire une copie déposée au British Museum. Ceux qui comptent quatre *Védas*, y comprennent l'*Attar Veda*, qui traite des cérémonies, et qui est perdu. Il y a ensuite des Commentaires nommés *Upanishada*, dont l'un a été publié par Anquetil Duperron, sous le titre de *Oupnekhat*, livre curieux en ce qu'il donne une idée de tous les autres. La date de ces livres passe 25 siècles au-dessus de notre ère; leur contenu prouve que toutes les rêveries des métaphysiciens grecs viennent de l'Inde et de l'Égypte. — Depuis l'an 1788, les savants anglais exploitent dans l'Inde une mine de littérature dont on n'avait aucune idée en Europe et qui prouve que la civilisation de l'Inde remonte à une très-haute antiquité. Après les *Védas* viennent les *Chastras*, au nombre de 6. Ils traitent de théologie et de sciences. Puis viennent, au nombre de 18, les *Pouranas*, qui traitent de mythologie et d'histoire : voyez le *Bahgouet-gutta*, le *Baga Vadam*, et l'*Ézour Védam*, traduits en français, etc.

Pag. 47, col. 2, lig. 7. Toute cette cosmogonie des *lamas*, des *bonzes*, et même des brahmes, comme l'atteste Henri Lord, revient littéralement à celle des anciens Égyptiens. « Les Égyptiens, dit Porphyre, appellent *Kneph* l'intelligence ou cause effectrice (de l'univers). Ils racontent que ce dieu rendit par la bouche un œuf, duquel fut produit un autre dieu, nommé *Phtha* ou Vulcain (le feu-principe, le soleil); et ils ajoutent que cet œuf est le monde. » Eusèbe, *Prép. évang.* pag. 115.

« Ils représentent, dit-il ailleurs, le dieu *Kneph*, ou la cause efficiente, sous la forme d'un homme de couleur bleu foncé (celle du ciel), ayant en main un sceptre, portant une ceinture, et coiffé d'un petit bonnet royal de plumes très-légères, pour marquer combien est subtile et fugace l'idée de cet être. » Sur quoi j'observerai que *Kneph*, en hébreu, signifie une aile, une plume; que cette couleur bleue (céleste) se trouve dans la plupart des dieux de l'Inde, et qu'elle est, sous le nom de *narayan*, une de leurs épithètes les plus célèbres.

Pag. 48, col. 1, lig. 20. (Que les *lamas* ne sont que des manichéens.) Voyez l'*Histoire du manichéisme*, par Beausobre, qui prouve que ces sectaires furent purement des zoroastriens; ce qui fait remonter l'existence de leurs opinions 1200 ans avant Jésus-Christ. Il suit de là que *Boudd* *Chaucasam* fut encore antérieur, puisque la doctrine boudiste se trouve dans les plus anciens livres indiens, dont la date passe 3100 ans avant notre ère (tel que le *Bahgouet-gutta*). Observez d'ailleurs que *Boudd* est le 9^e avatar ou incarnation de *Vichenou*, ce qui le place à l'origine de cette théologie. En outre, chez les Indiens, les Chinois, les Tibétains, etc. *Boudd* est le nom de la planète que nous appelons *Mercur*, et du jour de la semaine consacré à cette planète (le mercredi); cela le remonte à l'origine du calendrier; en même temps cela nous

l'indique primitivement identique à *Hermès*, ce qui étend son existence jusqu'en Égypte. Maintenant remarquez que les prêtres égyptiens racontaient qu'*Hermès mourant* avait dit : « Jusqu'ici j'ai vécu exilé de ma véritable patrie, j'y retourne : ne me pleurez pas; je retourne à la céleste patrie ou chacun se rend à son tour : là est Dieu; cette vie n'est qu'une mort. » Voyez *Chalcidius in Timæum*. Or cette doctrine est précisément celle des boudistes anciens, ou samariens, des pythagoriciens et des orphiques. Dans la doctrine d'Orphée, le dieu monde est représenté par un œuf : dans les idiomes hébreu et arabe, l'œuf se nomme *baidh*, analogue à *Boudd* (Dieu), et à *Boud*, en persan l'existence, ce qui est (le monde). *Boudd* est encore analogue à *bed* et *vad*, qui chez les Indiens signifie science. *Hermès* en était le dieu : il était l'auteur des livres sacrés ou *Védas* égyptiens. On voit quels rameaux présente, et à quelle antiquité tout ceci nous porte. Maintenant le prêtre boudiste d'*Ava* ajoute : « Qu'il est de foi que, de temps à autre, le ciel envoie sur la terre des *Bouddas* pour amender les hommes, les retirer de leurs vices, et les remettre en voie de salut. » Avec un tel dogme répandu dans l'Inde, dans la Perse, dans l'Égypte, dans la Judée, on sent combien les esprits ont dû être disposés dès longtemps à ce que des siècles postérieurs nous offrent.

Pag. 48, col. 1, lig. 30. (*Longtemps avant Jésus*.) D'après les notions des savants anglais de l'Inde, la doctrine de *Boudd* y est très-ancienne. L'écrivain anonyme que nous avons cité, pag. 73, col. 2, lig. 5, cite un traité écrit il y a peu d'années par le chef des prêtres boudistes d'*Ava*, à la prière de l'évêque catholique de cette ville, qui dit : « Que les dieux qui ont apparu dans le présent monde jusqu'à ce jour, sont au nombre de quatre, savoir : *Boudda Chaucasam*, *Boudda Gonagom*, *Boudda Gaspa*, et *Boudda Gautama*, duquel la loi règne actuellement; il obtint la divinité à trente-cinq ans, et passa à l'immortalité 2362 ans avant la date dudit écrit (qui se place vers 1805). » Par conséquent *Gautama* serait mort vers l'an 557 avant l'ère chrétienne, au temps où régnait *Kyrus* en Perse, et où florissait *Pythagore*.

2^o D'autre part, des écrivains arabes et persans, cités dans l'*Histoire des Huns*, tom. II, par de Guignes; dans l'*Histoire de la Chine*, tom. V, in-4^o, note de la page 50, et dans la préface de l'*Ézour Védam* (*Yadjour Veda*), placent l'apparition d'un autre *Boudda* à l'année 1027 avant notre ère. (Ce serait *Gaspa*.)

3^o Le tableau statistique de l'empereur mogol *Akbar*, intitulé *Ain Akberi*, traduit par Gladwin, dit, pag. 433, tom. II, que *Boudd* avait disparu 2962 ans avant l'an 40 de cet empereur, c'est-à-dire, 1366 ans avant Jésus-Christ. (Ce serait *Gonagom*.)

Ibid. lig. 37. (*Fondés sur l'absence de tout témoignage authentique.*) « Tout le monde sait, » disait *Fauste*, qui, quoique manichéen, fut un des plus savants hommes du III^e siècle, « tout le monde sait que les Évangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ ni par ses apôtres, mais longtemps après, par des inconnus, qui jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou d'hommes apostoliques et contemporains. » Sur cette question, voyez l'*Histoire des apologistes de la religion chrétienne*, attribuée à Fréret, mais qui est de Burigny, membre de l'Académie des Inscriptions. Voyez aussi *Mosheim, de Rebus christianorum; Correspondence of Atterbury, archbishop*, 5 vol. in-8^o, 1798; *Toland, Nazarenus*; et *Beausobre, Histoire du manichéisme*, tom. I. Il résulte de tout ce qu'on a écrit pour et contre, que l'origine précise du christianisme n'est pas connue; que les prétendus témoignages de *Josèphe* (*Antiq. jud.* liv. XVIII, c. 3) et de *Tacite* (*Annales*, liv. XV, c. 44) ont été interpolés vers le temps du concile de Nîkée, et que personne n'a encore mis en évidence le fait radical, c'est-à-dire, l'existence réelle du personnage qui a occasionné le système. Sans cette existence néanmoins, il serait difficile de concevoir l'apparition du système à son époque connue, encore qu'il ne soit pas sans exemple en histoire de voir des suppositions gratuites et absolues. Pour résoudre ce problème, vraiment curieux et important, il faudrait qu'un

esprit doué de sagacité, muni d'instruction, et surtout d'impartialité, profitant des recherches déjà faites, y ajoutait un tableau comparatif de la doctrine des bouddistes, et spécialement de la secte de *Samana Goutama*, contemporain de *Kyrus*; qu'il examinât quelle fut la facilité des communications de l'Inde avec la Perse et la Syrie, surtout depuis le règne de *Darius Hystaspes*, qui, selon *Agathias* et *Ammien*, consulta les sages de l'Inde, et introduisit plusieurs de leurs idées chez les mages; quelle fut encore cette facilité depuis *Alexandre*, sous les *Séleucides*, qui entretenaient des relations diplomatiques avec les rois indiens: il verrait que, par suite de ces communications, le système des samanéens put se répandre de proche en proche jusqu'en Égypte; qu'il put être la cause déterminante de la corporation des esséniens en Judée, etc.: alors il ne resterait plus qu'à examiner si, toutes choses étant ainsi préparées, l'exaltation générale des esprits n'a pas pu susciter un individu qui aurait rempli le rôle désigné; soit que lui-même se fût cru et annoncé pour être le personnage attendu, soit que ce fût la multitude qui, enthousiasmée de sa conduite, de sa doctrine et de ses prédications, lui en eût attribué l'emploi. Dans l'un et l'autre cas, il serait conforme aux probabilités humaines que des attroupements populaires eussent excité la surveillance et l'inquiétude du gouvernement romain, et qu'enfin un incident remarquable, tel que l'entrée en Jérusalem, eût déterminé le préfet à une mesure de rigueur, à un acte de sévices qui aurait brusquement terminé ce drame (à peu près comme il est raconté), mais qui n'aurait fait qu'accroître l'intérêt pour le personnage regretté, et par là donné lieu à des récits et à des associations dont le résultat cadrerait parfaitement avec l'état de choses qui apparaît ensuite dans l'histoire. Sans doute là ou manque son témoignage positif, l'on ne pourrait établir ce qu'on appelle *certitude morale*; mais par l'enchaînement des causes et des effets, on pourrait arriver à un degré de *probabilité* qui en produirait l'effet; puisque d'ailleurs, avec les témoignages les plus positifs, l'histoire n'a jamais de droit qu'aux plus ou moins grandes probabilités.

Pag. 48, col. 1, lig. 50. (*La doctrine intérieure.*) Les bouddistes ont deux doctrines, l'une *publique* et ostensible, l'autre *intérieure* et secrète, précisément comme les prêtres égyptiens. Pourquoi cette différence? demandera-t-on. C'est que la doctrine *publique* enseignant les *offrandes*, les *expiations*, les *fondations*, etc. il est utile de la prêcher au peuple; au lieu que l'autre enseignant le *néant* et ne rapportant rien, il convient de ne la faire connaître qu'aux adeptes. On ne peut classer plus évidemment les hommes en *fripons* et en *dupes*.

Ibid. col. 2, lig. 44. (*Voilà ce qu'a révélé notre Boudah.*) Ce sont les propres termes de la *Loubère*, dans sa description du royaume de *Siam* et de la théologie des *bonzes*. Leurs dogmes, comparés à ceux des anciens philosophes de la Grèce et de l'Italie, retracent absolument tout le système des stoïciens et des épicuriens, mêlé avec des superstitions astrologiques et quelques traits du pythagorisme.

Pag. 51, col. 1, lig. 13. (*La barbarie originelle du genre humain.*) C'est le témoignage unanime de toutes les histoires, et même des légendes, que les premiers hommes furent partout des sauvages, et que ce fut pour les civiliser et leur apprendre à faire du pain, que les dieux se manifestèrent.

Ibid. lig. 18. (*N'acquiert d'idées que par l'intermédiaire de ses sens.*) Voilà précisément où ont échoué les anciens, et d'où sont venues leurs erreurs: ils ont supposé les *idées de Dieu* innées, coéternelles à l'âme; et de là toutes les rêveries développées dans *Platon* et *Iamblique*. Voy. le *Timée*, le *Phédon*, et de *Mysteriis Ægyptiorum*, sect. 1^{re}, chap. 3.

Pag. 52, col. 2, lig. 8. (*Le témoignage de tous les anciens monuments.*) Il résulte clairement, dit *Plutarque*, des *vers d'Orphée* et des livres *sacrés* des Égyptiens et des Phrygiens, que la *théologie ancienne*, non-seulement des Grecs, mais en général de tous les peuples, ne fut autre chose qu'un système de *physique*, qu'un tableau des opérations de la nature, enveloppé d'*allégories mystérieuses* et de *symboles énigmati-*

ques: de manière que la multitude ignorante s'attachât plutôt au sens apparent qu'au sens caché, et que même dans ce qu'elle comprenait de ce dernier, elle supposât toujours quelque chose de plus profond que ce qui paraissait. (*Plutarque*, fragment d'un ouvrage perdu, cité dans *Eusèbe*, *Prépar. évang.* liv. III, chap. 1, page 86.)

« La plupart des philosophes, dit *Porphyre*, et entre autres *Chæremon* (qui vécut en Égypte dans le premier siècle de l'ère chrétienne), ne pensent pas qu'il ait jamais existé d'autre monde que celui que nous voyons; et ils ne reconnaissent pas d'autres dieux, de tous ceux qu'allèguent les Égyptiens, que ce que l'on appelle vulgairement les *planètes*, les *signes du zodiaque* et les *constellations*, qui jouent avec eux en aspects (de lever et de coucher); à quoi ils ajoutent leurs *divisions de signes en décans* ou *maîtres du temps*, qu'ils appellent les *chefs forts* et *puissants* dont les noms, les *vertus curatives* des maladies, les *couchers*, les *levers*, les *présages* de ce qui doit arriver, sont la matière des *almanachs* (c'est-à-dire que les prêtres égyptiens faisaient de véritables almanachs de *Matthieu Laensberg*); car lorsque les prêtres disaient que le soleil était l'*architecte* de l'univers, *Chæremon* sentait que tous leurs récits sur *Isis* et sur *Osiris*, que toutes leurs fables sacrées se rapportaient en partie aux planètes, aux phases de la lune, au cours du soleil, en partie (aux étoiles de) l'hémisphère du jour et de la nuit, ou au fleuve du Nil, en un mot à des êtres physiques, naturels, et rien à des êtres *immatériels* et *dépourvus* de corps... Tous ces philosophes croient que les mouvements de notre volonté et de nos actions dépendent de ceux des astres, qu'ils en sont dirigés; et ils se soumettent aux lois d'une *nécessité* (physique) qu'ils appellent *destin* ou *fatum*, supposant une chaîne (de causes et d'effets) qui lie, par je ne sais quel lien, tous les hommes entre eux (depuis l'atome) jusqu'à la puissance supérieure et à l'influence première de ces dieux; en sorte que, soit dans les temples, soit dans les *simulacres* ou *idoles*, ils n'adorent autre chose que la *puissance de la destinée*. » *Porphyre*. *Epist. ad Ianebonem*.

Pag. 52, col. 2, lig. 25. (*Exigea la connaissance des cieus.*) Jusqu'à ce jour on a répété, sur l'autorité indirecte de la *Genèse*, que l'astronomie avait été inventée par les *enfants de Noé*. On a raconté gravement que, pères errants dans les plaines de *Sennaar*, ils employaient leur désœuvrement à rédiger un système des cieus; comme si des pères avaient besoin de connaître plus que l'étoile polaire, et comme si le besoin n'était pas l'unique motif de toute invention! Si les anciens pasteurs furent si studieux et si habiles, comment arrive-t-il que les modernes soient si ignorants et si négligents? Or il est de fait que les Arabes du désert ne connaissent pas six constellations, et qu'ils n'entendent pas un mot d'astronomie.

Pag. 53, col. 1, lig. 1. (*Des génies auteurs des biens et des maux.*) Il paraît que par le mot *genius* les anciens ont entendu proprement une *qualité*, une *faculté génératrice*, productrice; car tous les mots de cette famille reviennent à ces sens: *generare*, *genos*, *genesis*, *genus*, *gens*.

« Les Sabéens anciens et modernes, dit *Maimonides*, reconnaissent un dieu principal, fabricant du monde et possesseur du ciel; mais à cause de son éloignement trop grand, ils le pensent inaccessible; et imitant la conduite du peuple à l'égard des rois, ils emploient auprès de lui pour médiateurs les *planètes* et leurs anges, auxquels ils donnent le titre de princes et de rois, et qu'ils supposent habiter dans ces corps lumineux, comme dans des palais ou tabernacles, etc. » *Moré Nebuchim*, pars III, c. 29.

Ibid. lig. 17. (*Un sexe tiré du genre de son appellation.*) Selon qu'un objet se trouva du genre masculin ou féminin dans la langue d'un peuple, le dieu qui porta son nom se trouva mâle ou femelle chez ce peuple. Ainsi les Cappadociens disaient le dieu *Lunus* et la déesse *Soleil*; et ceci présente sans cesse les mêmes êtres sous des formes diverses, dans la mythologie des anciens.

Ibid. lig. 36. (*Ce qui contribue à la conservation de soi et de ses semblables.*) A ceci *Plutarque* ajoute que ces prêtres (égyptiens) ont toujours fait le plus grand cas de la con-

servation de la santé... et qu'ils la regardent comme une condition nécessaire au service des dieux et à la piété, etc. Voy. *Isis et Osiris*, à la fin.

Pag. 53, col. 1, lig. 42. (*Paraissent remonter au delà de quinze mille ans.*) L'orateur historien suit ici l'opinion du savant Dupuis, qui d'abord en son mémoire sur l'*Origine des constellations*, puis dans son grand ouvrage sur l'*Origine de tous les cultes*, a rassemblé une foule de preuves que jadis la balance était placée à l'équinoxe du printemps, et le bélier à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire que la précession des équinoxes a causé un déplacement de plus de sept signes. L'action de ce phénomène est incontestable : les calculs les plus récents l'évaluent à 60 secondes, 12 ou 15 tierces par an ; donc chaque degré de signe zodiacal est déplacé et mis en arrière, en 71 ans 8 ou 9 mois, donc un signe entier, en 2152 ou 63 ans. Or si, comme il est de fait, le point équinoxial du printemps fut juste au 1^{er} degré du bélier, l'an 388 avant Jésus-Christ ; c'est-à-dire si, à cette époque, le soleil avait parcouru et mis en arrière tout ce signe pour entrer dans les poissons, qu'il a quittés de nos jours, il s'ensuit qu'il avait quitté le taureau 2153 ans auparavant, c'est-à-dire vers l'an 2540 avant Jésus-Christ, et qu'il y était entré vers l'an 4692 avant Jésus-Christ. Ainsi remontant de signe en signe, le 1^{er} degré du bélier avait été le point équinoxial d'automne environ 12,912 ans avant l'an 388, c'est-à-dire 13,300 ans avant l'ère chrétienne ; ajoutez nos dix-huit siècles, vous avez 15,100 ans, et de plus la quantité de temps et de siècles qu'il fallut pour amener les connaissances astronomiques à ce degré d'élévation. Maintenant remarquez que le culte du signe taureau joue un rôle principal chez les Égyptiens, les Perses, les Japonais, etc. ; ce qui indique à cette époque une marche commune d'idées chez ces divers peuples. Les 5 ou 6000 ans de la Genèse ne font objection que pour ceux qui y croient par éducation. Voy. à ce sujet l'analyse de la Genèse, dans les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne* ; voy. aussi l'*Origine des constellations*, par Dupuis, 1781 ; l'*Origine des cultes*, en 3 vol. in-4°, 1794, et le *Zodiaque chronologique*, in-4°, 1806.

Ibid. col. 2, lig. 46. (*Les noms des objets terrestres qui leur répondaient.*) « Les anciens, dit Malmonides, portant toute leur attention sur l'agriculture, donnèrent aux étoiles des noms tirés de leurs occupations pendant l'année. » *More Nebuchim*, pars v.

Pag. 54, col. 1, lig. 37. (*Tel fut le moyen d'appellation.*) Les anciens disaient : *crabiser, capriser, tortuiser*, comme nous disons *serpenter, coqueter* ; tout le langage a été construit sur ce mécanisme.

Ibid. col. 2, lig. 47. (*En qui la vertu des astres était insérée.*) « Les anciens astrologues, dit le plus savant des Juifs (Malmonides), ayant consacré à chaque planète une couleur, un animal, un bois, un métal, un fruit, une plante, ils formaient de toutes ces choses une figure ou représentation de l'astre, observant pour cet effet de choisir un instant approprié, un jour heureux, tel que la conjonction ou tout autre aspect favorable ; par leurs cérémonies (magiques), ils croyaient pouvoir faire passer dans ces figures ou idoles les influences des êtres supérieurs (leurs modèles). C'étaient ces idoles qu'adoraient les *Kaldéens-Sabéens* : dans le culte qu'on leur rendait, il fallait être vêtu de la couleur propre... Ainsi, par leurs pratiques, les astrologues introduisirent l'idolâtrie, ayant pour objet de se faire regarder comme les dispensateurs des faveurs des cieux ; et parce que les peuples anciens étaient entièrement adonnés à l'agriculture, ils leur persuadaient qu'ils avaient le pouvoir de disposer des pluies et des autres biens des saisons : ainsi toute l'agriculture s'exerçait par des règles d'astrologie, et les prêtres faisaient des talismans pour chasser les sauterelles, les mouches, etc. » Voy. Malmonides, *More Nebuchim*, pars III, c. 9.

« Les prêtres égyptiens, indiens, perses, etc. prétendent lier les dieux à leurs idoles, les faire descendre du ciel à leur gré ; ils menacent le soleil et la lune de révéler les secrets des mystères, d'ébranler les cieux, etc. » Eusèbe, *Prépar. évang.* pag. 198 ; et Iamblique, de *Mysteriis Ægyptiorum*.

Pag. 55, col. 1, lig. 7. (*Fut censé en remplir les rôles astronomiques.*) Ce sont les propres paroles de Iamblique, de *Symbolis Ægyptiorum*, c. 2, sect. 7. Il était le grand Protée, le métamorphiste universel.

Ibid. lig. 44. (*Votre tonsure est le disque du soleil.*) « Les Arabes, dit Hérodote, liv. III, se rasant la tête en rond et autour des tempes, ainsi que se la rasait, disaient-ils, Bacchus (qui est le soleil). » Jérémie, c. xxv, v. 23, parle de cette coutume. La touffe que conservent les musulmans est encore prise du soleil, qui, chez les Égyptiens, était peint, au solstice d'hiver, n'ayant plus qu'un cheveu sur la tête. — (*Votre étoile est son zodiaque.*) Les étoiles de la déesse de Syrie et de la Diane d'Éphèse, d'où dérive celle des prêtres, portent les douze animaux du zodiaque. Les chapelets se retrouvent dans toutes les idoles indiennes, composées il y a plus de 4600 ans, et leur usage est universel et immémorial en Asie. La crosse est précisément le bâton de Bootes ou Osiris. (Voy. la planche III.) Tous les lamas portent la mitre, ou bonnet conique, qui était l'emblème du soleil.

Ibid. col. 2, lig. 18. (*On en fit la vie historique d'Hercule.*) Voy. l'ouvrage de Dupuis, *Origine des constellat.* et *Origine de tous les cultes*.

Ibid. lig. 44. (*La réunion de ces figures avait des sens convenus.*) Le lecteur verra sans doute avec plaisir plusieurs exemples des hiéroglyphes des anciens.

« Les égyptiens, dit Hor-Apollo, désignent l'éternité par les figures du soleil et de la lune. Ils figurent le monde par un serpent bleu à écailles jaunes (les étoiles) ; c'est le dragon chinois). S'ils veulent exprimer l'année, ils représentent Isis, qui dans leur langue se nomme aussi *Sothis*, ou la *canicule*, première des constellations, par le lever de qui l'année commençait. Son inscription à Sais était : *C'est moi qui me lève dans la constellation du chien*.

« Ils figurent aussi l'année par un palmier, et le mois par un rameau, parce que chaque mois le palmier pousse une branche.

« Ils la figurent encore par le quart d'un arpent. (L'arpent entier, divisé en quatre, désignait la période bissextile de quatre ans : l'abréviation de cette figure du champ quadripartite est visiblement la lettre *ha* ou *héth*, septième de l'alphabet samaritain ; les lettres alphabétiques pourraient bien n'être que des abréviations d'hiéroglyphes astronomiques ; et par cette raison on aurait écrit de droite à gauche, dans le sens de la marche des étoiles.) Ils désignent un prophète par l'image d'un chien, attendu que l'astre-chien (*Anoubis*) annonce par son lever l'inondation.

« Ils peignent l'inondation par un lion, parce qu'elle arrive sous ce signe ; et de là, dit Plutarque, l'usage des figures de lion vomissant de l'eau à la porte des temples.

« Ils expriment Dieu et la destinée par une étoile. Ils représentent aussi Dieu, dit Porphyre, par une pierre noire, parce que sa nature est ténébreuse, obscure. Toutes les choses blanches expriment les dieux célestes, lumineux ; toutes les circulaires expriment le monde, la lune, le soleil, les orbites ; tous les arcs et croissants, la lune... Ils figurent le feu et les dieux de l'Olympe par des pyramides et des obélisques (le nom du soleil, *Baal*, se trouve dans ce dernier mot) ; le soleil par un cône (la mitre d'Osiris) ; la terre par un cylindre (qui roule) ; la puissance génératrice (de l'air) par le *phallus*, et celle de la terre par un triangle, emblème de l'organe femelle. (Eusèbe, *Prépar. évang.* p. 98.)

« Le limon, dit Iamblique (de *Symbolis*, sect. 7, c. 2), désigne la matière, la puissance générative et nutritive ; tout ce qui reçoit la chaleur, la fermentation de la vie.

« Un homme assis sur le lotos ou nénuphar désigne l'esprit moteur (le soleil), qui, de même que cette plante vit dans l'eau sans toucher au limon, existe pareillement séparé de la matière, nageant dans l'espace, se reposant sur lui-même, rond dans toutes ses parties, comme le fruit, les feuilles et les fleurs du lotos. (Brahma a des yeux de lotos, dit le *Chaster Néardisen*, pour désigner son intelligence, son œil, qui surnage à tout, comme la fleur du lotos sur l'eau.) Un homme au timon d'un vaisseau, continue Iamblique,

désigne le soleil qui gouverne tout. Et Porphyre nous dit que c'est encore lui que représente un homme dans un vaisseau sur un crocodile (amphibie, emblème de l'air et de l'eau).

« A Éléphantine on adorait une figure d'homme assis, de couleur bleue, ayant une tête de bélier et des cornes de bouc qui embrassaient le disque; le tout pour figurer la conjonction du soleil dans le bélier avec la lune. La couleur bleue désigne la puissance attribuée à la lune dans cette conjonction, d'élever les eaux en nuages. (Eusèbe, *Prépar. évang.* pag. 116.)

« L'épervier est l'emblème du soleil et de la lumière, à raison de son vol rapide et élevé au plus haut de l'air, où abonde la lumière.

« Le poisson est l'emblème de l'aversion, et l'hippopotame de la violence, parce que, dit-on, il tue son père et viole sa mère. De là, dit Plutarque, l'inscription hiéroglyphique du temple de Sais, où l'on voit peints sur le vestibule, 1° un enfant, 2° un vieillard, 3° un épervier, 4° un poisson, et 5° un hippopotame; ce qui signifie : 1° arrivants (à la vie) et 2° partants, 3° dieu, 4° halt, 5° l'injustice. (Voyez *Isis et Osiris.*)

« Les Égyptiens, ajoute-t-il, peignent le monde par un scarabée, parce que cet insecte pousse à contre-sens de sa marche une boule qui contient ses œufs, comme le ciel des fixes pousse le soleil (jaune de l'œuf) à contre-sens de sa rotation.

« Ils peignent le monde par le nombre cinq, qui est celui des éléments, savoir, dit Diodore, la terre, l'eau, l'air, le feu et l'éther ou *spiritus* (ils sont les mêmes chez les Indiens); et selon les mystiques, dans Macrobe, ce sont le Dieu suprême ou premier mobile, l'intelligence ou mens née de lui, l'âme du monde qui en procède, les sphères célestes, et les choses terrestres. De là, ajoute Plutarque, l'analogie de *penté, cinq* (en grec), à *Pan*, le tout.

« L'âne, dit-il encore, désigne *Typhon*, parce qu'il est de couleur rousse, comme lui : or *Typhon* est tout ce qui est *bourbeux, limoneux* » (et j'observerai qu'en hébreu, *limon*, couleur rousse, et *âne*, sont des mots formés de la même racine *hamar*). De plus, lamblique nous a dit que le *limon* désignait la matière, et il ajoute ailleurs que tout mal, toute corruption, viennent de la matière; ce qui, comparé au mot de Macrobe, *tout est périssable*, sujet au changement dans la sphère céleste, nous donne la théorie du système d'abord physique, puis moralisé, du bien et du mal des anciens. Voy. encore le *Mémoire sur le zodiaque de Denderah*, que le savant Dupuis a inséré dans le journal intitulé : *Revue philosophique*, année 1801.

Pag. 66, col. 2, lig. 31. (*Une cause insensée de superstition.*) C'est le propre texte de Plutarque, qui raconte que ces divers cultes furent donnés par un roi d'Égypte aux différentes villes, pour les déunir et les asservir (et ces rois étaient pris dans la caste des prêtres). Voy. *Isis et Osiris*.

Pag. 67, col. 1, lig. 46. (*Dans la projection de la sphère que traçaient les prêtres astronomes.*) Les anciens prêtres eurent trois espèces de projection, qu'il est utile de faire connaître au lecteur.

« Nous lisons dans *Eubulus*, dit Porphyre, que *Zoroastre* fut le premier qui ayant choisi dans les montagnes voisines de la Perse une caverne agréablement située, la consacra à *Mithra* (le soleil), créateur et père de toutes choses, c'est-à-dire qu'ayant partagé cet antre en divisions géométriques qui représentaient les climats et les éléments, il imita en petit l'ordre et la disposition de l'univers par *Mithra*. Après *Zoroastre*, ce devint un usage de consacrer les antres à la célébration des mystères; en sorte que de même que les temples sont affectés aux dieux célestes, les autels champêtres aux héros et aux dieux terrestres, les souterrains aux dieux inférieurs (inférieurs); de même les antres et les grottes furent spécialement attribués au monde, à l'univers et aux nymphes : de là est venue à Pythagore et à Platon l'idée d'appeler le monde une caverne, un antre. » (Porphyre, de *Antro Nympharum.*)

Voici donc une première projection en relief; et quoique

les Perses aient fait honneur de son invention à *Zoroastre*, on peut assurer qu'elle eut lieu chez les Égyptiens, et que même étant la plus simple, elle y dut être la plus ancienne; les cavernes de Thèbes, remplies de peintures, autorisent ce sentiment.

En voici une seconde : « Les prophètes ou hiérophantes des Égyptiens, dit l'évêque Synésius, qui avait été initié aux mystères, ne permettent pas aux ouvriers ordinaires de faire les idoles ou images des dieux; mais ils descendent eux-mêmes dans les antres sacrés, où ils ont des coffres cachés, qui renferment certaines sphères sur lesquelles ils composent ces images en secret et à l'insu du peuple, qui méprise les choses simples et naturelles, et qui veut des prodiges et des fables. » (Syn. in *Calvit.*) C'est-à-dire que les prêtres avaient des sphères armillaires comme les nôtres; et ce passage, si concordant avec celui de Charrémon, nous donne la clef de toute leur théologie astrologique.

Enfin ils avaient des plans plats, dans le genre de la planche III; avec cette différence que leurs plans, très-complicés, portaient toutes leurs divisions fictives de *décans* et *sous-décans*, avec les indications (hiéroglyphiques) de leurs influences. Kirker en a donné une copie dans son *OEdipe égyptien*. et Gêbelin un fragment figuré dans son volume du Calendrier (sous le nom de *Zodiaque égyptien*). « Les anciens Égyptiens, dit l'astrologue *Julius Firmicus* (*Astron.* lib. II, c. 4, et lib. IV, c. 16), divisent chaque signe du zodiaque en trois sections; et chaque section fut sous la direction d'un être fictif, qu'ils appeleront *décan* ou *chef de dizaine*; en sorte qu'il y eut trois *décans* par mois et trente-six par an. Or ces *décans*, qui furent aussi appelés *dieux* (*theoi*), régissent les destinées des hommes.... et ils étaient spécialement placés dans certaines étoiles.... Dans la suite on imagina en chaque dizaine trois autres *dieux*, que l'on appela les *dispensateurs*; de sorte qu'il y en eut neuf par mois, qui furent encore divisés en un nombre infini de puissances. » Les Perses et les Indiens firent leurs sphères sur des plans semblables; et si l'on dressait un tableau de la description qu'en donne Scaliger à la fin de *Manilius*, l'on y verrait précisément la définition de leurs hiéroglyphes, car chaque article en est un.

Pag. 67, col. 1, lig. 49. (*L'hémisphère d'hiver lui était antipode.*) Voilà précisément pourquoi le nom d'Ahrimanes était toujours écrit par les Perses renversé ainsi : *uruzayy*.

Ibid. col. 2, lig. 19. (*Typhon, c'est-à-dire déluge, à raison des pluies.*) *Typhon*, prononcé *touphon* par les Grecs, est précisément le *touphan* arabe, qui veut dire *déluge*; et tous ces *déluges* des mythologies ne sont, tantôt que l'hiver et les pluies, et tantôt le débordement du Nil; de même que les prétendus incendies qui doivent terminer le monde ne sont que la saison d'été. Voilà pourquoi *Aristote*, de *Meteoris*, lib. I, c. 14, dit que l'hiver de la grande année cyclique est un *déluge*, et son été un *incendie*. « Les Égyptiens, dit Porphyre, emploient chaque année un talisman en mémoire du monde; au solstice d'été, ils marquent de rouge les maisons, les troupeaux, les arbres, disant que ce jour-là tout le monde a été incendié. C'était aussi alors que se célébrait la danse *pyrrhique* ou de l'incendie. » — Et ceci explique l'origine des purifications par le feu et par l'eau; car ayant appelé le tropique du cancer *porte des cieux* et de la chaleur ou feu céleste, et celui du capricorne *porte du déluge* ou de l'eau, il fut censé que les esprits ou âmes qui passaient par ces portes pour aller et venir aux cieux, étaient rôtis ou baignés : de là le baptême de *Mithra*, et le passage à travers les flammes, pratiqués dans tout l'Orient longtemps avant Moïse.

Ibid. lig. 21. (*Dans la Perse, en un temps postérieur.*) Dans un temps postérieur, c'est-à-dire, lorsque le bélier devint le signe équinoxial, ou plutôt lorsque le dérangement du ciel eut fait apercevoir que ce n'était plus le taureau.

Ibid. lig. 47. (*Tous les actes religieux du genre gai.*) Toutes les fêtes anciennes, relatives au retour ou à l'exaltation du soleil, portaient ce caractère : de là les *hilaria* du calendrier romain au passage (pascha) de l'équinoxe vernal. Les danses étaient des imitations de la marche des planètes. Celle des derviches la figure encore aujourd'hui.

Pag. 57, col. 2, lig. 52. (*Tous les actes religieux du genre triste.*) « On n'offre, dit Porphyre, de sacrifices sanglants qu'aux démons et aux génies malfaisants, pour détourner leur colère... Les démons aiment le sang, l'humidité, la puanteur. » (Eusèbe, *Prép. évang.* p. 173.)

« Les Égyptiens, dit Plutarque, n'offrent de victimes sanglantes qu'à Typhon. On lui immole un bœuf roux; et l'animal de sacrifice est un animal exécré, chargé de tous les péchés du peuple (le bouc de Moïse). » Voy. de *Iside et Osiride*.

Pag. 58, col. 1, lig. 3. (*Ce partage des animaux en sacrés ou abominables.*) Strabon dit, à l'occasion de Moïse et des Juifs : « De la superstition sont nées les prohibitions de certaines viandes et les circoncisions. » — Et j'observe, à l'égard de cette dernière pratique, que son but était d'enlever au symbole d'Osiris (phallus) l'obstacle prétendu de la fécondation; obstacle qui portait le sceau de Typhon, « dont la nature, dit Plutarque, est tout ce qui empêche, s'oppose, fait obstruction. »

Pag. 59, col. 1, lig. 51. (*Les heureux n'y donneront point d'ombre.*) Il est à ce sujet un passage de Plutarque si intéressant et si explicatif de tout ce système, que le lecteur nous saura gré de le lui citer en entier. Après avoir dit que la théorie du bien et du mal avait de tout temps exercé les physiciens et les théologiens : « Plusieurs, ajoute-t-il, croient qu'il y a deux dieux dont le penchant opposé se plaît, l'un au bien, et l'autre au mal; ils appellent spécialement dieu le premier, et génie ou démon le second. Zoroastre les a nommés Oromaze et Ahrimanes; et il a dit que de tout ce qui tombe sous nos sens, la lumière est l'être qui représente le mieux l'un; les ténèbres et l'ignorance, l'autre. Il ajoute que Mithra leur est intermédiaire; et voilà pourquoi les Perses appellent Mithra le médiateur ou l'intermédiaire. Chacun de ces dieux a des plantes et des animaux qui lui sont particulièrement consacrés : par exemple, les chiens, les oiseaux, les hérissons, sont affectés au bon génie; tous les animaux aquatiques, au mauvais.

« Les Perses disent encore qu'Oromaze naquit ou fut formé de la lumière la plus pure; Ahrimanes, au contraire, des ténèbres les plus épaisses; qu'Oromaze fit six dieux aussi bons que lui, et qu'Ahrimanes leur en opposa six méchants; qu'ensuite Oromaze se tripla (Hermès Trismégiste), et s'éloigna du soleil autant que le soleil est éloigné de la terre; et qu'il fit les étoiles, et entre autres Sirius, qu'il plaça dans les cieux comme un gardien et une sentinelle. Or il fit encore vingt-quatre autres dieux, qu'il plaça dans un œuf; mais Ahrimanes en créa vingt-quatre autres qui percèrent l'œuf, et alors les biens et les maux furent mêlés (dans l'univers). Mais enfin Ahrimanes doit être un jour vaincu, et la terre deviendra égale et aplanie, afin que tous les hommes vivent heureux.

« Théopompe ajoute, d'après les livres des mages, que tour à tour l'un de ces dieux domine tous les trois mille ans, pendant que l'autre a du dessous; qu'ensuite ils combattent à armes égales pendant trois autres mille ans; mais enfin que le mauvais génie doit succomber (sans retour). Alors les hommes deviendront heureux, et ne donneront point d'ombre. Or le dieu qui médite ces choses se repose en attendant qu'il lui plaise de les exécuter. » (*De Iside et Osiride.*)

L'allégorie se montre à découvert dans tout ce passage. L'œuf est la sphère des fixes, le monde; les six dieux d'Oromaze sont les six signes d'été; les six signes d'Ahrimanes, les six signes d'hiver. Les quarante-huit dieux créés ensuite sont les quarante-huit constellations de la sphère ancienne, partagée également entre Ahrimanes et Oromaze. Le rôle de Sirius, gardien, sentinelle, décèle l'origine égyptienne de ces idées; enfin cette expression, que la terre deviendra égale et aplanie, et que les hommes heureux ne donneront point d'ombre, nous montre que le paradis véritable était l'équateur.

Ibid. col. 2, lig. 7. (*Les cérémonies de l'autre de Mithra.*) Dans les autres factices que les prêtres pratiquèrent partout, on célébrait des mystères qui consistaient, dit Origène contre Celse, à imiter les mouvements des astres, des planètes et de

tous les cieux. Les initiés portaient des noms de constellations, et prenaient des figures d'animaux. L'un était déguisé en lion, l'autre en corbeau, celui-ci en bélier. De là les masques de la première comédie. (Voyez *Antiq. dévoilée*, tom. II, pag. 244.) Dans les mystères de Cérés, le chef de la procession s'appelait le créateur; le porteur de flambeau, le soleil; celui qui était près de l'autel, la lune; le héraut ou diacre, Mercure. En Égypte, il y avait une fête où des hommes et des femmes représentaient l'année, le siècle, les saisons, les parties du jour, et ils suivaient Bacchus. (Athénée, liv. V, c. 7.) Dans l'autre de Mithra il y avait une échelle à sept échelons ou degrés, figurant les sept sphères des planètes, par où montaient et descendaient les âmes; c'est précisément l'échelle de la vision de Jacob; ce qui indique, à cette époque, tout le système formé. Il y a à la Bibliothèque royale un superbe volume de peinture des dieux de l'Inde, où l'échelle se trouve représentée avec les âmes qui y montent, planche dernière. Voyez l'*Astronomie ancienne* par Bailly, ou nos assertions sur les connaissances des prêtres sont amplement prouvées.

Pag. 60, col. 1, lig. 24. (*Dont toutes les parties avaient une liaison intime.*) Ce sont les propres paroles de lamblique, de *Myst. Egypt.*

Ibid. lig. 27. (*Un fluide igné, électrique.*) Plus je considère ce que les anciens ont entendu par éther et esprit, et ce que les Indiens nomment l'akache, plus j'y trouve d'analogie avec le fluide électrique. Un fluide lumineux remplissant l'univers, composant la matière des astres, principe de mouvement et de chaleur, ayant des molécules rondes, lesquelles s'insinuant dans un corps, le remplissent en s'y dilatant, quelle que soit son étendue : quoi de plus ressemblant à l'électricité?

Ibid. lig. 30. (*Le cœur ou le foyer.*) « Les physiciens, dit Macrobe, appelèrent le soleil cœur du monde (c. 20 *Som. Scip.*) Les Égyptiens, dit Plutarque, appellent l'orient le visage, le nord le côté droit, le midi le côté gauche du monde (parce que le cœur y est placé). » Sans cesse ils comparaient l'univers à un homme, et de là le *Microcosme* si célèbre des alchimistes. Observons, en passant, que les alchimistes, les cabalistes, les francs-maçons, les magnétiseurs, les martinistes, et tous les visionnaires de ce genre, ne sont que des disciples égarés de cette école antique. Consultez encore le pythagoricien *Ocellus Lucanus*, et l'*OEdipus ægyptiacus* de Kirker, t. II, page 206.

Ibid. lig. 50. (*Dans l'éther, au milieu de la voûte des cieux.*) Cette comparaison à un jaune d'œuf porte, 1^o sur l'analogie de la figure ronde et jaune, 2^o sur la situation au milieu, 3^o sur le germe ou principe de vie placé dans le jaune. La figure ovale serait-elle relative à l'ellipse des orbites? Je suis porté à le croire. Le mot orphique offre d'ailleurs une remarque nouvelle. Macrobe dit (*Som. Scipion.* c. 14 et c. 20) que le soleil est la cervelle de l'univers, et que c'est par analogie que dans l'homme le crâne est rond, comme l'astre siège de l'intelligence : or le mot *ærph* (par ain) signifie en hébreu le cerveau et son siège (cervix); alors Orphée est le même que Bedou ou Baits; et les bonzes sont ces mêmes orphiques que Plutarque nous peint comme des charlatans qui ne mangeaient point de viande, vendaient des talismans, des pierres, etc. et trompaient les particuliers et même les gouvernements. Voyez un savant *Mémoire de Fréret, sur les Orphiques*, Acad. des Inscrit. tom. XXIII, in-4^o.

Ibid. col. 2, lig. 7. (*Sur la tête une sphère d'or.*) Voyez Porphyre, dans Eusèbe, *Prépar. évangél.* liv. III, pag. 116.

Pag. 61, col. 1, lig. 10. (*De là tout le système de l'immortalité de l'âme.*) Dans le système des premiers spiritualistes, l'âme n'était point créée avec le corps, ou en même temps que lui, pour y être insérée; elle existait antérieurement et de toute éternité. Voici, en peu de mots, la doctrine qu'expose Macrobe à cet égard (*Som. Scip. passim*).

« Il existe un fluide lumineux, igné, très-subtil, qui, sous le nom d'æther et de spiritus, remplit l'univers; il compose la substance du soleil et des astres; il est le principe et l'agent essentiel de tout mouvement, de toute vie; il est la Divinité. Quand un corps doit être animé sur la terre, une

molécule *ronde* de ce fluide gravité par la voie lactée vers la sphère lunaire; et parvenue là, elle se combine avec un air plus grossier, et devient propre à s'associer à la matière: alors elle entre dans le corps qui se forme, le remplit tout entier, l'âme, croît, souffre, grandit et diminue avec lui: lorsque ensuite il périt, et que ses éléments grossiers se dissolvent, cette molécule *incorruptible* s'en sépare, et elle se réunirait de suite au grand océan de l'éther, si sa combinaison avec l'air lunaire ne la retenait: c'est cet air (ou gaz) qui conservant les formes du corps, reste dans l'état d'ombre ou de fantôme, image parfaite du défunt. Les Grecs appelaient cette ombre l'*image* ou l'*idole* de l'âme; les pythagoriciens la nommaient son *char*, son *enveloppe*; et l'école rabbinique son *vaisseau*, sa *nacelle*. Lorsque l'homme avait bien vécu, cette âme entière, c'est-à-dire son *char* et son *éther*, remontaient à la lune, où il s'en faisait une séparation; le *char* vivait dans l'*Élysée lunaire*, et l'*éther* retournait aux *fixes*, c'est-à-dire à Dieu; car, dit Macrobe, plusieurs appellent Dieu le ciel des fixes (c. 14). »

Si l'homme n'avait pas bien vécu, l'âme restait sur terre pour se purifier, et elle errait çà et là à la manière des ombres d'Homère, qui connut toute cette doctrine, en Asie, trois siècles avant que Phérécyde et Pythagore l'eussent rajeunie en Grèce. Hérodote dit, à cette occasion, que tout le roman de l'âme et de ses transmigrations a été inventé par les Égyptiens, et répandu en Grèce par des hommes qui s'en sont prétendus les auteurs. « Je sais leurs noms, dit-il, mais je veux les taire (lib. II). » Cicéron y supplée, en nous apprenant positivement que ce fut Phérécyde, maître de Pythagore (*Tuscul.* lib. I, § 16). Dans la Syrie et dans la Judée, nous trouvons une preuve palpable de son existence, cinq siècles avant Pythagore, en cette phrase de Salomon, ou il dit: « Qui sait si l'esprit de l'homme monte dans les régions supérieures? Pour moi, méditant sur la condition des hommes, j'ai vu qu'elle était la même que celle des animaux. Leur fin est la même; l'homme périt comme l'animal; ce qui reste de l'un n'est pas plus que ce qui reste de l'autre; tout est néant. » *Eccles.* c. III, v. 11.

Et telle avait été l'opinion de Moïse, comme l'a bien observé le traducteur d'Hérodote, Larcher, dans sa première édition, note 399 du liv. II, où il dit aussi que l'*immortalité* ne s'introduisit chez les Hébreux que par la communication des Assyriens. Du reste, tout le système pythagoricien, bien analysé, n'est qu'un pur système de physique mal entendu.

Pag. 61, col. 2, lig. 51. (*Ses noms mêmes, tous dérivés.*) En dernière analyse, tous les noms de la Divinité reviennent à celui d'un objet matériel quelconque, qui en fut censé le siège. Nous en avons vu une foule d'exemples: donnons-en un encore dans notre propre mot *dieu*. Ce terme, comme on le sait, est le *deus* des Latins, qui lui-même est le *theos* des Grecs. Or, de l'aveu de Platon (*in Cratyl.*), de Macrobe (*Saturn.* lib. I, c. 24), et de Plutarque (*Isis et Osiris*), sa racine est *thein*, qui signifie *errer*, comme *planein*; c'est-à-dire qu'il est synonyme à *planètes*, parce que, ajoutent ces auteurs, *les anciens Grecs, ainsi que les barbares, adoraient spécialement les planètes*. Je sais que l'on a beaucoup décrié cette recherche des étymologies; mais si, comme il est vrai, les mots sont les signes représentatifs des idées, la généalogie des uns devient celle des autres, et un bon dictionnaire étymologique serait la plus parfaite histoire de l'entendement humain. Seulement il faut porter dans cette recherche des précautions que l'on n'a pas prises jusqu'à ce jour, et entre autres il faut avoir fait une comparaison exacte de la valeur des lettres des divers alphabets. Mais, pour continuer notre sujet, nous ajouterons que dans le phénicien, le mot *thàh* (par *ain*) signifie aussi *errer*, et qu'il paraît être la source de *thein*: si l'on veut que *deu* dérive du grec *Zeus*, nom propre de *Yupiter*, ayant pour racine *zaô*, *je vis*, il reviendra précisément au sens de *you*, qui signifiera l'âme du monde, le *feu-principe*. *Div-us*, qui ne signifie que *génie*, *dieu* du second ordre, me paraît venir de l'oriental *div* pour *did*, *loup* et *chacal*, l'un des emblèmes du soleil. A Thèbes, dit Macrobe, le soleil était peint sous la forme d'un loup ou chacal (car il n'y a pas de loups en Égypte). La raison de cet emblème est sans doute

que le *chacal* annonce par ses cris le lever du soleil, ainsi que le coq; et cette raison se confirme par l'analogie du mot *lykos*, *loup*, et *lyké*, *lumière du matin*, d'où est venu *lux*.

Dius, qui s'entend aussi du soleil, doit venir de *dth*, *épervier*. « Les Égyptiens, dit Porphyre (Eusebe, *Prépar. évang.* p. 92), peignent le soleil sous l'emblème d'un épervier, parce que cet oiseau vole au plus haut des airs, où abonde la lumière. » Et en effet, on voit sans cesse au Kaire des milliers de ces oiseaux planer dans l'air, d'où ils ne descendent que pour importuner par leur cri qui imite la syllabe *dth*; et ici, comme dans l'exemple précédent, se retrouve l'analogie des mots *dies*, *jour*, *lumière*, et *dius*, *dieu*, *soleil*.

Pag. 62, col. 1, lig. 16. (*Hâtèrent par leurs disputes le progrès des sciences et des découvertes.*) L'une des preuves les plus plausibles que ces systèmes furent inventés en Égypte, réside surtout en ce que ce pays est le seul où l'on voie un corps complet de doctrine formé des la plus haute antiquité.

Clément d'Alexandrie nous a transmis (*Stromat.* lib. VI) un détail curieux de quarante-deux volumes que l'on portait dans la procession d'Isis. « Le chef, dit-il, ou chantre, porte un des instruments, symboles de la musique, et deux livres de Mercure, contenant, l'un des hymnes aux dieux, l'autre la liste des rois. Après lui l'*horoscope* (l'observateur du temps) porte une palme et une horloge, symboles de l'astrologie; il doit savoir par cœur les quatre livres de Mercure qui traitent de l'astrologie, le premier sur l'ordre des planètes, le second sur les levers du soleil et de la lune, et les deux autres sur les levers et aspects des astres. L'*écrivain sacré* vient ensuite, ayant des plumes sur la tête (comme *Kneph*), et en main un livre, de l'encre et un *roseau* pour écrire (ainsi que le pratiquent encore les Arabes): il doit connaître les *hiéroglyphes*, la description de l'univers, le cours du soleil, de la lune, des planètes; la division de l'Égypte (en trente-six nomes), le cours du Nil, les instruments, les ornements sacrés, les lieux saints, les mesures, etc. Puis vient le *porte-étote*, qui porte la coudée de *justice*, ou mesure du Nil, et un *calice* pour les libations: dix volumes concernent les sacrifices, les hymnes, les prières, les offrandes, les cérémonies, les fêtes. Enfin arrive le *prophète*, qui porte dans son sein et à découvert une *cruche*: il est suivi par ceux qui portent les *pains* (comme aux noces de Cana). Ce prophète, en qualité de président des mystères, apprend dix (autres) volumes sacrés qui traitent des lois, des dieux et de toute la discipline des prêtres, etc. Or il y a en tout quarante-deux volumes, dont trente-six sont appris par ces personnages; les six autres sont du ressort des *pastophores*: ils traitent de la médecine, de la construction du corps humain (l'anatomie), des maladies, des médicaments, des instruments, etc. »

Nous laissons au lecteur à déduire toutes les conséquences d'une pareille encyclopédie. On l'attribuait à Mercure; mais lambiique nous avertit que tout livre composé par les prêtres était dédié à ce dieu, qui, à titre de génie ou décan *ouvreur* du zodiaque, présidait à l'ouverture de toute entreprise: c'est le *Janus* des Romains, le *Guianca* des Indiens, et il est remarquable que *Janus* et *Guianca* sont homonymes. Du reste, il paraît que ces livres sont la source de tout ce que nous ont transmis les Latins et les Grecs dans toutes les sciences, même en *alchimie*, en *nécromancie*, etc. Ce que l'on doit le plus regretter est la partie de l'hygiène et de la diététique, dans lesquelles il paraît que les Égyptiens avaient réellement fait de grands progrès et d'utiles observations.

Ibid. lig. 46. (*Son Dieu n'en fut pas moins un dieu égyptien.*) « A une certaine époque, dit Plutarque (*de Iside*), tous les Égyptiens font peindre leurs dieux-animaux. Les Thébains sont les seuls qui ne payent pas de peintres, parce qu'ils adorent un dieu dont les formes ne tombent pas sous les sens et ne se figurent point. » Et voilà le Dieu que Moïse, élevé à Héliopolis, adopta par préférence, mais qu'il n'inventa point.

Ibid. lig. 48. (*Et Yahouh, décelé par son propre nom.*)

Telle est la vraie prononciation du *Jehovah* de nos modernes, qui choquent en cela toutes les règles de la critique, puisqu'il est constant que les anciens, surtout les Orientaux syriens et phéniciens, ne connurent jamais ni le *Jé* ni le *v*, venus des Tartares. L'usage subsistant des Arabes, que nous rétablissons ici, est confirmé par Diodore, qui nomme *Iaw* le dieu de Moïse (lib. I); et l'on voit que *Iaw* et *Yahouh* sont le même mot: l'identité se continue dans celui de *Youpiter*; mais afin de la rendre plus complète, nous allons la démontrer par le sens même.

En hébreu, c'est-à-dire, dans l'un des dialectes de la langue commune à la basse Asie, le mot *Yahouh* équivaut à notre périphrase *celui qui est lui, l'être existant*, c'est-à-dire, le principe de la vie, le moteur ou même le mouvement (l'âme universelle des êtres). Or qu'est-ce que Jupiter? Écoutez les Latins et les Grecs expliquant leur théologie: « Les Égyptiens, dit Diodore d'après Manethon, prêtre de Memphis, les Égyptiens donnant des noms aux cinq éléments, ont appelé l'esprit (ou éther) *Youpiter*, à raison du sens propre de ce mot, car l'esprit est la source de la vie, l'auteur du principe vital dans les animaux; et c'est par cette raison qu'ils le regardèrent comme le père, le générateur des êtres. Voilà pourquoi Homère dit père et roi des hommes et des dieux. » (Diod. lib. I, sect. 1.)

« Chez les théologiens, dit Macrobe, *Youpiter* est l'âme du monde; de là le mot de Virgile: *Muses*, commençons par *Youpiter*: tout est plein de *Youpiter* (*Songe de Scipion*, c. 17); » et dans les *Saturnales*, il dit: *Jupiter est le soleil lui-même*; c'est encore ce qui a fait dire à Virgile: « L'esprit alimente la vie (des êtres), et l'âme répandue dans les vastes membres (de l'univers) en agite la masse, et ne forme qu'un corps immense. »

« *Youpiter*, disent les vers très-anciens de la secte des orphiques nés en Égypte, vers recueillis par Onomacrite, au temps de Pisistrate; *Youpiter*, que l'on peint la foudre à la main, est le commencement, l'origine, la fin et le milieu de toutes choses: puissance une et universelle, il régit tout, le ciel, la terre, le feu, l'eau, les éléments, le jour, la nuit. Voilà ce qui compose son corps immense; ses yeux sont le soleil et la lune; il est l'éternité, l'espace. Enfin, ajoute Porphyre, *Jupiter est le monde, l'univers*, ce qui constitue l'existence et la vie de tous les êtres. Or, continue le même auteur, comme les philosophes dissertaient sur la nature et les parties constituantes de ce dieu, et qu'ils n'imaginaient aucune figure qui représentât tous ses attributs, ils le peignirent sous l'apparence d'un homme.... Il est assis, pour faire allusion à son essence immuable; il est découvert dans la partie supérieure du corps, parce que c'est dans les parties supérieures de l'univers (les astres) qu'il s'offre le plus à découvert. Il est couvert depuis la ceinture, parce qu'il est le plus voilé dans les choses terrestres. Il tient un sceptre de la main gauche, parce que le cœur est de ce côté, et que le cœur est le siège de l'entendement, qui (dans les hommes) régit toutes les actions. » Voy. Eusèbe, *Prépar. évang.* page 100.

Enfin voici un passage du géographe philosophe Strabon, qui lève tous les doutes sur l'identité des idées de Moïse et de celles des théologiens païens.

« Moïse, qui fut un des prêtres égyptiens, enseigna que c'était une erreur monstrueuse de représenter la Divinité sous les formes des animaux, comme faisaient les Égyptiens, ou sous les traits de l'homme, ainsi que le pratiquent les Grecs et les Africains: cela seul est la Divinité, disait-il, qui compose le ciel, la terre et tous les êtres, ce que nous appelons le monde, l'universalité des choses, la nature; or personne d'un esprit raisonnable ne s'aviserait d'en représenter l'image par celle de quelqu'une des choses qui nous environnent. C'est pourquoi rejetant toute espèce de simulacres (idoles), Moïse voulut qu'on adorât cette Divinité sans emblème et sous sa propre nature; il ordonna qu'on lui élevât un temple digne d'elle, etc. » *Geograph.* lib. XVI, pag. 1104, édit. de 1707.

La théologie de Moïse n'a donc point différé de celle des sectateurs de l'âme du monde, c'est-à-dire des stoïciens, et même des épicuriens.

Quant à l'histoire de Moïse, Diodore la présente sous un jour naturel, quand il dit, liv. XXXIV et XL, « que les Juifs furent chassés d'Égypte dans un temps de disette, où le pays était surchargé d'étrangers, et que Moïse, homme supérieur par sa prudence et par son courage, saisit cette occasion pour établir sa nation dans les montagnes de Judée. » A l'égard des six cent mille hommes armés que l'*Exode* lui donne, c'est une erreur de copiste, dont le lecteur trouvera la démonstration tirée des livres mêmes, dans les *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*.

Pag. 62, col. 1, lig. 53. (*Sous le nom d'Éi.*) C'était le monosyllabe écrit sur la porte du temple de Delphes. Plutarque en a fait le sujet d'un traité.

Ibid. col. 2, lig. 15. (*Le nom d'Osiris même.*) Il se trouve en propres termes au chap. xxxii du *Deutéronome*. « Les ouvrages de *Tsour* sont parfaits. » On a traduit *Tsour* par créateur; en effet il signifie donner des formes; et c'est l'une des définitions d'*Osiris* dans Plutarque.

Pag. 63, col. 2, lig. 27. (*Satan, l'archange Michel.*) « Les noms des anges et des mois, tels que Grabriel, Michel, Yar, Nisan, etc. vinrent de Babylone avec les Juifs, » dit en propres termes le Talmud de Jérusalem. Voyez Beausobre, *Hist. du manich.* tom. II, pag. 624, où il prouve que les saints du calendrier sont imités des 365 anges des Perses; et lambligue, dans ses *Mystères égyptiens*, sect. 2, ch. 3, parle des anges, archanges, séraphins, etc. comme un vrai chrétien.

Ibid. lig. 42. (*Consacrèrent la théologie de Zoroastre.*) « Toute la philosophie des gymnosophistes, dit Diogène Laërce, sur l'autorité d'un ancien, est issue de celle des mages, et plusieurs assurent que celle des Juifs en a aussi tiré son origine (liv. I, c. 9). » Mégasthène, historien distingué du temps de Séleucus Nicator, et qui avait écrit particulièrement sur l'Inde, parlant de la philosophie des anciens sur les choses naturelles, joint dans un même sens les brâmanes et les Juifs.

Pag. 64, col. 1, lig. 22. (*Ramener l'âge d'or sur la terre.*) Voilà la raison de tous ces oracles païens que l'on a appliqués à Jésus, et entre autres de la quatrième élogie de Virgile et des vers sibyllins si célèbres chez les anciens.

Ibid. col. 2, lig. 6. (*Au bout des six mille ans prétendus.*) Lisez à ce sujet le chapitre xvii des *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, où est expliquée la mythologie de la création. La version des Septante comptait cinq mille et près de six cents ans; et ce calcul était le plus suivi: on sait combien, dans les premiers siècles de l'église, cette opinion de la fin du monde agita les esprits. Par la suite, les saints conciles s'étant rassurés, ils la taxèrent d'hérésie dans la secte des millénaires; ce qui forme un cas bien singulier; car d'après les propres Évangiles que nous suivons, il est évident que Jésus eût été un millénaire, c'est-à-dire un hérétique.

Ibid. lig. 34. (*Figuré par la constellation du serpent.*) « Les Perses, dit Chardin, appellent la constellation du serpent *Ophiuchus*, serpent d'Eve; » et ce serpent *Ophiuchus* ou *Ophioneus* jouait le même rôle dans la théologie des Phéniciens; car Phérécyde, leur disciple et le maître de Pythagore, disait, « qu'*Ophioneus serpentinus* avait été le chef des rebelles à Jupiter. » Voy. Mars. Ficin. *Apol. Socrat.* p. m. 797, col. 2. Et j'ajouterai qu'*aphah* (par ain) signifie en hébreu vipère, serpent.

Au sens physique, séduire, séduire, n'est qu'attirer à soi, mener avec soi.

Voyez dans Hyde, pag. 111, édit. de 1760, de *Religione veterum Persarum*, le tableau de *Mithra*, cité ici.

Ibid. lig. 53. (*Persée monte de l'autre côté.*) Bien plus, la tête de Méduse, cette tête de femme *jadis si belle*, que Persée coupa et qu'il tient à la main, n'est que celle de la Vierge, dont la tête tombe sous l'horizon précisément lorsque Persée se lève; et les serpents qui l'entourent sont *Ophiuchus* et le dragon polaire, qui alors occupent le zénith. Ceci nous indique la manière dont les anciens astrologues ont composé

toutes leurs figures et toutes leurs fables; ils prenaient les constellations qui se trouvaient en même temps sur la bande de l'horizon, et en assemblant les parties, ils en formaient des groupes qui leur servaient d'almanach, en caractères hiéroglyphiques : voilà le secret de tous leurs tableaux, et la solution de tous les monstres mythologiques. La Vierge est encore Andromède délivrée par Persée de la baleine qui la poursuit (*pro-sequitur*).

Pag. 65, col. 1, lig. 15. (*Allaité par une vierge chaste.*) Tel était le tableau de la sphère persique, cité par Aben-Ezra, dans le *Calum poeticum* de Blaeu, pag. 71. « La case du premier décan de la Vierge, dit cet écrivain, représente cette belle vierge à longue chevelure, assise dans un fauteuil, deux épis dans une main, allaitant un enfant appelé *Jésus* par quelques nations, et *Christ* en grec. »

Il existe à la Bibliothèque du Roi un manuscrit arabe, n° 1165, dans lequel sont peints les douze signes, et celui de la vierge représente une jeune fille ayant à côté d'elle un enfant; d'ailleurs toute la scène de la naissance de Jésus se trouve rassemblée dans le ciel voisin. L'étable est la constellation du cocher et de la chèvre, jadis le bouc; constellation appelée *praesepe Jovis Heniochi*, étable d'*Iou*; et ce mot *Iou* se retrouve dans le nom d'*Iou-seph* (Joseph). Non loin est l'âne de Typhon (la grande ourse), et le bœuf ou taureau, accompagnements antiques de la crèche. Pierre, portier, est *Janus* avec ses clefs et son front chauve : les douze apôtres sont les génies des douze mois, etc. Cette vierge a joué les rôles les plus variés dans toutes les mythologies; elle a été l'*Iais* des Égyptiens, laquelle disait dans l'inscription citée par Julien : *Le fruit que j'ai enfanté est le soleil*. La plupart des traits cités par Plutarque lui sont relatifs, de même que ceux d'*Osiris* conviennent à *Bootes*. Aussi les sept étoiles principales de l'ourse, appelées *chariot de David*, s'appelaient-elles *chariot d'Osiris* (voyez Kirker), et la couronne qu'il a derrière lui était formée de lierre, appelé *chen-Osiris*, arbre d'*Osiris*. La *Vierge* a aussi été *Cérès*, dont les mystères furent les mêmes que ceux d'*Iais* et de *Mithra*; elle a été la *Diane* d'Éphèse, la grande déesse de Syrie, *Cybèle* traînée par les lions; *Minerve*, mère de *Bacchus*; *Astrée*, vierge pure, qui fut enlevée au ciel à la fin de l'âge d'or; *Thémis*, aux pieds de qui est la balance qu'on lui mit en main; la *Sibylle* de Virgile, qui descend aux enfers ou sous l'hémisphère avec son rameau à la main, etc.

Ibid. lig. 20. (*Vivrait abaissé, humble.*) Ce mot *humble* vient du latin *humilis*, *humifacens*, couché ou penché à terre, et toujours le sens physique se montre la racine du sens abstrait et moral.

Ibid. lig. 21. (*Revenait, resurgait dans la voûte des cieux.*) Resurgere, se lever une seconde fois, n'a signifié revenir à la vie que par une métaphore hardie; et l'on voit l'effet perpétuel des sens équivoques de tous les mots employés dans les traditions.

Ibid. lig. 38. (*Chris, c'est-à-dire le conservateur.*) Selon leur usage constant, les Grecs ont rendu par *χ* ou jota espagnol le *h* aspiré des Orientaux, qui disaient *hâris*; en hébreu, *hâris* s'entend du soleil; mais en arabe, le mot radical signifie garder, conserver, et *hâris*, gardien, conservateur : c'est l'épithète propre de *Vichenou*; et ceci démontre à la fois l'identité des trinités indienne et chrétienne, et leur commune origine. Il est évident que c'est un même système, qui, divisé en deux branches, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, a pris deux formes diverses : son tronc principal est le système pythagoricien de l'âme du monde, ou *You-piter*. Cette épithète de *piter* ou père ayant passé au *Démourgos* des platoniciens, il en naquit une équivoque qui fit chercher le *fil*. Pour les philosophes, ce fut l'entendement, nous et *logos*, dont les Latins firent leur *verbum*; et l'on touche ici au doigt et à l'œil l'origine du père éternel et du verbe son fils, qui procède de lui (*mens ex Deo nata*, dit Macrobe); l'*anima* ou *spiritus mundi* fut le *Saint-Esprit*; et voilà pourquoi *Manès*, *Basile*, *Valentin*, et d'autres prétendus hérétiques des premiers siècles, qui remontaient aux sources, disaient que Dieu le père était la lumière inaccessible et suprême du ciel (premier cercle, l'*aplanès*); que le fils était la lumière

seconde résidante dans le soleil, et le *Saint-Esprit* l'air qui enveloppe la terre. (Voy. *Beausobre*, t. II, p. 586.) De là, chez les Syriens, son emblème de pigeon, oiseau de *Vénus Uranic*. c'est-à-dire de l'air. « Les Syriens (dit *Nigidius in Germanico*) disent qu'une colombe couva plusieurs jours dans l'Euphrate un œuf de poisson, d'où naquit *Vénus*. » Aussi ne mangent-ils pas de pigeon, dit *Sextus Empiricus* (*Inst. Pyrrh.* lib. III, c. 23); et ceci nous indique une période commencée au signe des poissons (solstice d'hiver). Remarquons d'ailleurs que si *Chris* vient de *harisch* par un *chin*, il signifiera *fabricateur*; épithète propre du soleil. Ces variantes, qui ont dû embarrasser les anciens, prouvent toujours également qu'il est le véritable type de Jésus, ainsi qu'on l'avait déjà aperçu dès le temps de Tertullien. « Plusieurs, dit cet écrivain, pensent, avec plus de vraisemblance, que le soleil est notre Dieu; et ils nous renvoient à la religion des Perses. » *Apologétique*, c. 16.

Pag. 65, col. 1, lig. 44. (*L'une des périodes solaires*). Voy. l'ode curieuse de *Martianus Capella* au soleil, traduite par Gêbelin, volume du *Calendrier*, pag. 547 et 548.

Pag. 67, col. 2, lig. 15. (*Des sacrifices humains*.) Lisez la froide déclamation d'Eusèbe (*Prép. év.* liv. I, pag. 11), qui prétend que depuis que Christ est venu, il n'y a plus eu ni guerres, ni tyrans, ni anthropophages, ni pédérastes, ni incestueux, ni sauvages mangeant leurs parents, etc. Quand on lit ces premiers docteurs de l'église, on ne cesse de s'étonner de leur mauvaise foi ou de leur aveuglement. Un travail curieux serait de publier aujourd'hui un demi-volume de leurs passages les plus remarquables, pour mettre en évidence leur folie. La vérité est que le christianisme n'a rien inventé en morale, et que tout son mérite a été de mettre en pratique des principes dont le succès a été dû aux circonstances du temps; c'est-à-dire que le despotisme orgueilleux et dur des Romains, dans ses diverses branches militaires, judiciaires et administratives, ayant lassé la patience des peuples, il se fit dans les classes inférieures ou populaires, un mouvement de réaction absolument semblable à celui qui, depuis vingt-cinq ans, a lieu en Europe de la part des peuples contre l'oppression des deux castes dites sacerdotale et féodale.

Pag. 68, col. 1, lig. 19. (*Association d'hommes assermentés pour nous faire la guerre.*) C'était l'ordre de Malte, dont les chevaliers faisaient vœu de tuer ou de réduire en esclavage des musulmans, pour la gloire de Dieu.

Ibid. col. 2, lig. 16. (*Un tarif de crimes*.) Tant qu'il existera des moyens de se purger de tout crime, de se racheter de tout châtiment avec de l'argent ou de frivoles pratiques; tant que les grands et les rois croiront se faire absoudre de leurs oppressions et de leurs homicides en bâtissant des temples, en faisant des fondations; tant que les particuliers croiront pouvoir tromper et voler, pourvu qu'ils jeûnent le carême, qu'ils aillent à confesse, qu'ils reçoivent l'extrême-onction, il est impossible qu'il existe aucune morale privée ou publique, aucune saine législation pratique. Au reste, pour voir les effets de ces doctrines, lisez l'*Histoire de la puissance temporelle des papes*, 2 vol. in-8°, Paris, 1811.

Ibid. lig. 23. (*Jusque dans le sanctuaire du lit nuptial*.) La confession est une très-ancienne invention des prêtres, qui n'ont pas manqué de saisir ce moyen de gouverner... Elle était pratiquée dans les mystères égyptiens, grecs, phrygiens, persans, etc. Plutarque nous a conservé le mot remarquable d'un Spartiate qu'un prêtre voulait confesser. *Est-ce à toi ou à Dieu que je me confesserai?* A Dieu, répondit le prêtre. En ce cas, dit le Spartiate, homme, retire-toi. (*Dits remarquables des Lacédémoniens*.) Les premiers chrétiens confessèrent leurs fautes publiquement comme les esséniens. Ensuite commencèrent de s'établir des prêtres, avec l'autorité d'absoudre du péché d'idolâtrie... Au temps de Théodose, une femme s'étant publiquement confessée d'avoir eu commerce avec un diacre, l'évêque Nectaire, et son successeur Chrysostôme, permirent de communier sans confession. Ce ne fut qu'au septième siècle que les abbés des couvents imposèrent aux moines et moniales la confession deux fois

l'année; et ce ne fut que plus tard encore que les évêques de Rome la généralisèrent. Quant aux musulmans, qui ont en horreur cette pratique, et qui n'accordent aux femmes ni un caractère moral, ni presque une âme, ils ne peuvent concevoir qu'un honnête homme puisse entendre le récit des actions et des pensées les plus secrètes d'une fille ou d'une femme. Nous, Français, chez qui l'éducation et les sentiments rendent beaucoup de femmes meilleures que les hommes, ne pourrions-nous pas nous étonner qu'une honnête femme pût les soumettre à l'impertinente curiosité d'un moine ou d'un prêtre?

Pag. 68, col. 2, lig. 34. (*Corporations ennemies de la société.*) Veut-on connaître l'esprit général des prêtres envers les autres hommes, qu'ils désignent toujours par le nom de peuple, écoutons les docteurs de l'église eux-mêmes. « Le peuple, dit l'évêque Synésius (*in Calvit.* pag. 515), veut absolument qu'on le trompe; on ne peut en agir autrement avec lui... Les anciens prêtres d'Égypte en ont toujours usé ainsi; c'est pour cela qu'ils s'enfermaient dans leurs temples, et y composaient, à son insu, leurs mystères; (et oubliant ce qu'il vient de dire) si le peuple eût été du secret, il se serait fâché qu'on le trompât. Cependant, comment faire autrement avec le peuple, puisqu'il est peuple? Pour moi, je serai toujours philosophe avec moi, mais je serai prêtre avec le peuple. »

« Il ne faut que du babil pour en imposer au peuple, écrivait Grégoire de Nazianze à Jérôme. (*Hieron. ad Nep.*) Moins il comprend, plus il admire... Nos Pères et docteurs ont souvent dit, non ce qu'ils pensaient, mais ce que leur faisaient dire les circonstances et le besoin. »

« On cherchait, dit Sanchoniaton, à exciter l'admiration par le merveilleux. » (*Prép. év. liv. III.*) Tel fut le régime de toute l'antiquité, tel est encore celui des brahmes et des lamas, qui retrace parfaitement celui des prêtres d'Égypte. Pour excuser ce système de fourberie et de mensonge, on dit qu'il serait dangereux d'éclairer le peuple, parce qu'il abuserait de ses lumières. Est-ce à dire qu'instruction et friponnerie sont synonymes? Non; mais comme le peuple est malheureux par la sottise, l'ignorance, et la cupidité de ceux qui le mènent et l'endoctrinent, ceux-ci ne veulent pas qu'il y voie clair. Sans doute il serait dangereux d'attaquer de front

la croyance erronée d'une nation; mais il est un art philanthropique et médical de préparer les yeux à la lumière, comme les bras à la liberté. Si jamais il se forme une corporation dans ce sens, elle étonnera le monde par ses succès.

Pag. 69, col. 1, lig. 10. (*Devins, magiciens.*) Qu'est-ce qu'un magicien, dans le sens que le peuple donne à ce mot? C'est un homme qui, par des paroles et des gestes, prétend agir sur les êtres surnaturels, et les forcer de descendre à sa voix, d'obéir à ses ordres. Voilà ce qu'ont fait tous les anciens prêtres, ce que font encore ceux de tous les idoldres, et ce qui, de notre part, leur mérite le nom de magiciens. Maintenant quand un prêtre chrétien prétend faire descendre Dieu du ciel, le fixer sur un morceau de levain, et rendre, avec ce talisman, les âmes pures et en état de grâce, que fait-il lui-même, sinon un acte de magie? Et quelle différence y a-t-il entre lui et un chaman tartare, qui invoque les génies, ou un brahme indien, qui fait descendre *Vichenou* dans un vase d'eau, pour chasser les mauvais esprits? Mais telle est la magie de l'habitude et de l'éducation, que nous trouvons simple et raisonnable en nous, ce qui dans autrui nous paraît extravagant et absurde....

Ibid. lig. 31. (*Desirés du plus grand prix.*) Ce serait une curieuse histoire que l'histoire comparée des agnus du pape et des pastilles du grand lama! En étendant cette idée à toutes les pratiques religieuses, il y a un très-bon ouvrage à faire: ce serait d'accoler par colonnes les traits analogues ou contrastants de croyance et de superstition de tous les peuples. Un autre genre de superstition dont il serait également utile de les guérir, est le respect exagéré pour les grands; et pour cet effet, il suffirait d'écrire les détails de la vie privée de ceux qui gouvernent le monde, princes, courtisans et ministres. Il n'est point de travail plus philosophique que celui-là: aussi avons-nous vu quels cris ils jetèrent quand on publia les anecdotes de la cour de Berlin. Que serait-ce si nous avions celles de chaque cour? Si le peuple voyait à découvert toutes les misères et toutes les turpitudes de ses idoles, il ne serait pas tenté de désirer leurs fausses jouissances, dont l'aspect mensonger le tourmente, et l'empêche de jouir du bonheur plus vrai de sa condition.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.		Pages.
NOTICE sur la vie et les écrits de C. F. Volney.	1	CHAP. IV. — Bases de la morale, du bien, du mal, du péché, du crime, du vice et de la vertu.	88
LES RUINES.		CHAP. V. — Des vertus individuelles.	<i>ibid.</i>
INVOCATION.	9	CHAP. VI. — De la tempérance.	89
CHAPITRE I ^{er} . — Le voyage.	<i>ibid.</i>	CHAP. VII. — De la continence.	90
CHAP. II. — La méditation.	10	CHAP. VIII. — Du courage et de l'activité.	91
CHAP. III. — Le fantôme.	12	CHAP. IX. — De la propriété.	92
CHAP. IV. — L'exposition.	13	CHAP. X. — Des vertus domestiques.	93
CHAP. V. — Condition de l'homme dans l'univers.	16	CHAP. XI. — Des vertus sociales; de la justice.	94
CHAP. VI. — État originel de l'homme.	18	CHAP. XII. — Développement des vertus sociales.	95
CHAP. VII. — Principe des sociétés.	<i>ibid.</i>	RÉPONSE DE VOLNEY AU DOCTEUR PRIESTLEY.	98
CHAP. VIII. — Source des maux des sociétés.	17	DISCOURS SUR L'ÉTUDE PHILOSOPHIQUE DES LANGUES.	103
CHAP. IX. — Origine des gouvernements et des lois.	18	AVERTISSEMENT.	<i>ibid.</i>
CHAP. X. — Causes générales de la prospérité des anciens États.	<i>ibid.</i>	§ I ^{er} . Nouveauté de cette étude chez les modernes : ignorance absolue des anciens à cet égard.	<i>ibid.</i>
CHAP. XI. — Causes générales des révolutions et de la ruine des anciens États.	20	§ II. Ecole grecque : systèmes établis avant les faits observés.	104
CHAP. XII. — Leçons des temps passés répétées sur les temps présents.	23	§ III. Ecole égyptienne.	<i>ibid.</i>
CHAP. XIII. — L'espèce humaine s'améliorera-t-elle?	28	§ IV. Ecole juive.	106
CHAP. XIV. — Le grand obstacle au perfectionnement.	30	§ V. Ecole chrétienne.	108
CHAP. XV. — Le siècle nouveau.	32	§ VI. Ecole philosophique : observation des faits, établie comme préliminaire indispensable à toute théorie.	110
CHAP. XVI. — Un peuple libre et législateur.	33	VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN SYRIE.	
CHAP. XVII. — Base universelle de tout droit et de toute loi.	34	ÉTAT PHYSIQUE DE L'ÉGYPTÉ.	
CHAP. XVIII. — Effroi et conspiration des tyrans.	35	CHAPITRE I ^{er} . — De l'Égypte en général, et de la ville d'Alexandrie.	115
CHAP. XIX. — Assemblée générale des peuples.	36	CHAP. II. — Du Nil, et de l'extension du Delta.	116
CHAP. XX. — La recherche de la vérité.	37	CHAP. III. — De l'exhaussement du Delta.	122
CHAP. XXI. — Problème de contradictions religieuses.	41	CHAP. IV. — Des vents et de leurs phénomènes.	126
CHAP. XXII. — Origine et filiation des idées religieuses.	49	CHAP. V. — Du climat et de l'air.	128
§ I ^{er} . Origine de l'idée de Dieu : culte des éléments et des puissances physiques de la nature.	51	ÉTAT POLITIQUE DE L'ÉGYPTÉ.	
§ II. Second système. Culte des astres, ou sabéisme.	52	CHAPITRE I ^{er} . — Des diverses races des habitants de l'Égypte.	130
§ III. Troisième système. Culte des symboles, ou idolâtrie.	53	CHAP. II. — Précis de l'histoire des Mamlouks.	135
§ IV. Quatrième système. Culte des deux principes, ou dualisme.	56	CHAP. III. — Précis de l'histoire d'All-bek.	138
§ V. Culte mystique et moral, ou système de l'autre monde.	58	CHAP. IV. — Précis des événements arrivés depuis la mort d'All-bek jusqu'en 1785.	144
§ VI. Sixième système. Monde animé, ou culte de l'univers sous divers emblèmes.	59	CHAP. V. — État présent de l'Égypte.	148
§ VII. Septième système. Culte de l'ÂME DU MONDE, c'est-à-dire de l'élément du feu, principe vital de l'univers.	60	CHAP. VI. — Constitution de la milice des Mamlouks.	149
§ VIII. Huitième système. MONDE-MACHINE; culte du Démourgos, ou Grand Ouvrier.	61	§ I. Vêtements des Mamlouks.	<i>ibid.</i>
§ IX. Religion de Moïse, ou culte de l'Âme du monde (Youpiter).	62	§ II. Équipage des Mamlouks.	150
§ X. Religion de Zoroastre.	<i>ibid.</i>	§ III. Armes des Mamlouks.	<i>ibid.</i>
§ XI. Brahmeisme, ou système indien.	<i>ibid.</i>	§ IV. Éducation et exercices des Mamlouks.	151
§ XII. Bouddisme, ou système mystique.	63	§ V. Art militaire des Mamlouks.	<i>ibid.</i>
§ XIII. Christianisme, ou culte allégorique du soleil.	<i>ibid.</i>	§ VI. Discipline des Mamlouks.	152
CHAP. XXIII. — Identité du but des religions.	66	§ VII. Mœurs des Mamlouks.	<i>ibid.</i>
CHAP. XXIV. — Solution du problème des contradictions.	69	§ VIII. Gouvernement des Mamlouks.	153
NOTES servant d'éclaircissements et d'autorités à divers passages du texte.	71	CHAP. VII.	<i>ibid.</i>
LA LOI NATURELLE.		§ I. État du peuple en Égypte.	<i>ibid.</i>
AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.	83	§ II. Misère et famine des dernières années.	164
CHAPITRE I ^{er} . — De la loi naturelle.	<i>ibid.</i>	§ III. État des arts et des esprits.	166
CHAP. II. — Caractères de la loi naturelle.	84	CHAP. VIII. — État du commerce.	157
CHAP. III. — Principes de la loi naturelle par rapport à l'homme.	86	CHAP. IX. — De l'isthme de Suez, et de la jonction de la mer Rouge à la Méditerranée.	<i>ibid.</i>
		CHAP. X. — Des douanes et des impôts.	160
		Du commerce des Français au Kaire.	<i>ibid.</i>
		CHAP. XI. — De la ville du Kaire.	162

	Pages.
Population du Kaire et de l'Égypte.	162
CHAP. XII. — Des maladies de l'Égypte.	163
§ I. De la perte de la vue.	<i>ibid.</i>
§ II. De la petite-vérole.	164
§ III. De la peste.	166
CHAP. XIII. — Tableau résumé de l'Égypte.	167
Des exagérations des voyageurs.	169
CHAP. XIV. Des ruines et des pyramides.	<i>ibid.</i>
Note.	173

ÉTAT PHYSIQUE DE LA SYRIE.

CHAPITRE I ^{er} . — Géographie et histoire naturelle de la Syrie.	
§ I. Aspect de la Syrie.	<i>ibid.</i>
§ II. Des montagnes.	182
§ III. Structure des montagnes.	184
§ IV. Volcans et tremblements.	<i>ibid.</i>
§ V. Des sauterelles.	185
§ VI. Qualités du sol.	<i>ibid.</i>
§ VII. Des rivières et des lacs.	<i>ibid.</i>
§ VIII. Du climat.	186
§ IX. Qualités de l'air.	188
§ X. Qualités des eaux.	189
§ XI. Des vents.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. — Considérations sur les phénomènes des vents, des nuages, des pluies, des brouillards et du tonnerre.	190

ÉTAT POLITIQUE DE LA SYRIE.

CHAPITRE I ^{er} . — Des habitants de la Syrie.	
CHAP. II. — Des peuples pasteurs ou errants de la Syrie.	198
§ I. Des Turkmans.	<i>ibid.</i>
§ II. Des Kourdes.	<i>ibid.</i>
§ III. Des Arabes bedouins.	199
CHAP. III. — Des peuples agricoles de la Syrie.	208
§ I. Des Ansârié.	<i>ibid.</i>
§ II. Des Maronites.	210
§ III. Des Druzes.	215
§ IV. Du gouvernement des Druzes.	221
§ V. Des Motoualis.	225
CHAP. IV. — Précis de l'histoire de Dâher, fils d'Omar, qui a commandé à Acre depuis 1750 jusqu'en 1776.	227
CHAP. V. — Distribution de la Syrie par pachalicks, selon l'administration turke.	236
CHAP. VI. Du pachalik d'Alep.	237
CHAP. VII. — Du pachalik de Tripoli.	242
CHAP. VIII. — Du pachalik de Saïde, dit aussi d'Acre.	245
CHAP. IX. — Du pachalik de Damas.	259
CHAP. X. — De la Palestine.	275
CHAP. XI. — Résumé de la Syrie.	281
CHAP. XII. — Gouvernement des Turks en Syrie.	283
CHAP. XIII. — De l'administration de la justice.	287
CHAP. XIV. — De l'influence de la religion.	288
CHAP. XV. — De la propriété et des conditions.	290
CHAP. XVI. — État des paysans et de l'agriculture.	291
CHAP. XVII. — Des artisans, des marchands et du commerce.	292
CHAP. XVIII. — Des arts, des sciences et de l'ignorance.	296
CHAP. XIX. — Des habitudes et du caractère des habitants de la Syrie.	301

RECHERCHES NOUVELLES SUR L'HISTOIRE ANCIENNE.

PRÉFACE.	310
CHAPITRE I ^{er} . — Période des rois juifs.	311
CHAP. II. — Durée des juges.	318
CHAP. III. — Secours fournis par Flavius Josephus.	323
CHAP. IV. — Y a-t-il eu un cycle sabbatique?	325
CHAP. V. — Des temps antérieurs à Moïse et des livres attribués à ce législateur.	327

	Pages.
CHAP. VI. — Passages du Pentateuque, tendants à indiquer en quel temps et par qui cet ouvrage a été ou n'a pas été composé.	328
CHAP. VII. — Époque de l'apparition du Pentateuque.	330
CHAP. VIII. — Suite des preuves.	333
CHAP. IX. — Problèmes résolus par l'époque citée.	336
CHAP. X. — Suite du précédent.	339
CHAP. XI. — Examen de la Genèse en particulier.	342
CHAP. XII. — Du déluge.	343
CHAP. XIII. — De la tour de Babel, ou pyramide de Bel à Babylone.	347
CHAP. XIV. — Du personnage appelé Abraham.	349
CHAP. XV. — Des personnages antédiluviens.	353
CHAP. XVI. — Mythologie d'Adam et d'Ève.	356
CHAP. XVII. — Mythologie de la création.	359
CHAP. XVIII. — Examen du chapitre 10 de la Genèse, ou système géographique des Hébreux.	366
CHAP. XIX. — Division de Sem.	373

CHRONOLOGIE DES ROIS LYDIENS.

§ I ^{er}	385
§ II. Solution de quelques difficultés.	401
REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE M. LARCHER.	406

CHRONOLOGIE D'HÉRODOTE.

EMPIRE ASSYRIEN DE NINIVE.

§ I. Sa durée. Hérodote et Ktesias opposés quant au temps, mais non quant aux faits.	409
§ II. Idée générale de l'empire assyrien, selon Ktesias, en Diodore, livre II, page 11 et suivantes, édition de Wesseling.	411
§ III. Exposé d'Hérodote.	416
§ IV. Calculs d'Hérodote comparés à ceux des Hébreux; dissonance qui en résulte.	418
§ V. Solution de la difficulté.	420
§ VI. Coup d'œil sur l'histoire des manuscrits juifs.	421
§ VII. Monument arménien confirmatif de notre solution.	423
§ VIII. Analyse de la liste mède de Ktesias.	425
§ IX. Époque de la guerre de Troie, selon les Assyriens et les Phéniciens.	427
§ X. Examen de la liste assyrienne de Ktesias.	431
§ XI. Chronologie des Arabes homérites, favorable au plan d'Hérodote.	437

CHRONOLOGIE des rois de Perse, cités par les Orientaux modernes, sous le nom de <i>dynastie Pisdhâd</i> et <i>Kéan</i> . — Époques de Zohâk, de Fériouân et du législateur Zerdoust, dit Zoroastre.	
§ I. Époques du législateur Zoroastre.	<i>ibid.</i>
§ II. Récit des Parses sur Zoroastre.	445
§ III. Vie de Zoroastre.	456
§ IV. Des anciens rois de Perse, selon les Orientaux modernes.	459
§ V. Dynastie Kéan ou Kafân.	461
§ VI. Dynastie Piche-dâd.	464

CHRONOLOGIE DES BABYLONIENS.

CHAPITRE I ^{er} . — Fondation de Babylone.	
Liste chronologique des rois de Juda.	<i>ibid.</i>
Idem des rois chaldéens de Babylone.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. — Récit de Ktesias. — Système assyrien.	471
CHAP. III. Récit de Bérose et de Megasthènes. — Système chaldéen.	472
CHAP. IV. — Autorités respectives de Bérose et de Ktesias, comparées et appréciées.	475
CHAP. V. — Récit d'Hérodote.	477
CHAP. VI. — Résultat.	<i>ibid.</i>
CHAP. VII. — Dimension des principaux ouvrages de Babylone.	482

TABLE DES MATIÈRES.

777

	Pages.
CHAP. VIII. — Histoire probable de Sémiramis	488
CHAP. IX. — Récit de Conon et roman d'Esther. . . .	491
CHAP. X. — Babylone depuis Sémiramis	493
CHAP. XI. — Kanon astronomique de Ptolomée. . . .	496
CHAP. XII. — Rois de Babylone jusqu'à Nabukodono-	498
sor	
CHAP. XIII. — Règne de Nabokolasar, dit Nabukodo-	501
nosor	
CHAP. XIV. — Siège de Tyr.	504
CHAP. XV. — Prétendue expédition en Égypte, en	
Libye, en Ibérie, sans preuves et sans vraisem-	505
blance	
CHAP. XVI. — Derniers rois de Babylone jusqu'à	507
Kyrus	
CHAP. XVII. — Du livre intitulé Cyropédie de Xéno-	509
phon	
CHAP. XVIII. — Du livre intitulé Daniel	510
CHAP. XIX. — Résumé	513

CHRONOLOGIE DES ÉGYPTIENS.

CHAPITRE I ^{er}	514
CHAP. II. Exposé d'Hérodote.	516
CHAP. III. — Système de Manethon.	525
§ I. Texte de Manethon en son second volume	530
§ II. Analyse du texte cité par Josèphe.	533
§ III. Époque de l'entrée et de la sortie des Juifs	
selon Manethon	539
CHAP. IV. Récit de Diodore	541
RECHERCHES sur les antiquités du temple de Dendérah,	
dans la haute Égypte, d'après la construction du	
zodiaque au plafond de son péristyle; par M.	
NOUET.	553
ÉPOQUES et dates principales de la chronologie d'É-	
gypte, éclaircies et appuyées par des dates pa-	
rallèles et étrangères.	557
NOTE sur le système des générations	558

LEÇONS D'HISTOIRE.

PREMIÈRE SÉANCE (1 ^{er} pluviôse). — Programme. — Ob-	
jet, plan et distribution de l'étude de l'histoire. . .	561
SECONDE SÉANCE. — Le sens littéral du mot <i>histoire</i> est	
<i>recherche, enquête</i> (de faits). — Modestie des histori-	
ens anciens. — Témérité des historiens modernes.	
— L' <i>historien</i> qui écrit sur témoignages, prend le	
rôle de juge, et reste témoin intermédiaire pour ses	
lecteurs. — Extrême difficulté de constater l'état pré-	
cis d'un fait; de la part du spectateur, difficulté de	
le bien voir; de la part du narrateur, difficulté de le	
bien peindre. — Nombreuses causes d'erreur proven-	
nant d'illusion, de préoccupation, de négligence,	
d'oubli, de partialité, etc.	562
TROISIÈME SÉANCE. — Continuation du même sujet. —	
Quatre classes principales d'historiens avec des de-	
grés d'autorité divers : 1 ^o historiens acteurs; 2 ^o his-	
toriens témoins; 3 ^o historiens auditeurs de témoins;	
4 ^o historiens sur oui-dire ou traditions. — Altération	
inévitabile des récits passés de bouche en bouche. —	
Absurdité des traditions des temps reculés, commune	
à tous les peuples. — Elle prend sa source dans la	
nature de l'entendement humain. — Caractère de	
l'histoire toujours relatif au degré d'ignorance ou de	
civilisation d'un peuple. — Caractère de l'histoire	
chez les anciens et chez les peuples sans imprime-	
rie. — Effets de l'imprimerie sur l'histoire. — Chan-	
gement qu'elle a produit dans les historiens modernes.	
— Disposition d'esprit la plus convenable à bien lire	
l'histoire. — Ridicule de douter de tout, moins	
dangereux que de ne douter de rien. — Être sobre	
de croyance.	565
QUATRIÈME SÉANCE. — Résumé du sujet précédent. —	
Quelle utilité peut-on retirer de l'histoire? — Divi-	
sion de cette utilité en trois genres : 1 ^o utilité des	

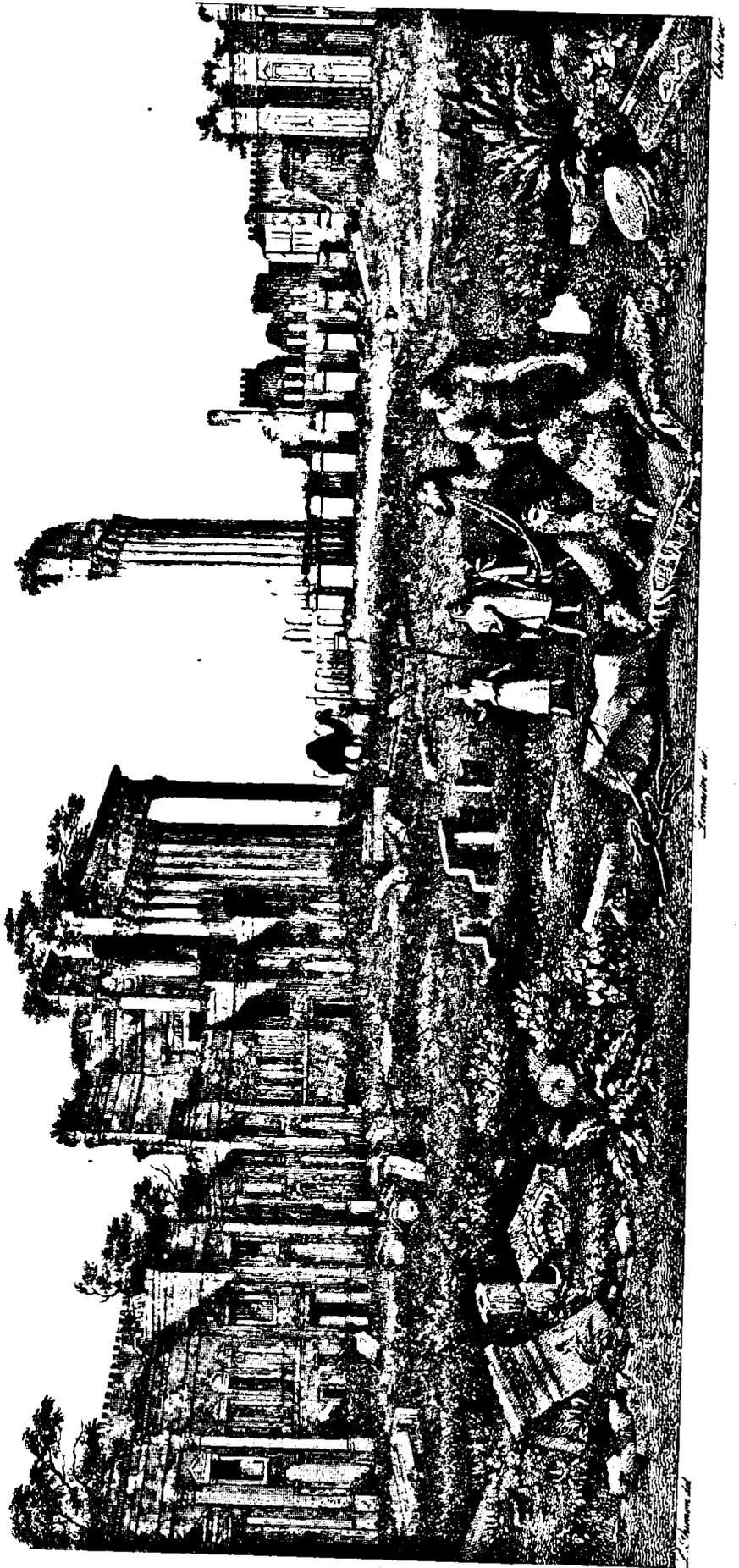
bons exemples, trop compensés par les mauvais;	
2 ^o transmission des objets d'arts et de sciences; 3 ^o ré-	
sultats politiques des effets des lois, et de la nature	
des gouvernements sur le sort des peuples.	
— L'histoire ne convient qu'à très-peu de personnes	
sous ce dernier rapport; elle ne convient à la jeu-	
nesse, et à la plupart des classes de la société, que	
sous le premier. — Les romans bien faits sont préfé-	
rables.	571
CINQUIÈME SÉANCE. — De l'art de lire l'histoire; cet art	
n'est point à la portée des enfants : l'histoire, sans	
enseignement, leur est plus dangereuse qu'utile. —	
De l'art d'enseigner l'histoire. — Vues de l'auteur sur	
un cours d'études de l'histoire. — De l'art d'écrire	
l'histoire. — Examen des préceptes de Lucien et de	
Mably.	577
SIXIÈME SÉANCE. — Continuation du même sujet. —	
Distinction de quatre méthodes de composer l'histo-	
ire : 1 ^o par ordre de temps (les annales et chrono-	
niques); 2 ^o par ordre dramatique ou systématique;	
3 ^o par ordre de matières; 4 ^o par ordre analytique ou	
philosophique. — Développement de ces diverses mé-	
thodes; supériorité de la dernière : ses rapports avec	
la politique et la législation. — Elle n'admet que des	
faits constatés, et ne peut convenir qu'aux temps	
modernes. — Les temps anciens ne seront jamais	
que probables : nécessité d'en refaire l'histoire	
sous ce rapport. — Plan d'une société littéraire pour	
recueillir dans toute l'Europe les monuments anciens.	
— Combien de préjugés seraient détruits, si l'on	
connaissait leur origine. — Influence des livres histo-	
riques sur la conduite des gouvernements, sur le	
sort des peuples. Effet des livres juifs sur l'Europe.	
Effet des livres grecs et romains introduits dans l'édu-	
cation. — Conclusion.	584

HISTOIRE DE SAMUEL,

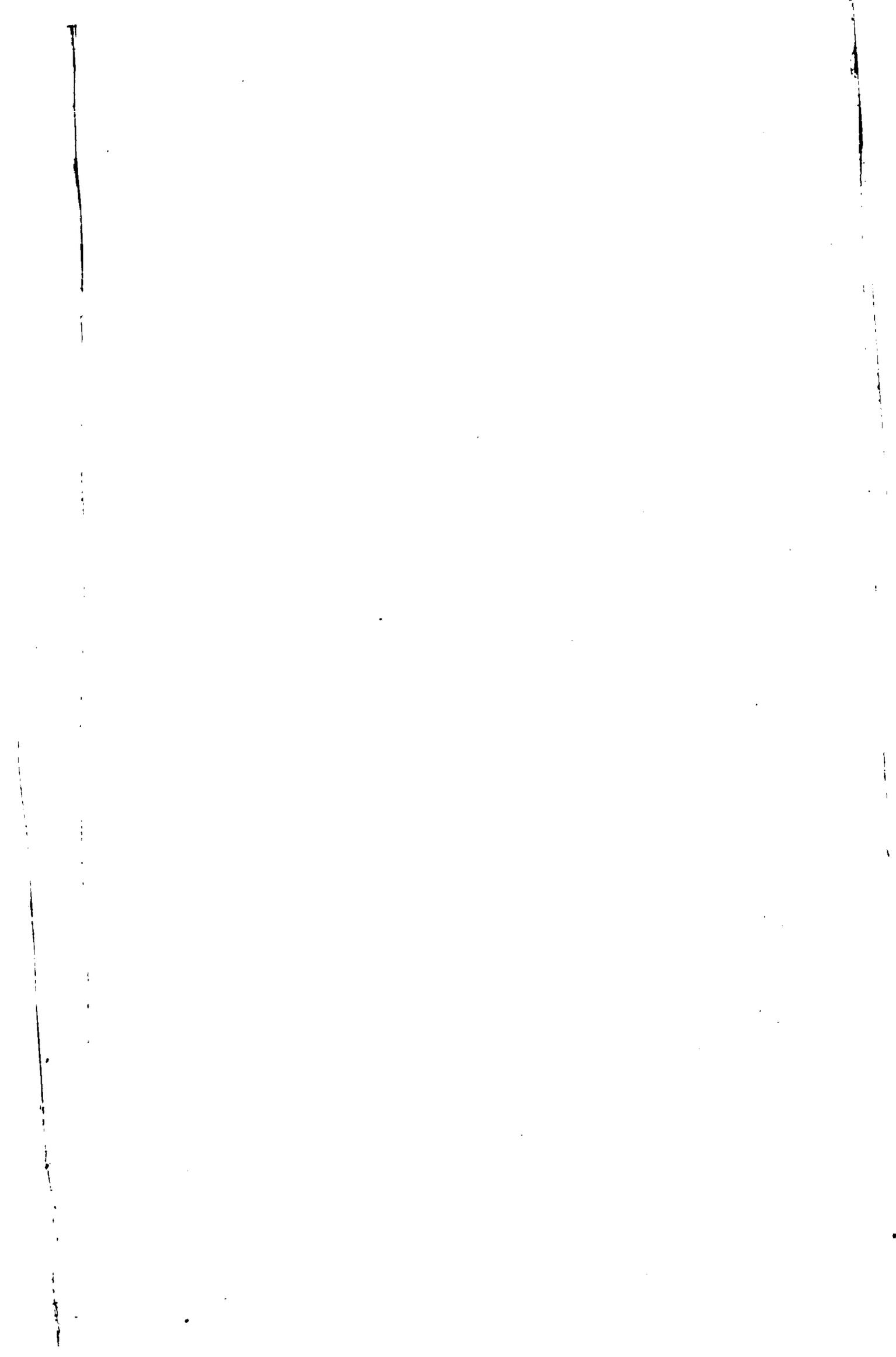
INVENTEUR DU SACRÉ DES ROIS.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.	595
§ I ^{er} . Préliminaires du voyageur. — Motifs acciden-	
tels de cette dissertation.	<i>ibid.</i>
§ II. Histoire de Samuel, calculée sur les mœurs du	
temps et sur les probabilités naturelles. — Dispo-	
sitions morales et politiques des Hébreux au temps	
de Samuel.	598
§ III. Enfance de Samuel. — Circonstances de son	
éducation. — Son caractère en devient le résultat.	
§ IV. Caractère essentiel du prêtre en tout pays;	
origine et motifs des corporations sacerdotales	
chez toute nation.	601
§ V. Manceuvres secrètes en faveur de Samuel. —	
Quel a pu en être l'auteur?	602
§ VI. Nouvelle servitude des Hébreux. — Samuel	
dans sa retraite prépare leur insurrection et de-	
vient suffète ou juge. — Superstition du temps. .	604
§ VII. Le peuple rejette les enfants de Samuel et le	
force de nommer un roi. — Samuel a exercé la pro-	
fession de devin.	606
§ VIII. Qu'était-ce que les prophètes et la confrérie	
des prophètes chez les anciens Juifs?	608
§ IX. Suite de la conduite astucieuse de Samuel. —	
Première installation de Saül à Maspha. — Sa vic-	
toire à Iabès. — Deuxième installation. — Motifs	
de Samuel.	611
§ X. Brouillerie et rupture de Samuel avec Saül. —	
Ses motifs probables.	614
§ XI. Destitution du roi Saül par le prêtre Samuel.	616
§ XII. Samuel, de sa seule autorité, et sans aucune	
participation du peuple, oint le berger David, et	
le sacre roi en exclusion de Saül.	618
§ XIII. Origine de l'onction (à l'huile ou à la graisse).	620

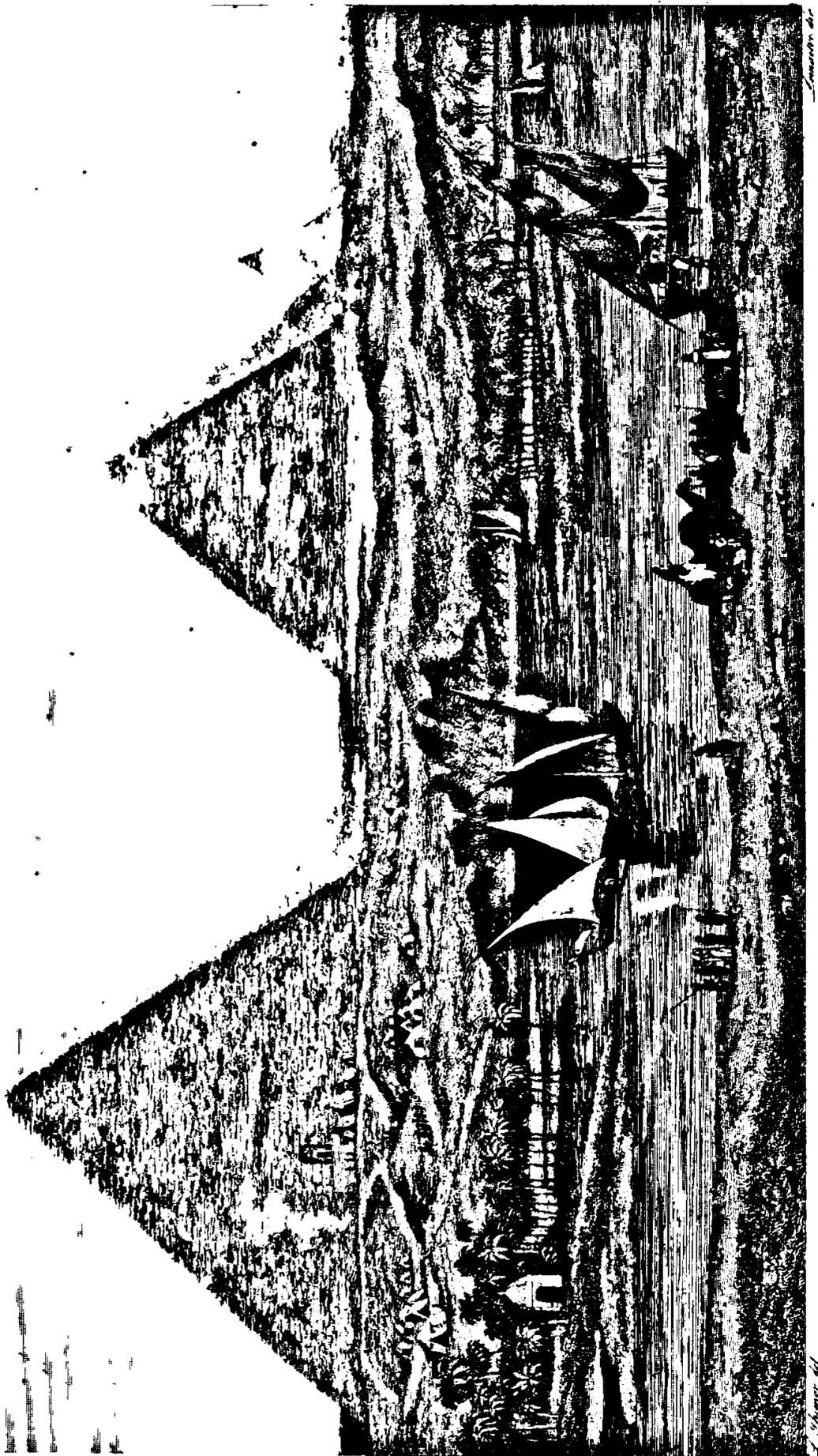
	Pages.		Pages
CONCLUSION DE L'ÉDITEUR. — Questions de droit public sur la cérémonie de l'onction royale.	622	§ III. De l'électricité de l'air.	681
NOTES.	624	CHAP. XI. — Conclusion : la lune influe-t-elle sur les vents ? — Action du soleil sur tout leur système, et sur le cours des saisons. — Changements opérés dans le climat par les défrichements.	682
Nouveaux éclaircissements sur les prophètes mentionnés au § VIII, page 608.	628	CHAP. XII. — Des maladies dominantes aux États-Unis. De la fièvre jaune.	688 691
TABLEAU DU CLIMAT ET DU SOL DES ÉTATS-UNIS.		APPENDICE.	698
PRÉFACE.	630	LETTRE au citoyen Bourgoing, ministre de la république française près le roi de Danemark	ibid.
CHAPITRE I ^{er} . — Situation géographique des États-Unis, et superficie de leur territoire.	633	ÉCLAIRCISSEMENTS.	
CHAP. II. — Aspect du pays.	634	ARTICLE I ^{er} . — Sur la Floride et sur le livre de BERNARD ROMANS, intitulé : <i>A concise natural and moral History of east and west Florida</i> ; New-York, 1776, sold by Aitken, in-12.	899
CHAP. III. — Configuration générale.	635	ART. II. — Sur l'histoire de New-Hampshire, par JÉRÉMIE BELKNAPP; et sur l' <i>Histoire du Vermont</i> , par SAMUEL WILLIAMS	701
§ I. Côte Atlantique.	636	§ I.	ibid.
§ II. Pays d'Ouest, ou bassin de Mississipi.	ibid.	§ II.	702
§ III. Contrée des montagnes.	638	ART. III. — Sur Gallipolis, ou colonie des Français sur l'Ohio.	ibid.
CHAP. IV. — Structure intérieure du sol.	641	ART. IV. — De la colonie du Poste-Vincennes sur la Wabash; et des colonies françaises sur le Mississipi et le lac Érié.	704
§ I. Région granitique.	ibid.	ART. V. — Observations générales sur les Indiens ou sauvages de l'Amérique-Nord.	709
§ II. Région des grès.	643	VOCABULAIRE de la langue des <i>Midmis</i>	729
§ III. Région calcaire.	ibid.	ÉTAT PHYSIQUE DE LA CORSE.	731
§ IV. Régions de sables marins.	646	PRÉCIS DE L'ÉTAT DE LA CORSE.	738
§ V. Régions d'alluvions fluviales.	ibid.	PREMIÈRE LETTRE A M. LE COMTE LANJUNAIS, sur l'antiquité de l'alphabet phénicien.	740
CHAP. V. — Des lacs anciens qui ont disparu.	647	SECONDE LETTRE A M. LE COMTE LANJUNAIS, sur l'antiquité de l'alphabet phénicien; contenant diverses questions historiques, proposées comme problèmes à résoudre.	743
CHAP. VI. — De la chute de Niagara et de quelques autres chutes remarquables.	652	LETTRE A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE, sur une nouvelle traduction d'Hérodote.	746
CHAP. VII. — Des tremblements de terre et des volcans.	656	QUESTIONS DE STATISTIQUE à l'usage des voyageurs	748
CHAP. VIII. — Du climat.	657	— PREMIÈRE SECTION. — État physique du pays.	750
§ I. Le climat de la côte Atlantique est plus froid en hiver et plus chaud en été que ses parallèles d'Europe	ibid.	— DEUXIÈME SECTION. — État politique.	ibid.
§ II. Les variations journalières sont plus grandes et plus brusques sur la côte Atlantique qu'en Europe.	659	CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DES TURKS.	752
§ III. Le climat du bassin d'Ohio et de Mississipi est moins froid de trois degrés de latitude que celui de la côte Atlantique.	660		
CHAP. IX. — Système des vents aux États-Unis.	664		
§ I. Des vents de nord, de nord-est et d'est.	ibid.		
Vent de nord-est.	665		
§ II. Vents de sud-est et de sud.	667		
Du vent de sud.	ibid.		
§ III. Du vent de sud-ouest.	668		
§ IV. Du courant du golfe du Mexique.	674		
§ V. Du vent de nord-ouest.	678		
CHAP. X. — Comparaison du climat des États-Unis avec celui de l'Europe quant aux vents, à la quantité de pluie, à l'évaporation et à l'électricité.	678		
§ I. De la quantité de pluie qui tombe aux États-Unis.	680		
§ II. De l'évaporation et de la sécheresse de l'air.	ibid.		











Summer 2011

J. Schmitt 2011

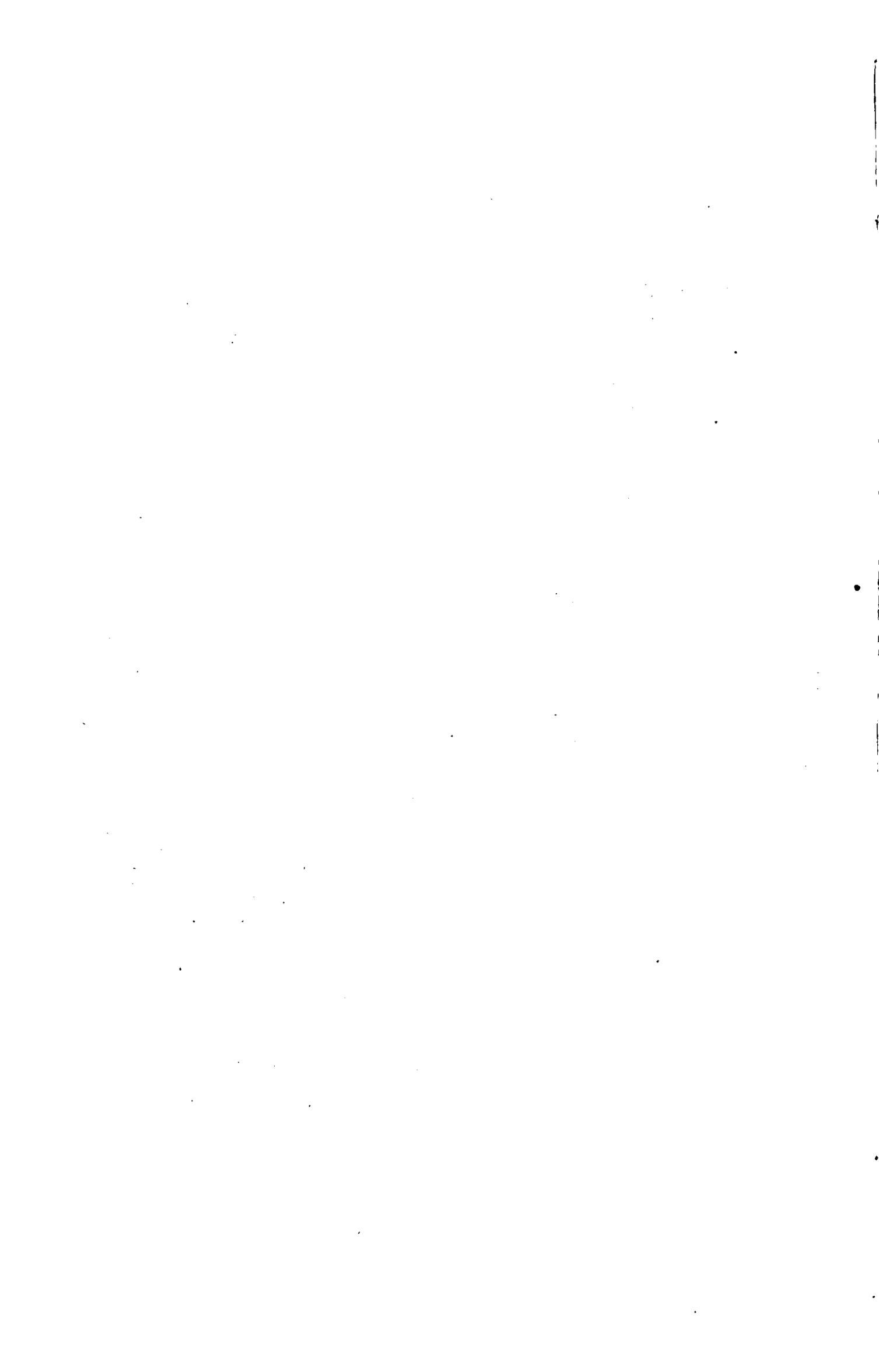


TABLEAU DE CIEL ASTROLOGIQUE DES ANCIENS.

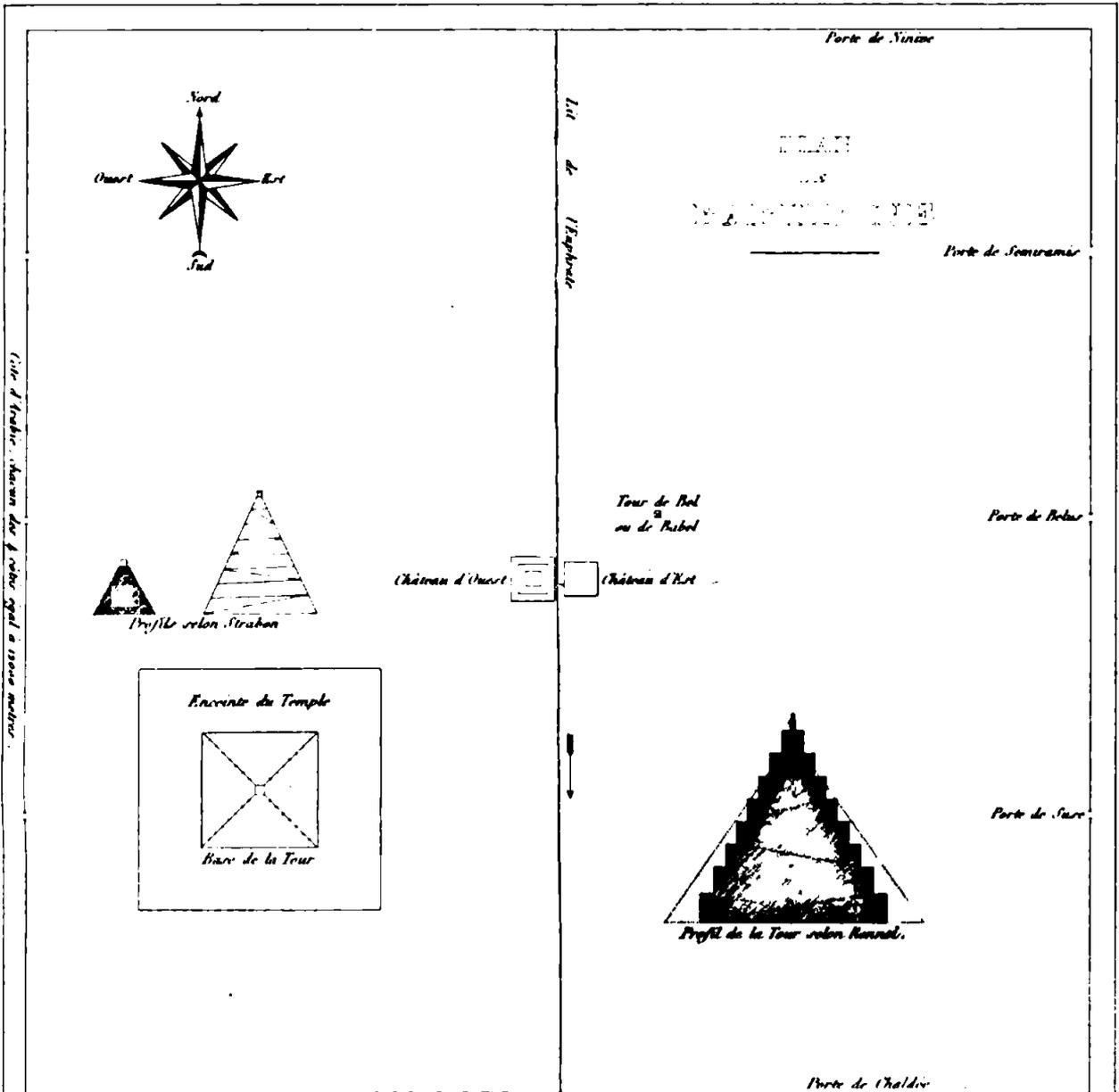
Pour l'explication des Mystères de la Religion
des Perses des Juifs et des Chrétiens.



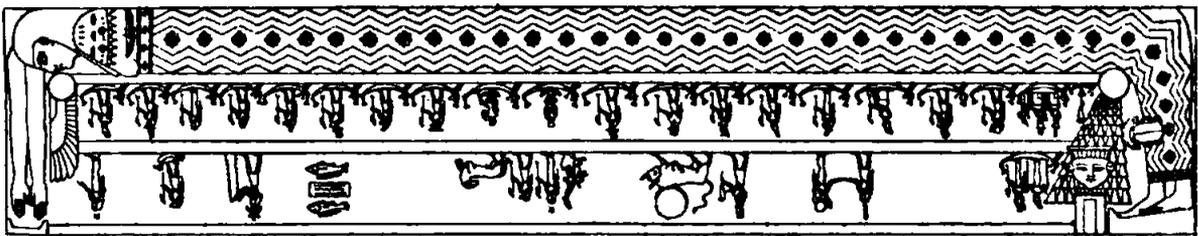




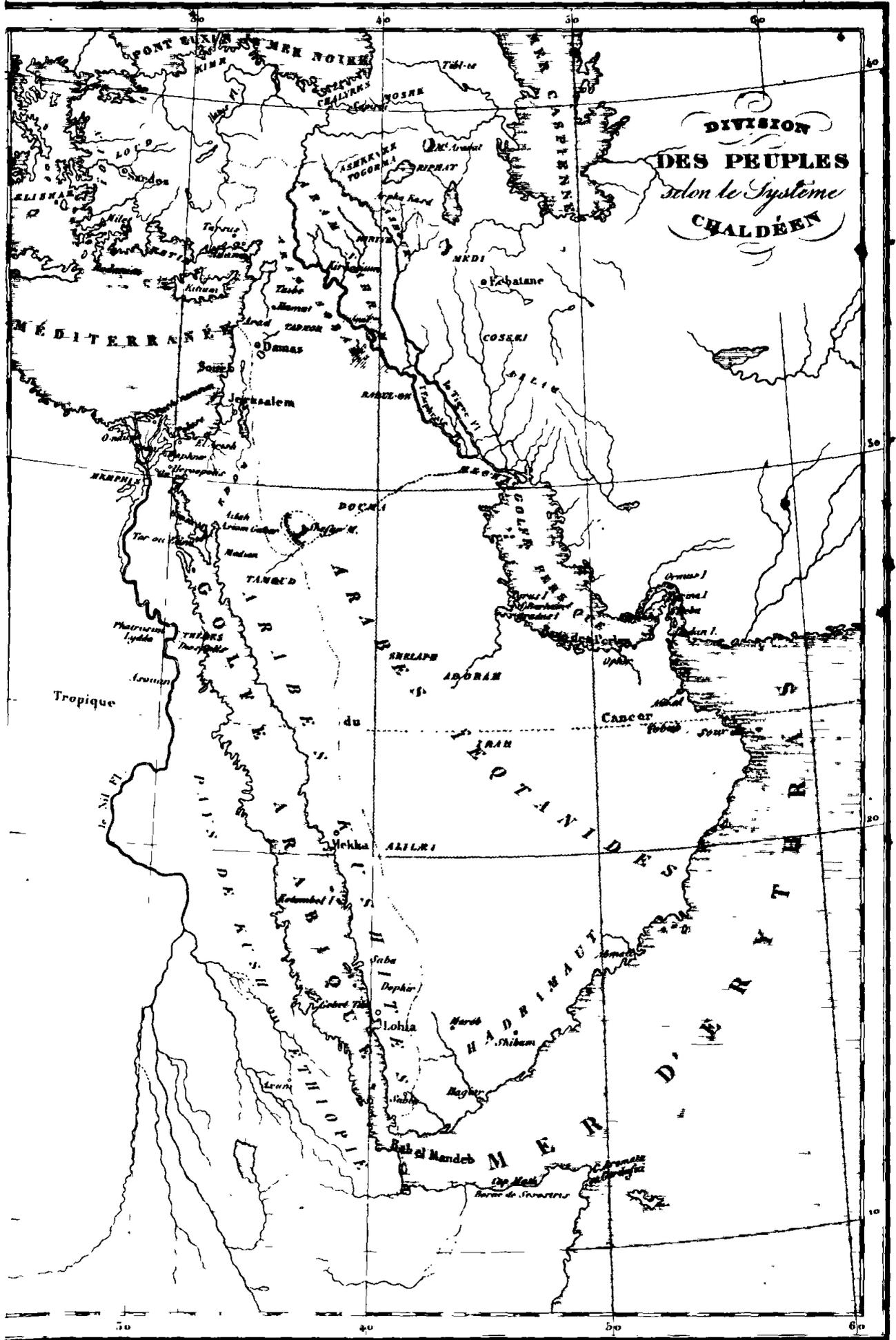




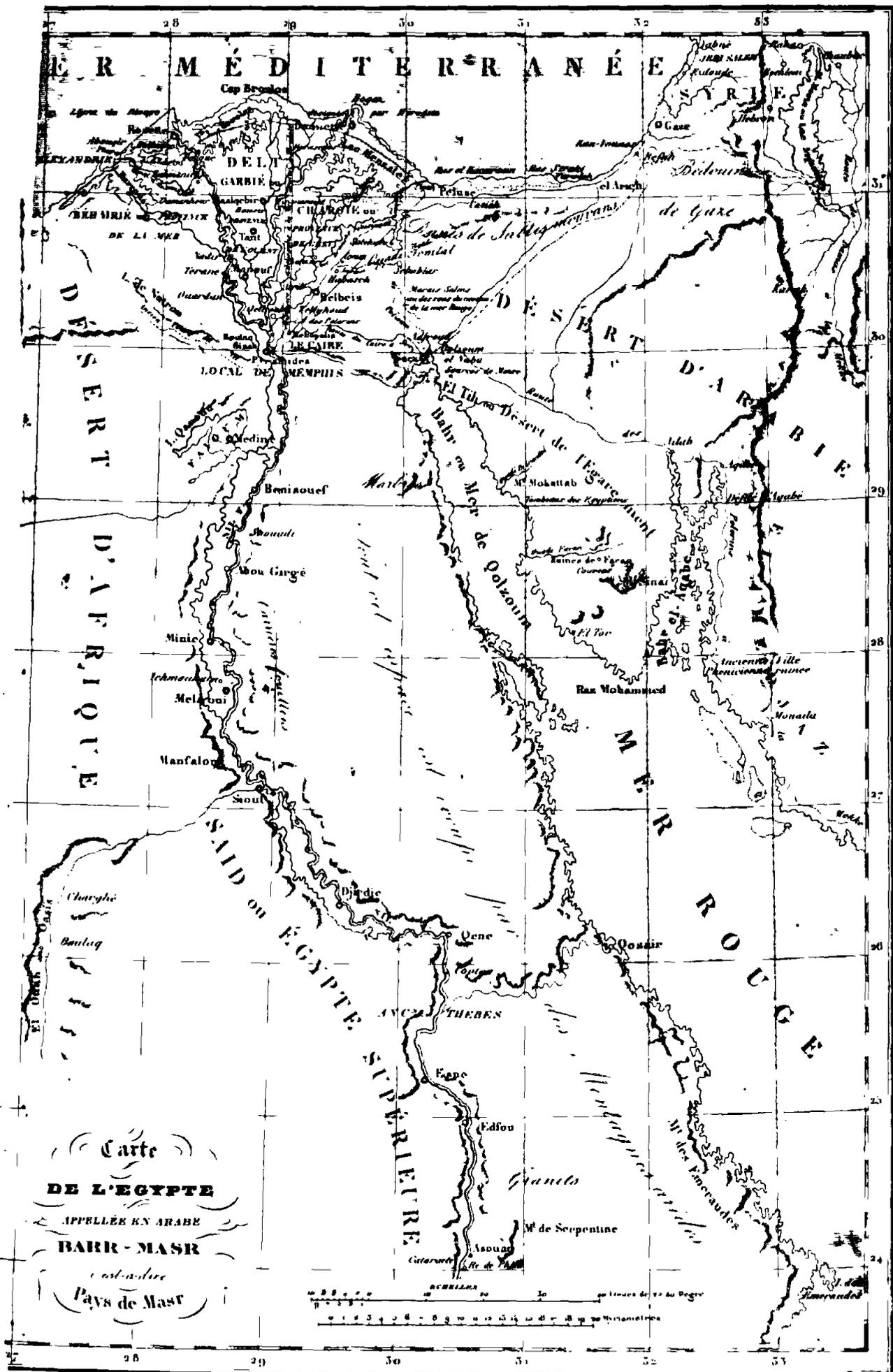
ZODIAQUE DE DENDERA











Carte
 DE L'EGYPTE
 APPELÉE EN ARABE
 BAHR - MASR
 c'est-à-dire
 Pays de Masr

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33
 en lieues de 25 au Degré
 en toises de 100000

